

« L'ANGE DE L'OBSERVATOIRE »

LUCIE LAUGIER

1822-1900



*ENTRETIENS IMAGINAIRES AVEC L'UNE DE
SES DESCENDANTES : DOMINIQUE BUSSY-
GEREST*

AVANT PROPOS

J'avais 16 ans. Ma grand-mère maternelle « Mano » venait de mourir. Je l'aimais tendrement, elle était douce et belle avec ses cheveux blancs relevés en chignon. Il lui arrivait, quand elle se croyait seule, de marmonner des phrases incompréhensibles. Elle parlait alors le provençal.



C'était l'été, j'étais en vacances et ma mère a pensé que ma présence auprès de mon grand-père était souhaitable.

Il demeurait dans un mobil home entouré d'un petit jardin. Tout était propre et bien rangé. Je m'ennuyais beaucoup. La plage était loin, il fallait prendre un autobus, il faisait chaud et la plupart du temps je renonçais à ce plaisir.

J'ai vu qu'il y avait une sorte de cagibi où s'entassaient des objets hétéroclites et, curieuse, j'ai demandé la permission à mon grand-père de « mettre de l'ordre » dans ce fatras. Permission accordée. Il y avait dans un coin une caisse en rotin, de celles qu'on hissait autrefois sur l'impériale des diligences.

Elle n'était pas fermée, j'ai soulevé le couvercle et découvert un entassement de lettres, sans doute plusieurs kilos. Tout cela m'a d'abord paru sans intérêt. J'ai quand même regardé d'un peu plus près, et feuilleté la correspondance qui se trouvait accessible.

George Sand

Je n'en croyais pas mes yeux. J'avais lu en classe de sixième « *la mare au diable* » qui m'avait valu d'être

renvoyée d'une « retraite » nous préparant à un « renouvellement de vœux du baptême ». Les vies des saints étaient les seules lectures autorisées...

Et j'ai dans mes mains une lettre, signée de l'auteur de ce livre. Je suis émue, intriguée, mais pas davantage. Je me souviens que de charmants petits dessins étaient esquissés dans les marges.

Je soulève la masse de papiers, une autre lettre se retourne : Benjamin Constant. De lui je ne connaissais que le nom.

Incrédule, émerveillée, j'ai couru vers mon grand-père pour lui faire part de ma trouvaille.

« Ah oui, toutes ces cochonneries. Il faudra bien un jour que j'y mette le feu. »

Je n'avais pas complètement la notion de l'importance de ma trouvaille. Je ne l'apprendrai que beaucoup plus tard. Je lui ai seulement demandé si je pouvais garder quelques-unes de ces lettres.

Je suis partie, en toute tranquillité prendre un bain de mer rafraîchissant. A mon retour, un petit tas de papiers finissait de se consumer dans le jardinet.

J'ai pris le train et suis repartie séance tenante au domicile paternel, ignorant encore la vraie valeur de

ma trouvaille. Ce ne fut pas tant son saccage que la méchanceté de mon grand-père qui m'a fait le quitter aussi précipitamment. Nous n'en avons plus jamais parlé.

Mon histoire n'a pas semblé troubler mes parents. Pourtant mon père qui était un généalogiste passionné présentait que sa femme descendait d'une famille réputée. Il a commencé à effectuer des recherches et découvert en effet que mes ascendants maternels méritaient que l'on s'intéresse à eux d'un peu plus près.

C'est ainsi qu'il a d'abord découvert que ma mère descendait d'une sœur de François ARAGO dont l'un des grands boulevards parisiens porte le nom. Il savait que cet homme, avait été l'un des plus importants astronomes de son temps, directeur de l'Observatoire de Paris, homme politique influent, fervent républicain, membre éminent du gouvernement provisoire en 1848. Bref un personnage incontournable du dix-neuvième siècle.



Grâce à la curiosité et au travail accompli par mon père, Raymond GEREST, nous avons découvert non seulement le rôle éminent de François dans ce siècle foisonnant, mais également celui de ses frères qui tous ont eu un destin remarquable. Les noms de

ces ancêtres prestigieux sont un peu tombés dans l'oubli. Qui peut désormais répondre à cette simple question : qui était François ARAGO ? Pas grand monde, et pourtant...outre le grand boulevard parisien il y a dans presque chaque ville, voire village de l'Hexagone, il y a au moins une rue, une avenue voire une impasse Arago.

Une page entière du dernier LAROUSSE du XIXème siècle était consacrée à des membres de la famille ARAGO. Sic transit gloria !

Depuis quelques années, de nombreux biographes, historiens, écrivains, ont mis en lumière cette famille hors du commun.

François ARAGO - 150^{ème} Anniversaire (1786-1853)


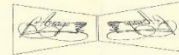




*Le Président du Conseil Général
Le Maire d'Estagel
Le Président de l'Institut d'Histoire du Roussillon*

*« au plaisir de vous inviter au colloque
« Les Arago, Acteurs de leur Temps » »*

PROGRAMME

<p>Mercredi 12 novembre Archives Départementales de PERPIGNAN</p> <p><i>1^{ère} séance (matin) :</i> Révolutions, politique et vie publique Président de séance : Raymond HUARD</p> <p><i>2^{ème} séance (après-midi) :</i> L'écriture, la culture Présidente de séance : Alicia MARCET</p>	<p>Jeudi 13 novembre ESTAGEL, ville Arago</p> <p><i>3^{ème} séance (matin) :</i> Les Arago et le Roussillon Président de séance : Jean SAGNES</p> <p style="text-align: center;"><i>Après-midi :</i> Excursions sur les traces de la famille Arago et réception par la Municipalité</p>	<p>Vendredi 14 novembre Archives Départementales de PERPIGNAN</p> <p><i>4^{ème} séance (soirée le samedi) :</i> François ARAGO, homme de sciences Présidents de séance : Christine LANGE (matin) Bernard CLAUDET (après-midi)</p> <p style="text-align: right;">Conclusion du Colloque par Nicolas MARTY (IHR) et Christine LANGE (Archives Départementales)</p>
--	--	---

J'ai fait un peu mieux connaissance avec mes ancêtres lors d'un colloque universitaire à Perpignan

avec l'une de mes sœurs pour fêter le cent cinquantième de la mort de François.

Une fratrie de huit enfants dont six garçons qui tous à des degrés divers ont eu un destin. Deux filles. L'une d'elle, Marguerite, a donné naissance à ma trisaïeule : **Lucie**.

Dans la plupart des ouvrages parus concernant la famille ARAGO, elle est évoquée. Très proche du grand François dont elle a été la collaboratrice, la secrétaire, l'infirmière, son nom est cité dans tous les ouvrages parus sur cette famille. Sa personnalité, son intelligence, sa participation à la bonne marche de l'Observatoire de Paris, dont son oncle assurait la direction, son influence dans les choix politiques des siens, son dévouement sans faille auprès des membres de cette famille, font l'objet de descriptions louangeuses voire admiratives.

L'image de cette ancêtre m'a intriguée, puis captivée. J'ai commencé à glaner des informations, et je suis parvenue à la conclusion que cette femme méritait d'être sortie de l'ombre.

Seulement voilà. Il me fallait trouver un fil rouge. Un simple récit historique, avec des références à la documentation dont je pouvais disposer aurait peut-

être été approprié. Je ne m'en suis senti ni le courage, ni la capacité, ni l'envie. L'écriture pour moi doit être un plaisir. J'ai donc pris le parti d'imaginer des entretiens avec cette femme, me permettant de mieux connaître cette aïeule, d'apprécier sa grande valeur, de mesurer l'intérêt de cette vie passée dans la mouvance d'un siècle riche en événements de toute sorte.

Je me suis naturellement très largement inspirée de faits avérés, d'évènements rapportés par des contemporains puis par des historiens, et surtout des documents assez abondants que mon aïeule a eu la sagesse de déposer à la Bibliothèque nationale.

Au fil des pages, Lucie a pris le pouvoir et je n'ai fait qu'écrire sous sa dictée !

Outre une abondante correspondance elle a laissé une courte biographie de sa famille. Ce compte rendu sommaire permet d'avoir une petite idée de son caractère. Elle parle « cash » comme on ne disait pas de son temps, et raconte avec franchise les heurs et malheurs de la famille, sans cacher son opinion sur telle ou telle situation. Il est aisé de deviner ceux qui trouvent grâce à ses yeux et ceux dont elle n'approuve pas la conduite. J'ai voulu essayer de la

replacer dans son univers de façon moins réductrice, moins impersonnelle.

Cette femme a connu tous les soubresauts d'un siècle fort agité sur le plan social et politique, un siècle qui a vu se succéder des régimes politiques dont les membres de cette famille de républicains convaincus ont souvent contesté la légitimité. Cette femme a connu des révolutions sanglantes, des progrès techniques remarquables, des inventions magistrales, des découvertes essentielles dans les domaines de la chimie, de la médecine, la naissance de la grande industrie. Elle été témoin du commerce de masse avec la naissance du Bon Marché, ancêtre de nos grandes surfaces, révolutionnant le commerce de détail. Elle a vu et subi la transformation de la ville de Paris, œuvre du baron HAUSSMANN. Elle a assisté à la naissance de courants de pensées totalement nouveaux. Des écrivains, des musiciens, des peintres, ont profondément renouvelé la manière d'exercer leur art...Ce siècle foisonnant dont ma grand-mère a été sinon une actrice sur la scène publique, du moins un témoin privilégié et sans nul doute une inspiratrice au sein de sa famille a profondément modifié la société civile. J'ai voulu réunir dans un seul ouvrage les écrits épars qui la concernent. J'ai imaginé la vie

de cette femme au quotidien tout en ayant à cœur de ne pas prendre trop de libertés avec **l'Histoire**.

La tâche que je me propose d'entreprendre est-elle la relation de la vie de Lucie ? Est-ce l'idée que je me fais de la vie de Lucie ? Est-ce l'histoire de la famille Arago ? C'est un peu tout cela.

Lucie me pardonnera j'en suis convaincue, les quelques libertés que j'ai prises en imaginant... beaucoup. Je me suis efforcée toutefois de rester proche d'une réalité pêchée au fil des documents et ouvrages que j'ai consultés.

AVERTISSEMENT

J'ai entrepris d'écrire cet ouvrage avec beaucoup d'hésitation. Je n'étais pas capable d'écrire un récit « sec » de la vie de mon aïeule.

J'ai choisi de faire état de faits réels en les mêlant aux fruits de mon imagination.

Mon projet a été l'objet sous cette forme de sévères mises en garde et de quelques acerbes critiques qui

ont failli me faire reculer. J'ai persévéré et gardé le cap, encouragée par les écrits d'historiens reconnus.

J'ai entendu Monsieur Michel Pastoureau, à qui l'on reprochait des chemins de traverse dans un récit historique, dire « *qu'après tout on avait bien le droit de révasser* ».

J'ai lu avec beaucoup de plaisir « l'été des quatre rois » de Camille PASCAL qui mêle à une évidente érudition historique des anecdotes imaginaires qui s'intègrent parfaitement dans la grande HISTOIRE.

Et encore, Patricia BOUCHENOT-DECHIN : « *J'ai l'énergie d'une lionne dans un corps d'oiseau* » qui raconte l'histoire de Rosa BONHEUR en livrant force descriptions de faits, de situations, d'objets qu'elle n'a pu trouver dans les documents consultés.

Je n'aurais garde de laisser de côté Françoise CHANDERNAGOR (*Les enfants d'Alexandrie*) : « *Est-ce à dire que j'invente ? Oui. Que je viole l'Histoire ? Non. Je la respecte, religieusement. Dès que l'Histoire parle, je me tais. Mais que faire quand elle est muette ?* »

Je comprends parfaitement que des esprits plus savants que le mien, plus rigoureux, plus orthodoxes puissent s'émouvoir et même s'indigner.

J'espère que quelques lecteurs, moins avertis, trouveront de l'intérêt à lire cette histoire que j'ai personnellement eu un plaisir immense à réaliser. C'est l'essentiel.

Je me suis sentie légitime à tenter l'aventure de raconter Lucie, à ma manière. Je ne pense pas l'avoir trahie. Elle me l'aurait fait savoir !...

Entretiens imaginaires avec mon aïeule Lucie Laugier, née Mathieu.

- Dominique

Je suis heureuse que vous ayez accepté ces entretiens que nous appelons de nos jours « interviews ».

Je vous en remercie.

En entreprenant cette insolite et téméraire démarche, j'ai souhaité mettre en lumière un personnage essentiel de la famille extraordinaire dont j'ai le privilège d'être un modeste maillon. J'étais en outre curieuse de découvrir le regard d'une femme de votre qualité sur le grand siècle qu'a été le XIXème. Je vous ai sollicitée sans vraiment croire à la réussite de mon entreprise, et je vous suis reconnaissante d'avoir accepté cette rencontre par-delà les nuages.

- Lucie- Je suis moi-même surprise d'avoir accepté mais vous m'avez convaincue de participer à votre projet. Vous avez habilement évoqué la légitimité de votre démarche en vous présentant

comme l'une de mes descendantes. Et puis vous m'avez dit que cet exercice aurait pour intérêt de pénétrer de façon plus familiale et intime la vie de cette tribu à laquelle j'ai eu la chance et l'honneur d'appartenir.

Mais d'abord dites-moi, qui êtes-vous exactement ?

D- Vous avez eu trois fils. L'aîné d'entre eux, Paul, a eu un fils, Jean, orphelin à l'âge de sept ans, que vous avez recueilli et élevé à la mort de ses parents. Jean a eu un fils, Henry et une fille, Hélène, ma mère. C'est mon père Raymond GEREST qui a découvert tardivement l'ascendance prestigieuse de son épouse. Il a été l'un des premiers à réunir une documentation suffisante pour ébaucher une histoire de notre famille, avant que de nombreux biographes et historiens aient été inspirés par l'extraordinaire destinée de ses membres.

Vous êtes fugacement présente dans toutes ces œuvres. Les appréciations portées sur votre personne sont louangeuses mais brèves et j'ai souhaité en savoir davantage sur mon aïeule.

L- Eh bien. Je suis touchée par votre intérêt sur ma famille. Alors, allons-y posez vos questions.

D- Vous serez naturellement entièrement libre de la nature et de l'importance de vos propos. Vous pourrez parfaitement ne pas répondre si vous estimez ma question inappropriée, inopportune, ou indiscreète.

L - Parfait. Mais je crains bien que votre entreprise tourne court. N'espérez pas découvrir la femme « éminente » que vous semblez vous représenter. Je n'ai été que « la fille de », « l'épouse de », « la maman de » « la nièce de » J'ai bénéficié d'un environnement exceptionnel mais je n'ai pas été moi-même exceptionnelle. Si vous voulez bien, considérez-moi plutôt comme un témoin privilégié.

Et puis, vous le savez sûrement, j'ai écrit une biographie de la famille, et je ne vois pas bien ce que je pourrai y ajouter.

D - C'est exact, mais si je peux me permettre, vous avez écrit la vie de votre famille, pas la vôtre. C'est intéressant, mais vous ? Vous aviez un cœur, une intelligence qui n'apparaissent pas dans votre « compte rendu » de la vie des autres.

L- Vous savez, je n'ai vécu que par et pour cette famille. Je n'en éprouve nul regret. Je ne crois pas avoir grand-chose d'autre à dire.

D- Pardonnez-moi d'insister mais j'ai la prétention de croire que mes questions vont vous permettre de découvrir une autre face de vous-même, des sentiments enfouis, des observations personnelles sur les gens et les événements de votre époque

L- J'ai accepté ce bavardage avec vous, peut être imprudemment. Et vous pourriez bien le regretter. J'ai toujours été discrète et mes sentiments... n'avaient et n'ont pas davantage aujourd'hui la moindre importance à mes yeux.

D- Mais ils en ont pour moi.

L- Vous êtes têtue, mais je vous aurais prévenue. Vous allez beaucoup vous ennuyer.

D-Je prends le risque.

L- Et puis cette rencontre me distraira un peu. C'est bien l'éternité, mais c'est un peu long.

NAISSANCE

D- Vous êtes née en 1822 à l'Observatoire de PARIS.

L- Au sujet de ma naissance, je dois vous faire une confidence. Je ne me prénomme pas Lucie. A l'époque il était fréquent que le prénom usuel ne soit pas le premier dans l'ordre de l'Etat Civil. Je m'appelle en réalité Marie, Aglaé, **Lucie**. Mon père Claude Louis MATHIEU a toujours été connu comme **Louis** MATHIEU. Le premier prénom de mon oncle **François** était Dominique, le prénom de mon grand-père **Bonaventure** était François, mon mari, Ernest LAUGIER s'appelait Paul, Auguste, **Ernest**... Ma mère, prénommée Marie-Thérèse Gaudérique **Marguerite**...n'a conservé que son dernier prénom !

Je n'ai pas l'explication de cette curieuse coutume.

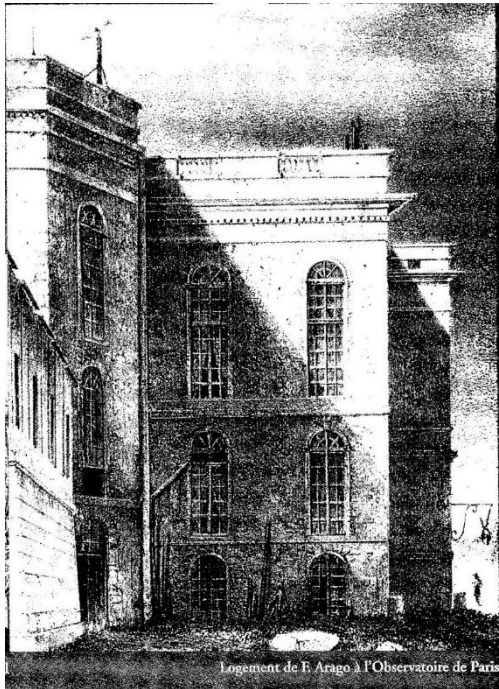
D - Confidence pour confidence, mon premier prénom est Louise. J'ai appris fortuitement et tardivement que mes parents trouvaient le prénom de Dominique plus seyant et que Louise ne m'avait été donné que pour rendre hommage à ma grand-mère paternelle, décédée trois mois avant ma naissance.

Mais ne nous égarons pas. Revenons à des propos moins futiles.

L'OBSERVATOIRE

Votre oncle François ARAGO en a été très jeune un personnage essentiel avant d'en assurer la responsabilité.

Logement de François ARAGO à l'Observatoire



les magasins somptueux rivalisèrent d'élégance, les femmes comprirent que la coquetterie est dans le goût, et notre industrie soutint heureusement la lutte avec celle des Indes, dont jusque là nous avions été les tributaires... Disséquons.

Quelle est cette masse énorme qui se dresse là-bas au sud de Paris, semblable à une forteresse, comme pour en défendre l'approche?... c'est l'Observatoire, bâti sur les Catacombes où dorment tant d'ossements humains. C'est de là que l'œil de la science dit les phénomènes célestes, trace la marche des astres et proclame la grandeur du Dieu de l'univers.

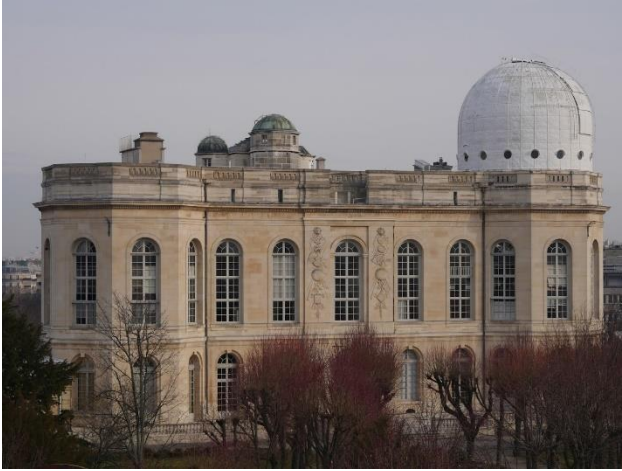
C'était un monument, c'est un édifice; à cent pas vous l'auriez pris pour une formidable citadelle, œuvre de Vauban. Aujourd'hui vous reconnaissez au premier coup d'œil qu'une puissante main a passé par là et que les canons et les obusiers ont fait place à des machines moins meurtrières, des lunettes, des cercles, des télescopes usurpateurs de l'espace.

Il était honteux que Paris, ce brûlant foyer de tant de lumières, ne possédât point un Observatoire digne des illustrations scientifiques qui ont jeté tant d'éclat sur la France; un homme le comprit, lui dont le regard d'aigle fouille si bien dans les secrets des cieux; et le voilà, impatient de progrès et de gloire, bâtissant, perfectionnant et dotant l'Observatoire qui lui est confié des instruments les plus rares, des mécanismes les plus merveilleux.

Un de ces architectes dont le pays s'honore, Monsieur de Gisors vint en aide à François Arago; il construisit un amphithéâtre d'où la science roule à flots pressés sur les dociles intelligences qui viennent s'en abreuver, et nul empire ne peut désormais nous disputer la palme que nous avons conquise après tant de recherches et de sacrifices.

Je ne vous conduirai pas, de peur de vous fatiguer, à travers les embellissements qui ont enrichi la capitale depuis quelques années. Mais puis-je ne pas vous montrer du doigt ce Panthéon

L- Pardonnez-moi. L'évocation de cette énorme chose dont je connaissais les moindres recoins, m'émeut. *« S'il n'était pas si gros je voudrais le prendre dans mes bras. »*



L'Observatoire a été ma maison jusqu'au décès de mon oncle. J'avais trente ans.

Il est pour moi plus qu'un bâtiment, un personnage qui a joué un grand rôle dans ma vie.

Je déteste la sentimentalité dans laquelle vous m'entraînez. J'ai appris à ne pas exprimer de pensées trop personnelles.

Je n'ai pas réalisé immédiatement l'étrangeté de la situation. Enfant c'était simplement l'endroit où j'habitais avec ma famille : mon père ma mère, mon frère Charles, puis mon mari et mes enfants, mon oncle François et sa famille. Il avait trois fils plus âgés que moi, élevés par ma mère à la mort de la leur. Emmanuel, Alfred et Gabriel. Il y a eu aussi, un temps, des petits cousins orphelins. Autour de ce noyau, vivant simplement une vie bourgeoise, un nombre impressionnant de personnages divers ont fréquenté cette imposante « maison » comme vous dites.

D'abord l'innombrable et tentaculaire « famille ARAGO. » Mes oncles et tantes, bruyants, agités, toujours en quête de la chaleur de ce clan dont les membres avaient la fougue, le parler chantant, le sang chaud des catalans qu'ils étaient. Et puis le défilé des personnages les plus importants du monde scientifique, culturel et politique de l'époque.

L'ENFANCE

D- quels souvenirs avez-vous gardés de votre enfance dans ce monde atypique.

L- Ne connaissant que ce monde-là je ne me suis pas posé la question de savoir si j'avais une vie normale ou pas. Mes souvenirs de petite fille sont sans doute ceux de toutes les petites filles.

L'allée CASSINI

Je me revois sautant d'un pied sur l'autre dans un couloir immense au bout duquel il y avait une grande fenêtr



qui laissait entrer le soleil. Une ligne en métal doré partageait le couloir en deux et de chaque côté, gravés dans la pierre, des signes cabalistiques qui ne me disaient rien et que je trouvais bien mystérieux. Mon imagination d'enfant me laissait penser que ces signes m'étaient destinés

et qu'un jour j'en comprendrai le sens. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris que cette étrange installation permettait de capter l'image elliptique du soleil par un gnomon...autrement dit un cadran solaire.

C'était étrange et très beau. Ce long couloir me fascinait. Le soleil se reflétait sur le sol : un gros rond lumineux. Il se déplaçait imperceptiblement et ce n'est qu'en venant dans cette galerie à des heures différentes que j'ai compris que cette image du soleil bougeait. Il lui arrivait de disparaître certains jours de pluie et j'étais triste.

Il y avait un grand jardin avec des « coins » pour se cacher, pour rêver, pour lire, pour penser, pour jouer, une merveille de jardin. Mon père m'y emmenait certains soirs de ciel clair pour observer, admirer les étoiles et me familiariser avec les constellations. Je savais toute petite comment distinguer une planète d'une étoile.

Il est certain que nos conditions d'habitat étaient plus que sommaires. Mais personne ne songeait à s'en plaindre.

« Le grand bâtiment central de l'Observatoire a consisté jusqu'ici à servir d'habitation aux astronomes et Dieu sait comment on est parvenu à pratiquer quelques logements incommodes et insuffisants dans ce donjon aux épaisses murailles. La commission estime que l'état actuel des logements affectés aux astronomes observateurs n'est pas acceptable. Il faut leur assurer dans le voisinage de leurs instruments une habitation décente et salubre. Les réduits informes qui leur sont affectés ne remplissent ni l'une ni l'autre de ces conditions » Hippolyte FORTOUL Ministre Chargé de la réorganisation de l'Observatoire de PARIS rapport à L'Empereur du 30 JANVIER 1854 Cité par Pascale GEREST SALVAGE : François ARAGO, Louis MATHIEU, Ernest LAUGIER, un « triangle familial dans l'histoire de l'astronomie.

D- Le moment est venu de parler de vos parents qui sont aussi mes aïeux !

Je pense avoir eu les meilleurs parents dont on puisse rêver. Mais auparavant je souhaiterais pouvoir évoquer mes grands-parents maternels.

LES GRANDS PARENTS

L - Je n'ai pas connu mon grand-père, François **Bonaventure** ARAGO, (toujours ces fichus prénoms !) décédé avant ma naissance. Issu d'un milieu de paysans aisés, orphelin à un an, il a été élevé par un oncle prêtre qui a su déceler en lui des aptitudes aux études et lui a ainsi facilité une belle ascension sociale. C'était un notable, malgré ses origines paysannes. Il a joué un rôle éminent dans la vie sociale et politique de son temps.

Alors qu'il occupait les fonctions de Maire d'Estagel, il a créé une école pour les filles ! Vous imaginez ! J'en terminerai en vous disant qu'il n'était pas un homme d'argent. Il était notoirement intègre et l'a démontré dans ses fonctions de caissier de l'atelier de la Monnaie à Perpignan où il a bien souvent été l'objet de tentatives de corruption...

C'est l'une des caractéristiques des membres de la famille : le manque d'appétit pour l'argent en tant que tel et une intégrité absolue.

Je vais limiter là mes propos sur ce grand-père qui mériterait une biographie à lui tout seul et vous allez encore m'accuser de faire un « compte rendu ».

D- Je ne vous accuse de rien du tout et je trouve tout cela bien intéressant, rassurez-vous. Il y avait aussi une grand-mère ?

L- Et quelle grand-mère ! Elle aussi mériterait de passer à la postérité. Marie Anna Agathe ROIG. (Ah ! elle a gardé son premier prénom !)

Elle aussi était issue du monde paysan. Elle a épousé à vingt-deux ans Bonaventure ARAGO qui avait un an de plus qu'elle. Tous deux étaient originaires d'un petit village des Pyrénées orientales proche de Perpignan : Estagel.

Il lui donnera douze enfants dont huit survivront.

22/

Enfants de Marie Arago

Rose Arago née en	1782
François Arago —	1786
Jean Arago —	1788
Jacques Arago —	1790
Victor Arago —	1792
Joseph Arago —	1794
Marguerite Arago	1798
Estime Arago —	1802



La mère d'Arago, d'après un tableau d'Alfred, son petit-fils.
Ce tableau est conservé au Musée de Perpignan.

Le dernier né, Etienne, verra le jour alors qu'elle était âgée de 47 ans...

La sœur aînée, Rose, avait vingt ans et l'on racontait qu'Etienne ne savait pas toujours laquelle des deux était sa mère !

On raconte aussi que Marie a nourri son petit dernier au sein très longtemps. Lorsqu'il sortait de l'école, le petit garçon se précipitait sur sa mère qui

écartait les pans de son corsage pour nourrir son enfant affamé, en pleine rue !

Ces indications vous sont données sous toute réserve. Elles n'ont aucune base scientifique ! Ce qui est sûr c'est que cette petite femme a mis au monde onze enfants en 25 ans, ce qui en soit est une prouesse. La seconde prouesse est d'avoir su éduquer cette fratrie en sorte que chacun d'eux, je veux parler des fils, aient eu des destins hors du commun. Elle-même était illettrée lorsqu'elle s'est mariée. Elle a appris à lire et à écrire avec une telle discrétion qu'à la mort de son mari, ses enfants ont été très étonnés de la voir gérer sans effort, et avec une grande habileté les affaires de la famille.

« Arago père rêvait de donner à ses fils des professions qui les retinsent groupés dans le ROUSSILLON.

Il voulait que l'un fut Notaire l'autre avocat à Perpignan un troisième agriculteur ...mais Marie Arago qui voyait poindre en ses fils aînés les qualités intellectuelles remarquables insista pour qu'une éducation complète leur permit de marcher dans la voie où leurs aptitudes pourraient se développer brillamment. » (Texte de Lucie LAUGIER)

Je l'ai vue en quelques rares occasions. Elle était impressionnante de vivacité, de gaieté, ses propos

étaient d'un absolu naturel. Elle pouvait avoir la dent dure mais seulement dans des propos directs avec ses interlocuteurs. Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de quelqu'un qui n'aurait pu se défendre.

Je ne me souviens pas avoir eu une conversation privée avec elle lors de ces retrouvailles familiales, entourée qu'elle était de tellement de gens qui voulaient tous avoir le privilège d'échanger quelques mots avec elle. Elle était franche, directe, mais avait toujours un mot gentil pour chacun et sans vouloir se mettre en avant, elle avait une telle personnalité qu'elle était toujours le centre du monde.

Elle était très croyante, mais d'une absolue tolérance pour ceux qui choisissaient de penser différemment. Sur la tombe de sa mère, mon oncle Etienne a fait un discours très émouvant, louant notamment la manière qu'elle avait de prier pour ceux qu'elle ne parvenait pas à ramener dans le giron de l'église...

Sa fille aînée Rose, veuve, est morte en laissant cinq orphelins. C'est Marie, âgée de 76 ans qui devint leur tutrice.

Sur son lit de mort elle rassurait sa famille éplorée :
« Soyez sans crainte, je sais où je vais. Le Bon Dieu sait que je suis gaie et amusante. Il m'installera à ses côtés pour le

distraire et j'en profiterai pour demander des faveurs pour vous tous. »

Sa raison de vivre c'était sa famille. Mais pas exclusivement. J'ai été impressionnée lors de son enterrement à Estagel de voir une population nombreuse, recueillie, silencieuse, pleurant le départ de celle qui avait manifestement joué un rôle bienfaisant dans d'autres familles que la sienne.

Savez-vous qu'un ami de François, Félix SAVARY, éminent savant, est venu se réfugier chez Marie alors qu'il était très malade ? Elle l'a accueilli, soigné et réconforté jusqu'à son dernier souffle. (Annexe)

D - Quelle femme !

L - Je crois que l'on ne peut comprendre l'histoire de cette famille sans s'être intéressé, voire sommairement à la vie de cette femme remarquable.

D - Vous la racontez bien. J'ai 4l'impression de l'avoir connue.

L- Je dois ajouter qu'elle a eu l'honneur d'avoir un médaillon à son effigie sculpté par le grand sculpteur David d'Angers...un ami de la famille.



LES PARENTS.

L- Il faut avancer. Moi j'ai l'éternité mais pas vous.

Vous m'avez interrogée sur mes parents.

D- S'il vous plait.

L- Ma mère, Marguerite Arago, était la sœur du grand François, de douze ans sa cadette.

Ma grand-mère maternelle, dont je viens de vous parler, était immensément fière de la réussite de son fils aîné François. Elle pensait, et avait raison de le faire, qu'il serait à Paris un véritable aimant pour le

clan, et que ses autres enfants allaient lui échapper pour reconstituer ailleurs que dans son village la petite troupe sur laquelle elle avait veillé si longtemps et qui était sa raison de vivre. Elle-même n'a jamais eu ni le désir, ni l'intention ni même peut être la force de s'installer à Paris pour continuer à jouer son rôle tutélaire.

Il y avait Marguerite, celle de ses filles qui lui ressemblait le plus, qui avait un caractère bien trempé et adorait son frère aîné. Il était évident que c'était elle qui devait accompagner François à Paris et remplir auprès de lui le rôle de « chef de famille » et...d'intendante. Je dois dire que jusqu'à son dernier souffle ma mère, Marguerite a été la « Maîtresse Jacques » de cet illustre maison. Ses frères la surnommaient « la guide » ou « guidette ».

François était marié. Je ne pense pas que sa femme ait jamais pris ombrage du rôle joué par ma mère à l'Observatoire. Elle s'appelait Lucie, elle aussi, elle était de santé fragile, et l'éducation de ses trois garçons était déjà pour elle une lourde charge. Je dois à la vérité de dire qu'elle trouvait parfois la famille de son mari bien encombrante et parfois bien onéreuse. J'avais sept ans lorsque cette femme charmante, cultivée, d'un caractère égal, est décédée,

laissant un grand vide derrière elle. Mon oncle François a été à l'évidence très affligé par cette disparition. Je pense que sans la présence affectueuse de mes parents il se serait difficilement remis de cet événement tragique. C'est à cette époque qu'il s'est lancé en politique.

D - Revenons un peu en arrière. Pensez-vous que votre mère ait eu une enfance heureuse ?

L- Elle ne m'a jamais fait de confiance à ce sujet mais j'en suis sûre. Elle était très gaie, un peu le grain de fantaisie de la famille, organisait des représentations théâtrales et des activités ludiques variées pour ses nombreux frères et sœurs. Je l'ai connue comme une remarquable maîtresse de maison.

A la mort du père, Bonaventure, la famille a dû quitter Perpignan pour s'installer à Estagel. Les conditions de vie ont alors été difficiles. Nul doute que Marguerite ait appris aux côtés de sa mère comment gérer le quotidien. Elle avait toutes les qualités pour tenir les rênes de l'Observatoire. Nous étions très proches et elle m'a associée très jeune à la vie de cette véritable petite entreprise et à celle des membres de la famille dans ses heurs et malheurs.

D- Et votre père ?



L- Ah mon père ! je l'ai admiré, aimé, estimé, c'était un homme...précieux. C'est le mot qui me vient spontanément à l'esprit.

Il a toujours eu la tête dans les étoiles. Sans être pour autant un rêveur...

Son père était menuisier et souhaitait, comme le souhaitent souvent les pères, que son fils lui succède. Il n'appréciait sans doute que très modérément de le voir, dès la nuit tombée, grimper sur les toits pour observer le ciel et s'interroger sur les mystères qu'il recelait. C'était un excellent élève

et l'un de ses professeurs a su convaincre son père que son fils avait un avenir dans la science. C'est ainsi que le jeune MATHIEU a quitté Mâcon, sa ville de naissance, pour entrer à l'Ecole Polytechnique. Il a toujours manifesté pour cette noble Ecole un amour particulier et est resté sa vie durant en relation étroite avec elle.

François ARAGO était l'un de ses condisciples. Il fut lui aussi recruté comme astronome à l'Observatoire. A l'arrivée de ma mère il était âgé de 37 ans. Ma mère en avait vingt-deux. Le courant est passé entre ces deux personnes de qualité. Vous devinez la suite, une union entre Louis et Marguerite était une évidence. C'était dans l'ordre des choses, et, je vous le dis en souriant, je ne suis même pas sûre qu'il y ait eu une vraie demande en mariage !

D- Un mariage de raison alors ?

L- Quelle idée ! pas du tout. Ils se sont accordés. Se sont-ils plu ? je ne sais pas, et je pense que ce n'était pas le plus important. Et puis à cette époque, on ne parlait pas de ce qui se passait entre les couples dans leur intimité. Je peux affirmer qu'une entente profonde et sincère unissait ces deux êtres, je ne les ai jamais vus fâchés l'un contre l'autre, Ils étaient **bien ensemble**.

D- Peut-on dire qu'ils étaient amoureux ?

L- Pardonnez-moi mais je trouve votre question vulgaire. Je n'en sais rien et ne suis pas sûre de savoir exactement ce que cela veut dire. La seule chose dont je sois sûre c'est qu'ils étaient manifestement heureux ensemble.

Deux personnes de grande qualité. Mon père, un homme éminent et modeste, était unanimement admiré et respecté que ce soit à l'occasion de sa vie publique ou scientifique. Vous devriez lire les oraisons funèbres prononcées lors de ses funérailles, vous verrez que mes propos ne sont pas ceux d'une femme aveuglée par son amour filial. Il a maintenu son activité scientifique jusqu'à un âge avancé, malgré les déboires rencontrés à la mort de François dont nous aurons l'occasion de parler, (*Quatre-vingt-douze ans*).

D- Quelle a été la place de votre père dans la vie quotidienne à l'Observatoire ?

L- Votre question m'amuse. Je revois soudain les orages « aragonesques », selon l'expression de mon oncle Etienne, que François nous réservait, en général à l'occasion des repas de famille. Il lui fallait un public pour libérer sa hargne

contre qui ? contre quoi ? Les sujets étaient variés et souvent de peu d'importance. Quand il parlait de choses sérieuses il était d'un calme absolu. Lors de ses colères, nous attendions en silence que l'orage passe. Il suffisait d'ailleurs que son regard croise celui de mon père, son beau-frère, pour que le grand homme s'apaise et que tout rentre dans l'ordre.

L'entente entre les deux hommes était parfaite. François avait une grande confiance dans le jugement de mon père et lui demandait conseil avant de mettre un projet en route.

Mon fils Paul, votre arrière-grand-père, dont le parcours m'a parfois donné bien du souci, a souhaité que le nom de MATHIEU soit réuni officiellement au sien : LAUGIER et il y est parvenu. Quel plus bel hommage à rendre à un grand père !

D- En effet !

L- Pour être tout à fait franche, ce n'est pas exactement la vérité. Bien que mon fils ait eu pour son grand père une grande tendresse et une immense admiration, il a eu la franchise de me dire qu'en réalité, alors qu'il était préfet, il a appris que l'un de ses confrères s'appelait Paul LAUGIER. Il a souhaité que la confusion entre lui et ce collègue qu'il ne tenait pas en grande estime ne soit pas possible.



MATHIEU et deux de ses descendantes

LA JEUNESSE.

D- Et vous dans ce monde peu commun. Quelle était votre place dans votre jeunesse ? Les hommes devaient être le plus souvent occupés à leurs activités professionnelles et vous avez dû passer beaucoup de temps avec votre mère dont vous reconnaissez le rôle éminent dans la bonne marche de cette véritable entreprise.

L- Ne vous méprenez pas. Ma mère n'était pas une femme de ménage, ou une bonne à tout faire. Une intendante de talent, oui, mais elle ne détonnait pas dans l'univers qu'elle devait côtoyer et personne n'aurait pu lui reprocher d'être une fille de la campagne sans éducation. Elle aimait lire et lisait beaucoup. Elle pouvait réciter par cœur des pages entières des classiques. Elle me récitait les fables de La Fontaine pour m'endormir. J'adorais cette musique des mots et ces petites histoires courtes que je trouvais drôles. Elle se tenait au courant des événements les plus importants, elle « tenait sa place » lorsqu'elle devait recevoir les relations haut placées de ses frères, beaux-frères, amis...

« Le sourire vient sur les lèvres en découvrant une lettre d'elle à sa belle-sœur Mathieu datée de 1824. Elle nous révèle ses préférences en matière de tissus et de vêtements. Ecartant les robes de Barège, que l'on porte bien encore Mais c'est devenu si commun (qu'elle) n'en achète pas. Elle traite en experte des broderies, du Cachemire et de l'Inde, et compare les prix avant de donner des nouvelles familiales de « sa grosse fille » demandant d'excuser la tardiveté de son courrier « parce qu'elle n'a pas eu le temps... ». Dans une autre lettre elle parle de nouveau de sa fille qui est bavarde comme une pie. »

François Sarde

D- Quelles étaient vos occupations préférées ?

L- Ecouter aux portes... Ne vous méprenez pas, il ne s'agissait pas d'une curiosité mal placée. Je n'avais aucun appétit pour les bavardages des dames qu'il arrivait à ma mère de recevoir.

En revanche, me glisser silencieusement dans l'entrebâillement des portes accédant aux salles de l'Observatoire où travaillaient les plus grands savants de l'époque me remplissait de bonheur. Je me sentais toute petite à côté des instruments

souvent monumentaux qui garnissaient les salles d'observation.

Comme mon père, j'ai eu très vite « la tête dans les étoiles ». Au début, je me laissais bercer par des mots que je ne comprenais pas, des nombres qui me donnaient le vertige. Ma présence silencieuse intriguait et amusait certains des collègues de mon père qui avaient la gentillesse et la patience de donner du sens à leurs recherches à cette petite curieuse, surpris de l'intérêt que je portais à leurs activités.

Lucie paraît être parfaitement à l'aise dans cette atmosphère sans grande joie « ayant pris de bonne heure l'esprit sérieux et sévère de cette froide demeure » (Jules JAMIN Physicien) partageant et même augmentant l'admiration qu'on y professait pour son oncle qui de son côté la considérait comme sa propre fille.

A cette époque l'enseignement donné aux filles était plus que rudimentaire et ce n'est certainement pas dans les écoles fréquentées par Lucie qu'elle acquit les connaissances qui firent dire par ARAGO « qu'elle eut été capable

après un mois de préparation, d'entrer première à Polytechnique »

Toujours aux dires d'ARAGO « elle était très au courant des publications astronomiques et capable de fournir une documentation complète sur les œuvres traitant de l'astronomie. »

Raymond GEREST. Une pléiade de savants et leurs descendants

D- Mais vous ne passiez pas votre temps dans le ciel ? Votre mère devait veiller à ce que vous receviez une éducation digne d'une jeune fille de cette époque ?

L- Alors là, rassurez-vous. Nous avons reçu, moi-même, mon frère et mes cousins une éducation irréprochable. A la mort de Lucie l'épouse de François, mes trois cousins ont été pris en charge par ma mère qui ne faisait pas de différence entre ses neveux et ses propres enfants. Sans compter les quatre enfants de ma tante Rose qui ont séjourné un certain temps à l'Observatoire à la mort de leur mère. Cette « maison » était une ruche bourdonnante. Bien entendu ma mère veillait à ce

que les enfants ne dérangent pas le travail des éminents savants qui se succédaient auprès de mon oncle, de mon père, puis de mon mari.

Je dessinais, très bien paraît-il, je jouais du piano et avais une connaissance suffisante de l'harmonie. Ma mémoire me permettait de retenir facilement par cœur la plupart des airs que j'entendais. J'avais un excellent professeur.

J'avais copié « à la sanguine » un portrait d'une amie de la famille Madame de Condorcet O'Connor. Mes parents l'ont trouvé si réussi qu'ils l'ont fait encadrer somptueusement.

J'en ai éprouvé une grande fierté.



D- Une jeune fille modèle...Des travaux d'aiguille ?

L- Ah non ! Aucune patience, aucun goût, pour ce genre d'exercice dont je ne saisissais pas l'intérêt. Merci à ma mère de ne pas avoir insisté pour me mettre du fil et une aiguille entre les mains.

Les « chiffons » n'avaient pour moi aucun intérêt. Je laissais à ma mère le soin de choisir mes vêtements. Elle faisait cela très bien.

D- Aucune coquetterie ?

L- Je dois reconnaître que j'ai pris un peu plus d'intérêt à la toilette quand j'ai commencé à apercevoir dans le miroir une silhouette de femme qui ne m'a pas déplu. Il faut dire qu'enfant j'étais un peu boulotte, ceci explique peut-être cela.

Mais vous êtes en train de m'entraîner dans des considérations futiles. Qui pensez-vous intéresser avec ce genre de propos ?

D- Moi déjà et ce n'est pas si mal ! Vous êtes de moins en moins une ombre dans cet assemblage familial disparate et ...innombrable.

Vous devenez donc une femme. Vous avez l'âge de vous marier. Vous y pensez ? Vous attendez le prince charmant ?

L- Non. Les jeunes gens de mon âge ne m'intéressaient pas. Vous avez compris que j'étais attirée par l'activité scientifique de mon père, de mon oncle et des autres savants qui fréquentaient l'Observatoire. J'ai conscience que je passais sans doute pour une originale : une femme, intelligente de surcroît, il est probable que je faisais un peu peur à ces hommes qui recherchaient une épouse conforme aux exigences du temps. Je trouvais assez normal qu'une femme s'occupe de la bonne marche de sa maison, de ses enfants, du bien-être de son mari, et je crois que j'aurais pu m'en contenter, peut être avec le regret de ne pas participer aux choses de la vie que je considérais comme importantes : la science, la politique.

Et puis, je n'avais pas de dot ! Ce qui devait limiter le cercle des prétendants.

LE MARIAGE

D - Pourtant vous vous êtes mariée, assez jeune, 22 ans.

L- Ernest LAUGIER a été intégré par mon oncle François à l'équipe des savants de grande valeur qui collaboraient à ses travaux. Il était plus âgé que moi, de 10 ans. Je l'ai d'abord intrigué et amusé. Que venait faire cette jeune demoiselle dans les couloirs sinistres de l'Observatoire, que pouvait elle trouver d'intéressant à tous ces instruments mystérieux qui garnissaient les lieux ?



Nous nous sommes vus quotidiennement avant d'être fiancés, assez longtemps. Ernest a constaté que j'avais un bagage scientifique qui me permettait d'assister mon oncle à la fois dans ce domaine mais aussi dans ses travaux littéraires.

Il était célibataire et ma mère l'a convié à partager les repas familiaux. Peu à peu il a gagné sa place dans

le clan. Nous nous sommes mariés sans tapage. Ernest tenait d'abord à s'assurer d'une position lui permettant de fonder une famille et puis j'étais si jeune ! Comme pour ma mère, notre union était vite devenue une évidence. Je ne sais pas s'il y a eu une vraie demande en mariage. Nous nous sommes installés dans l'une des chambres de l'Observatoire et avons partagé la vie de toute la famille.

D- Votre mari vous a-t-il demandé d'installer votre nouvelle famille dans un autre lieu ?

L- La question ne s'est pas posée. De toute façon j'aurais refusé. Il est devenu un membre à part entière de cette drôle de famille et, que je sache, il n'a jamais regretté son choix. Je lui en sais un immense gré.

D- Je ne vous poserai pas la question qui fâche. Si je le faisais vous me diriez encore que mon propos est vulgaire, sans intérêt et...vous me répéteriez ce que vous m'avez dit du couple de vos parents. Ne perdons pas notre temps.

L - C'est bien. Vous savez, Ernest était un remarquable savant, apprécié, considéré par ses pairs. Son père était aussi un éminent savant qui

avait choisi le domaine de la pharmacie alors balbutiante et de la minéralogie. Mon mari ne cherchait pas à être remarqué mais la qualité de ses recherches et la manière qu'il avait de les rendre claires et compréhensibles lui valait l'admiration et la gratitude notamment des élèves dont il a pu avoir la charge. En privé c'était un homme bien élevé. Issu d'une bonne famille il avait de « la classe ». Très réservé il n'était pas démonstratif et ne laissait pas paraître ses états d'âme. Lui aussi savait parler à François.

Il est évident que c'était François le « chef de bande » mais parce que son entourage le voulait bien et parce qu'il avait un charisme indiscutable.

Il est arrivé à mon mari de se plaindre des exigences parfois excessives de mon oncle et de sa toute-puissance. Surtout à la fin de la vie de cet homme, guetté par une mort qu'il sentait proche et soucieux de laisser derrière lui toutes les richesses de son cerveau fécond.

Ernest était un homme sur lequel on pouvait compter. Lors d'un voyage épique avec ma mère à Amélie-les-Bains nous avons été obligées, ma mère, mon fils Paul et moi, de nous cacher dans la campagne pour échapper à la vindicte d'un préfet

hystérique. Je vous raconterai tout cela si vous le souhaitez. Ernest a traversé toute la France pour venir à notre secours et lorsque je l'ai vu dans l'encadrement de la porte de la mesure où nous étions réfugiés, barbu, crotté, soulagé, ému aux larmes en nous retrouvant, je me souviens avoir ressenti une immense émotion un sentiment de sécurité et de bien-être qui devait être bien proche de ce que vous appelez l'amour.

Il était, comme tous les hommes de la famille, d'une intégrité absolue. Ce qui lui a coûté très cher dans une certaine occurrence. Mais je vous en parlerai le moment venu.

D- Ni votre mari ni votre père ne semblent avoir souffert de l'autorité de votre oncle. Ils étaient pourtant tous deux de très grands savants reconnus et respectés.

L - Le « grand homme » avait une façon à lui d'orienter les recherches, confiant l'achèvement de certains travaux aux uns et aux autres, laissant souvent à ses collègues le bénéfice de la découverte finale, sans s'en attribuer la gloire. C'était lui le patron mais sa façon de procéder entraînait de la part de ses collègues une estime et un respect assez rares entre ces hommes d'une intelligence hors du

commun et d'une haute valeur scientifique. Je dois vous dire qu'au cours des dernières années de la vie de mon oncle, et malgré l'amour et l'admiration que nous lui portions, nous avons trouvé que la tâche d'assister le grand homme, rendu exigeant et tyrannique par la maladie, était très lourde. Le patient et calme Ernest se plaignait parfois dans les courriers qu'il m'adressait.

D- Je pensais aller un peu plus loin dans le parcours de la toute jeune Lucie avant d'aborder les relations avec François, les vôtres et celles des autres. Mais vous étiez si bien lancée que je n'ai pas voulu vous interrompre.

L - Alors je vais vous faire plaisir. Revenons un peu en arrière, à l'arrivée d'Ernest à la table familiale. Je voudrais vous parler de cette table justement.

LA TABLE

Elle a tenu une grande place dans notre vie. J'ai comme une petite tendresse pour cette immense chose en bois qui traversait de bout en bout une sombre pièce du sous-sol de l'Observatoire, à côté des cuisines.

Ma mère l'avait fait construire sur mesure dès son arrivée à l'Observatoire, elle savait qu'il y aurait autour de François un défilé permanent des membres de la famille, de leurs proches et invités, de quelques intimes. Au premier plan desquels Alexander VON HUMBOLDT, aristocrate prussien, explorateur et scientifique de renommée internationale, ami fidèle de François, un presque frère. Il avait son rond de serviette dans l'un des tiroirs de l'énorme buffet qui tenait tout le mur du fond et s'installait à notre table à chacun de ses séjours à Paris. En sa présence, le silence se faisait autour de la table. Il aimait parler et avait une façon de raconter ses explorations lointaines avec tant de talent que nous avions le sentiment de partager ses aventures, ses rencontres. Il nous passionnait avec sa découverte de l'Amérique du Sud et de ses peuplades qui avaient tant de choses à nous apprendre sur la Nature. Il se passionnait comme François pour la météorologie. Leurs discussions étaient sans fin, et nous étions suspendus à leurs lèvres, je devrais dire à ses lèvres car il aimait parler et il était difficile de l'interrompre. C'était aussi un humaniste, et je ne pouvais qu'admirer ses énergiques prises de position, contre l'esclavage notamment. Je me souviens d'un jour où il avait

décrit le marché aux esclaves en Amérique latine à « CUMANANA » (pourquoi ai-je le souvenir exact du nom de cette ville perdue de l'Orénoque ?) En tout cas nous avions frémi en l'entendant décrire la place entourée d'arcades qui servait à la vente des esclaves « importés » de la lointaine Afrique. Des jeunes gens de 15 à 20 ans étaient exposés nus, oints d'huile de coco pour rendre leur peau d'un noir luisant... Nul doute que les récits sans doute plus précis qu'il faisaient à mon oncle ne l'aient conduit, lorsqu'il en a eu la possibilité, à abolir l'esclavage. Mais nous en reparlerons sûrement.

D - Bien sûr. Mais restons encore un peu dans le cadre familial...et autour de la table.

L- Si vous le voulez bien, je ne voudrais pas laisser passer l'occasion de vous parler de ce cher Alexander qui a été à part entière un membre de notre « clan ».

HUMBOLDT

Sa mère était française et il parlait notre langue avec élégance et sans accent. Je pense qu'il avait sincèrement une double nationalité et que ni l'une ni l'autre d'entre elles n'avait pris le pas sur l'autre.

Les hautes personnalités qu'il fréquentait dans l'un ou l'autre des pays dans une période troublée par des guerres incessantes n'étaient pas toutes du même avis. C'est ainsi que Napoléon Ier, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer, avait exigé son expulsion, le considérant comme un espion à la solde d'un pays ennemi. L'Empereur tout puissant en a été empêché par l'intervention de ses ministres, conscients qu'HUMBOLDT pouvait être le meilleur des intermédiaires en ces temps troublés.

D- Vous n'étiez pas née ?

L- Non mais j'ai si souvent entendu raconter cette histoire... Vous savez, Humboldt était très séduisant, il avait les traits fins, une allure aristocratique, il avait eu une éducation digne de son rang. Il était reçu et apprécié dans la capitale y compris par les plus hautes autorités de l'époque.

Il faut dire que les relations éminentes qu'il avait dans son pays lui permettait d'avoir une vue percutante des relations difficiles entre les deux pays. Lors de l'avènement de Louis Napoléon Bonaparte, il a été d'un grand secours et d'une grande habileté dans les rapports entre la France et les pays d'Europe, inquiets de voir surgir à nouveau

un pays conquérant avec à sa tête un nouveau Napoléon.

D- Ma parole, vous étiez amoureuse de cet homme ?

L- Vous voilà de nouveau avec vos obsessions sur l'amour...C'est ridicule. Alexander était un vieux monsieur, j'admets que cela ne le privait pas de charme. Il avait alors une petite cinquantaine. Et puis, bien que personne ne parle de ces choses-là ouvertement, je pense qu'il n'avait pas d'attrance pour les femmes.

D - En tout cas c'est lui qui vous appelait « l'ange de l'Observatoire »

L- Cher Alexander...Vous savez, l'Observatoire était un endroit sérieux. Mais autour de cette table il arrivait que le ton de la conversation soit plus léger ! Ma mère m'a raconté qu'un soir, tard, elle a vu arriver revenant d'une expédition entre VILLEJUIF et MONTHLERY où ils avaient organisé une expérience leur permettant de mesurer la vitesse du son : HUMBOLD, GAY-LUSSAC, BOUVARD, ARAGO, MATHIEU, (mon père) et PRONY. Ma mère a improvisé pour eux un repas au cours duquel ils parlaient tous très fort, rendus à

moitié sourds par le bruit du canon tiré à proximité immédiate pour la réussite de leur entreprise. Ils ont fêté l'événement bruyamment aux dires de ma mère, sans doute un peu aidés par le vin de pays qu'elle faisait venir de sa région natale. Ils avaient réussi. C'était une avancée pour la science, mais aucun d'eux n'en tirait vanité. Ils effectuaient leur travail avec passion, et chacun d'eux, seul ou avec d'autres, a fait des découvertes remarquables ou mis leurs successeurs sur le chemin de la découverte, mais je n'ai jamais vu l'un ou l'autre de ces hommes exceptionnels en tirer vanité.

C'était l'année de ma naissance mais ma mère racontait très bien.

D- Vous vous souvenez d'autres anecdotes de ce type ?

L- J'ai personnellement entendu notre ami HUMBOLT rapporter en effet une anecdote savoureuse. Le roi de Prusse, de passage à Paris, lui avait demandé à visiter l'Observatoire. Humboldt s'en était ouvert à François qui avait opposé une fin de non-recevoir catégorique : lui, un républicain farouche et convaincu, laisser entrer dans son domaine un monarque, il n'en était pas question...

Un jour Humboldt se présente à l'Observatoire accompagné « d'un ami » vêtu comme un bourgeois. Au cours de la visite, sans aucun à propos, Arago se met à manifester son indignation devant la façon dont les coalisés traitent la France après la chute de L'empereur Napoléon le premier. Humboldt souffle à l'oreille de son ami : « modère tes propos, c'est le roi. » « Je l'avais bien deviné et c'est la raison pour laquelle j'ai exprimé aussi vivement mon indignation. »

Le roi aurait confié à Humboldt que, loin d'être choqué, il avait apprécié le patriotisme de son hôte.

Alexander von
HUMBOLDT



D- Il y avait souvent à votre table des personnages importants ?

L- Il y avait surtout la famille. Le plus assidu était sans conteste mon très cher oncle Etienne, le dernier né de la fratrie Arago. Il était célibataire. Il venait souvent, accompagné de nombreuses connaissances, le plus souvent des personnes en vue de la société parisienne qu'ils s'agissent d'artistes, de comédiens, de musiciens, d'écrivains, de peintres...Ma mère avait beau lui demander de la prévenir autrement qu'au dernier moment, il n'en tenait aucun compte, sachant que ses « invités » ne venaient pas pour manger mais pour l'étrangeté de cet endroit où on ne savait jamais qui on allait rencontrer, pour l'originalité de cette famille hors norme. Chacun trouvait là un moment de détente, flatté d'être convié dans un endroit aussi prestigieux que l'Observatoire, dans une atmosphère familiale simple, avec en prime, la perspective, peut-être, de rencontrer tel ou tel personnage en vue de la capitale.

Pour vous donner un exemple, Etienne avait convié à la table familiale l'éditeur des romans de Jules VERNE, Pierre HETZEL et mon oncle Jacques ARAGO. Celui-ci avait fait plusieurs fois le tour du

monde en qualité d'observateur et de dessinateur des contrées visitées à bord du navire royal « l'Uranie ». Il a laissé de remarquables dessins d'un très grand intérêt ethnologique à une époque où la photographie n'existait pas encore, et un récit savoureux de cette aventure. Etienne souhaitait que Monsieur Hetzel puisse présenter Jacques au romancier. Ce qui fut fait. Et de fait, Jules Verne a consulté mon oncle Jacques pour écrire plusieurs de ses romans.

Titre du roman	Année	Nombre de références
<i>De la Terre à la Lune</i>	1865	2
<i>Voyages et aventures du capitaine Hatteras</i>	1866	2
<i>Les enfants du capitaine Grant</i>	1867-1868	1
<i>Vingt mille lieues sous les mers</i>	1869-1870	3
<i>Autour de la Lune</i>	1870	1
<i>Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe</i>	1872	7
<i>Le pays des fourrures</i>	1873	2
<i>Hector Servadac</i>	1877	11
<i>Le rayon vert</i>	1882	2
<i>Clovis Dardentor</i>	1896	5
	Total	36

Après 1815, -- passons dix ans d'un lointain trop obscur, -- je ne me trouve plus qu'en 1826 au foyer paternel, étonnant rendez-vous de tous les grands esprits et de toutes nos gloires. Que j'étais fier alors d'obtenir, le jeudi, jour des réceptions, la faveur de veiller ; fier d'entendre annoncer Laplace, de Humboldt, Cuvier, Geoffroy, Thénard, Dulong, Legendre, Ampère, Gay-Lussac, Fourier, Poisson, Fresnel, Marmont, Chateaubriand, Lemerrier, Villemain, Lafayette, Laffitte, Dupont de l'Eure, Pictet, de Saussure, Wollaston, Davy, Leslie, Brougham, Young, Abel, Melloni... -- Je connaissais de nom la mécanique céleste et les théorèmes d'Abel ; je ne connaissais pas les titres des « Natchez »,

de « René »,¹ de « Pinto »² ; je n'aimais en lord Brougham que sa verve mordante, et le général Lafayette ne me représentait que vive Lafayette ! N'importe ; j'écoutais, j'essayais de comprendre, de saisir une phrase à répéter le lendemain ; celle-ci notamment que m'adressa mon père, un soir de 1826 :

« Tiens, nous réunissons Humboldt et Gay-Lussac, messieurs les capitaines Simonov et Scoresby. Humboldt est descendu dans les plus profondes des mines ; aucun aéronaute n'est monté dans les airs plus haut que Gay-Lussac ; le capitaine Simonov a presque touché le pôle sud ; Monsieur Scoresby le pôle nord. Ils rentrent aujourd'hui de leurs quatre voyages pour souper avec toi Chevreul ne s'y rencontre point, c'est qu'à soixante ans d'intervalle, je ne songeais pas aux vivants

« J'aurai peut-être omis des étrangers célèbres ou d'illustres français sur l'admirable liste que je viens de dresser. ».

Extrait des mémoires d'Emmanuel recueillies par Bertrand Sabot et Paul Baquiast

On parlait encore longtemps après de la visite du poète Victor Hugo. Il avait été impressionné par cette visite faite sous la conduite de mon oncle François qui semble-t-il a laissé au visiteur « l'un de ses profonds souvenirs ». Il en a fait un compte rendu assez exact quoique très romantique lorsqu'il était en exil à Guernesey. Mon oncle savait rendre magique ses observations, ses découvertes les plus ardues pour des non-initiés. (Annexe).

Ma mère avait le génie de prévoir l'imprévisible. Je ne crois pas l'avoir jamais prise au dépourvu quand, certains jours, on était un peu serrés.

Notre ordinaire était simple, et les invités, même de marque, ne bénéficiaient pas d'un régime particulier, ils avaient la plupart du temps d'autres préoccupations que de savoir ce qu'ils avaient dans leur assiette.

Quand mes oncles sont entrés en politique, c'est devenu plus compliqué. Le ton montait parfois un peu vite et les propos échangés, souvent confidentiels, ne devaient pas pouvoir tomber dans n'importe quelle oreille. C'est ainsi que les oncles choisissaient alors le restaurant.

Tout le monde avait le droit de parler, même les enfants. Cette table, si elle le pouvait, en aurait à raconter, des histoires tristes, des histoires drôles, des disputes, des ragots, des confidences, des choses sans importance, des choses intéressantes, ... Bref, une table. Il se passe tant d'événements autour d'une table. On n'y prend pas garde, mais on se souvient du jour où untel a annoncé son intention de ... où un autre où une autre a manifesté sa mauvaise humeur contre tel ou tel, où l'un des

convives a annoncé avec cérémonie la réussite de son entreprise.

Vous savez tout ça. On ne parle pas assez des tables. Certainement le meuble le plus important de la maison.

D- Qu'est-elle devenue cette table ?

L- Elle ne pouvait avoir sa place que dans la pièce pour laquelle elle avait été fabriquée. Je ne doute pas qu'à la mort de mon oncle, le voyou qui lui a succédé en ait fait du bois de chauffage. Mais c'est une autre histoire.

LES ENFANTS

D- Vous avez eu trois enfants.

L-Trois fils.

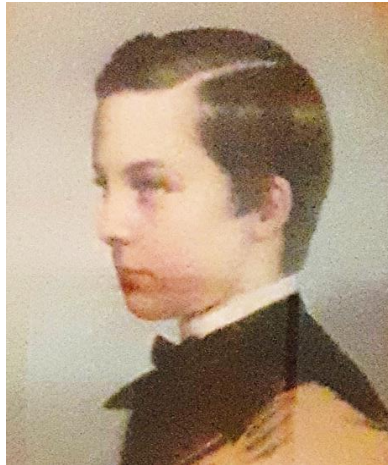
En disant cela je m'aperçois que j'ai vécu dans un monde d'hommes. Ma mère et moi avons été les seules femmes à l'Observatoire après le décès prématuré de l'épouse de François.

Je n'ai pas eu de fille.

Silence.

Je ne suis pas sûre d'avoir plaisir à me remémorer ma vie de mère. J'avais l'exemple de cette innombrable tribu mise au monde par ma grand-mère Marie qui constituait ce qu'il est convenu d'appeler une vraie famille. Cette famille était ma famille. Ma mère n'a eu que deux enfants, j'avais un frère, Charles, gentil, discret, intelligent, sérieux. Lui aussi a eu une belle réussite professionnelle, s'est marié, a eu des enfants, et a terminé son existence en Espagne.

Pour en revenir à mes propres enfants il y a d'abord eu Paul.



J'avais 25 ans. C'était dans l'ordre des choses. C'était un enfant facile, gai, doué pour à peu près tout. Il avait seulement du mal à se fixer. Je dois à la vérité

de dire qu'il a été élevé essentiellement par ma mère. Son père était très présent mais moi je passais beaucoup de temps avec mon oncle François qui n'aurait pas compris et mal supporté que je consacre plus de temps qu'il ne fallait à ma propre famille. Le rôle que je jouais auprès de mon oncle remplissait ma vie. J'étais passionnée par la vie de ce grand homme « *qui devait rendre son nom célèbre et populaire par son génie scientifique et son ardent patriotisme...* »

D- Pardon, mais nous parlons de vos enfants. N'ayez crainte, nous reparlerons du grand homme. Je trouve intéressant que vous rappeliez le rôle éminent que vous avez joué auprès de lui, mais parlons d'abord des enfants et je pense que vous en avez assez dit pour permettre d'imaginer la difficulté que vous avez pu rencontrer à partager votre vie entre les multiples tâches auxquelles vous ne pouviez vous dérober. Tout le monde avait besoin de vous, votre mère, votre mari, vos enfants, François...

L- J'ai effectivement le souvenir de grosses fatigues, voire d'épuisement. J'avais une bonne santé Dieu merci mais j'aurais voulu parfois...ne rien faire...Ce n'était pas le baignon plus. J'ai

connu des périodes de repos bien agréables notamment chez notre amie Eliza O'CONOR de CONDORCET où les membres de la famille étaient reçus d'agréable façon.

D- Après Paul vous avez eu un second fils, Gabriel, né 5 ans après lui.



L- C'est exact. C'était l'enfant de la maturité, je savais déjà ce que c'était d'être mère et je l'ai accueilli sans crainte, avec bonheur. Un enfant charmant. Il était fragile. Sans me l'avouer et sans en parler, j'ai toujours su qu'il nous quitterait trop tôt. Il est mort à l'âge de 13 ans. Mon mari et moi avons

été très affectés et sans les occupations multiples auxquelles je ne pouvais me soustraire je crois que je serai devenue folle. Et puis Paul aimait tant ce petit frère ! Il n'a rien dit, pas pleuré, mais je l'ai senti anéanti, brisé.

J'ai retrouvé ce sentiment diffus d'une existence destinée à être éphémère dans une des innombrables lettres de condoléances que nous avons reçues. Celle d'un professeur qui sur deux pages vante le caractère et surtout l'intelligence de notre fils, promis selon lui à une exceptionnelle destinée.

D- Un peu avant la mort de Gabriel, la même année, vous avez accouché d'un troisième fils, Pierre ...vous aviez déjà 42 ans...

A cette époque vous aviez quitté l'Observatoire après la mort de François depuis presque 10 ans.

L- Cette horrible coïncidence entre la naissance d'un enfant et la mort d'un autre la même année nous a atterrés mon mari et moi. Nous avons naturellement chéri ce bébé mais les yeux inondés de larmes.

Nous nous étions installés dans un appartement évidemment proche de l'Observatoire ! 76 rue Notre Dame des Champs.

Entre Paul et Pierre il y avait une différence d'âge de 18 ans.

C'est énorme ! Pierre était quasiment fils unique. Il n'avait pas de souvenirs communs avec son frère, des parents différents de ceux qu'ils étaient pendant les jours heureux de l'Observatoire. Il n'avait connu que par les récits que nous en faisons « l'aventure » de l'Observatoire. Il vivait sa vie, un peu en marge, respectueux, affectueux, indépendant... Il a été orphelin de père à l'âge de 8 ans.

J'ai vite compris que sur le plan professionnel, il ne suivrait pas le modèle familial. Je n'ai pas été tendre à son égard quand il a décidé d'entreprendre une carrière de comédien. J'étais même hors de moi mais mon entourage et spécialement mon oncle Etienne qui avait lui-même fréquenté activement le milieu du théâtre entre autres activités diverses, m'ont calmée et ramenée à la raison.

Je l'ai même traité de clown, de saltimbanque ! (Mon fils).

J'étais si fière de la renommée des frères Arago !

D- Il a tout de même été sociétaire de la Comédie française ! Je crois savoir que lui aussi a connu beaucoup de succès, qu'il jouissait de l'estime de ses confrères et qu'il bénéficiait d'une immense notoriété. Il semble avoir fait le bon choix.

L- Je dois à la vérité de dire qu'en voyant son nom s'étaler en première page du Figaro lors de chacune de ses créations, j'ai éprouvé une certaine fierté.

D-Vous avez quand même gardé un sens critique intact si j'en juge par l'une de vos lettres : « ... « A propos de la reine JUANA que vous allez jouer en SOTO sont décidément affreuses. Dans le moine tu as l'air idiot, dans le docteur ta tête est grotesque. De l'avis général, c'est exécration. »



L- Vous avez dû trouver dans mes archives une lettre que lui a adressé Sarah BERNHARDT pour un soir de « première » intitulée « mon Pierre le Grand » !

Mon Pierre le Grand
 J'avais l'intention d'assister
 ce soir à ta rentrée...
 de la Dame aux Camélias...
 mais j'ai dû y renoncer...
 Seras-tu beau dans ce rôle?...
 n'est pas facile...
 Je t'embrasse
 Sarah Bernhardt

J'avais l'intention d'assister ce soir à ta rentrée. Mais la représentation de la Dame aux Camélias me prive de cette grande immense joie. Seras-tu beau dans ce rôle? [...] n'est pas facile. Penserai-tu d'un Gallpauz dans Ruy-Blas à côté de toi.

Tous mes vœux pour ce soir.

D- J'aimerais en savoir un peu plus sur ce Paul qui après tout était mon arrière-grand-père.

PAUL



Paul LAUGIER-MATHIEU

L- Ah ! Pas facile... je vais essayer de me remémorer le parcours quelque peu chaotique de ce garçon, brillant, intelligent, mais imprévisible. Physiquement il présentait bien. Bel homme, élégant, il avait de « la classe ». Doué pour tout, il a toujours hésité entre les voies diverses qui lui étaient

offertes. Il a tenté à plusieurs reprises une entrée à Polytechnique dans le droit fil des membres de la famille. Je pense que les sciences ne le passionnaient pas bien qu'il ait souhaité faire honneur à sa famille. Il a entrepris des études à l'Ecole des Beaux-Arts section architecture.

D- Une petite déception quand même ?

L- Oui bien sûr, mais il a su rapidement nous convaincre qu'il avait fait le bon choix. Des mentions, des médailles, un poste d'attaché à la direction des travaux de Paris, et Dieu sait qu'il y en a eu à cette époque des travaux à Paris ! Ce cher baron HAUSSMANN était en pleine activité. On ne reconnaissait plus notre ville... On évitait les déplacements inutiles on ne pouvait aller d'un quartier à l'autre qu'au péril de sa vie et surtout de la vie de nos chaussures, de nos vêtements. Nous rentrions chez nous rompus, crottés, poussiéreux et lorsque nous étions indemnes de toute blessure ou fracture de quel qu'os, nous nous considérions presque comme des héros ! Il y avait des excavations partout, des barricades qui n'étaient pas l'œuvre de manifestants, de la poussière quand les plus vieux immeubles s'écrasaient. Nous détestions l'empereur de toutes nos forces, vous l'aviez déjà

compris, et sa décision de « moderniser Paris » ne nous l'a pas fait apprécier davantage... Et je modère mes propos. En tout cas, il y avait de l'ouvrage pour le jeune ambitieux qu'était notre fils. Il a participé à la rénovation du Palais de Justice, à celle de l'Hôtel de Ville... Il a occupé un poste de professeur de dessin au sein de la Ville de Paris.

Quel confort !

Cinq ans, cette période bénie aura duré cinq ans.

Puis il a donné sa démission, annonçant qu'il souhaitait s'engager en politique.

D - A-t-il donné le motif de sa décision ?

L - Il nous a annoncé qu'il souhaitait s'engager en politique.

Nous avons tout tenté pour le faire renoncer à son projet. Nous avons été furieux et inquiets.

Il admirait beaucoup les hommes de sa famille qui s'étaient investis avec courage, parfois au péril de leur vie ou de leur carrière pour conquérir au plus vite cette République que nous appelions tous de nos vœux.

Nous nous sommes efforcés de lui faire remarquer que tous ces hommes avaient certes été des acteurs très actifs dans cette recherche d'une formule de gouvernement répondant à leurs aspirations à un pays plus libre, plus humain...plus juste, gouverné par et pour le peuple !

D- Eh bien dites-moi ! Quelle oratrice vous auriez pu faire si vous aviez été un homme !

L- Nous avons fini par l'avoir cette République, sans doute imparfaite, souvent fragile, mais républicaine !

Pour en revenir aux projets de Paul, nous avons essayé de lui faire remarquer que tous les membre de sa famille engagés en politique n'avaient pas abandonné leur carrière pour autant ! Ils ont tous continué à exercer leurs activités professionnelles.

Il nous a « rassurés » en expliquant qu'il s'apprêtait à demander son intégration dans « la préfectorale » et qu'il serait donc rémunéré.

Rassurés, rassurés... pas tant que cela, et nous avons raison de redouter l'orientation prise par Paul. L'avenir l'a démontré.

Nous ne nous faisons pas cette idée d'une entrée en politique.

Pour nous un préfet était certes un homme politique mais au service du gouvernement en place. Et il n'était pas dans la nature de Paul de ne pas se rebeller contre des idées qui n'étaient pas les siennes. Vous voulez connaître ma petite idée sur la motivation de Paul à cette orientation qu'il estimait être une « entrée en politique » ?

D- Bien sûr, je suis si passionnée par votre récit que j'en oublie de vous poser des questions.

L- La République sur le papier n'était plus une conquête à faire. Depuis la chute de Napoléon « le petit », deux présidents régulièrement élus s'étaient succédé Adolphe Thiers, et Mac Mahon. Sous la présidence de celui-ci, les républicains pouvaient redouter le retour d'une nouvelle Restauration. Il avait le soutien de son premier Ministre, Albert de Broglie, et ensemble ils ne se cachaient plus de leurs aspirations à une nouvelle monarchie. Il était évident que la République était à nouveau en danger.

Paul a sans doute saisi l'opportunité de la nomination d'un éphémère Président du Conseil, Jules SIMON, républicain convaincu et son ami, pour obtenir sa nomination de préfet qui lui permettrait de « défendre la République » de l'intérieur.

Inutile de vous dire que connaissant le caractère querelleur et belliqueux de Paul, nous redoutions la suite. A juste titre !

D- C'est tout à fait passionnant. Mais vous étiez une républicaine convaincue et vous auriez pu admirer votre fils de se jeter dans la bataille. A première vue vous auriez aussi bien pu apprécier son courage d'abandonner une position stable pour défendre ses idées.

L- Je sais ce qu'est une responsabilité de préfet. C'est un homme de compromis. Un serviteur de l'Etat. Paul était un va-t'en guerre, sûr de lui et de sa valeur personnelle, certainement pas un serviteur. J'avais beau l'aimer, apprécier sa gentillesse, sa façon de vous laisser penser que vous étiez la meilleure, j'étais lucide. Nous n'avons pas trouvé les arguments pour dissuader Paul de s'embarquer dans cette aventure. Et puis préfet, n'était-ce pas une position sociale enviable ?

En réponse à nos observations nous n'avons eu que cette simple réponse : « *Personne ne peut m'empêcher de faire mon devoir !* »

Cette phrase retentit encore dans la ma tête.

D - Est-ce bien vous qui m'avez dit il n'y a pas si longtemps que vous n'aviez rien à raconter et que j'allais beaucoup m'ennuyer ?

L - Cette sarabande de souvenirs me trouble. Votre attention et votre intérêt me touchent. Je crois que nous pouvons continuer.

Le récit des heurs et malheurs de Paul pendant les onze années qui ont suivi son installation comme sous-préfet d'abord puis comme préfet risque d'être un peu long. Arrêtez-moi si vous estimez mes propos sans intérêt. Je me les remémore sans grand plaisir mais je préfère vous raconter moi-même cette histoire plutôt que de vous voir fouiller dans des archives plus ou moins fiables.

D - Je me rends bien compte que cette période a dû être l'une des plus difficiles de votre vie, je sens que vous avez pour ce fils qui a choisi une voie « hors des sentiers battus » une certaine admiration mais aussi de l'incompréhension pour ses comportements

extrêmes auxquels vous n'étiez pas habituée. Encore que...

L - Vous faites allusion à mon oncle Jacques et à sa conduite souvent déraisonnable. Ou à mon oncle Etienne pour ses actes de courage mémorables. Nous en parlerons. Il y a des similitudes. Oui. Mais Paul était plus que ses oncles une « tête brûlée ». Il agissait d'abord et réfléchissait après. Il avait quelque chose du personnage de Don Quichotte. Il était capable du pire et du meilleur. Souvent c'était à son honneur, et il a reçu de multiples témoignages de son courage, mais le plus souvent, ses prises de positions ne nuisaient qu'à lui-même. Il se vantait souvent de sa franchise et admirait lui-même sa façon de livrer sans fard son avis, qui était naturellement le seul valable, à des gens dont il aurait eu tout intérêt à s'attirer la sympathie.

J'ai honte d'en broser ce portrait mais je vide mon sac. Je regrette seulement qu'il n'ait pas su faire meilleur usage des multiples dons dont le ciel l'avait pourvu. A-t-il été, enfant, trop admiré, trop gâté, peu habitué à la réflexion constructive ? Sans doute.

Les retours en arrière ne servent à rien. Surtout maintenant. Mais j'en étais où ?

D- Je suis fascinée par votre lucidité, par la clarté de votre analyse. Ce fils vous a donné bien du tourment mais vous avez toujours été là pour lui, pour lui prodiguer des conseils qu'il ne suivait pas. Peut-on stopper un cheval emballé ?

L - J'en étais où ?

D - Paul est intégré dans l'administration préfectorale.

L - Sous-préfet à Ambert. Le premier des six postes qu'il occupera pendant onze ans !

Il a été très bien accueilli, en grande pompe, la réputation de sa famille n'était peut-être pas tout à fait étrangère à la réception qui lui a été réservée et le discours qu'il a prononcé a été de nature à lui rallier la sympathie de l'auditoire. Je vous ai dit que les hommes de la famille étaient doués d'une grande éloquence ? Je serai amenée à vous le redire. Paul avait sans doute hérité de ce don. Je l'ignorais et m'en suis réjouie.

Les échos de cette installation par les coupures de journaux que m'envoyait Paul m'ont permis de penser que je m'étais trompée. J'avais eu tort. Paul avait fait le bon choix.

Pas sûr.

D-Que s'est-il donc passé ?

L - Il s'est passé que Monsieur de BROGLIE a été à nouveau pressenti comme Président du Conseil. Exit Jules Simon. Exit une centaine de Préfets d'obédience trop libérale ou républicaine. Exit Paul LAUGIER.

Moins d'un mois s'était écoulé entre sa flatteuse installation et la lettre du ministère de l'intérieur l'informant qu'il était « remplacé. » Cette décision n'ayant pas été publiée à « l'Officiel » et ne voulant pas dire grand-chose, Paul aurait parfaitement pu la négliger et voir venir. C'était mal le connaître.

Il nous a envoyé la copie de la lettre qu'il a adressée le même jour au ministre de l'Intérieur qui ne pouvait plus laisser planer de doute sur son sort. Je ne peux naturellement vous la citer exactement mais l'esprit en était simple et clair : je ne peux partager les idées de votre gouvernement et en conséquence je vous donne ma démission.

Le fait d'avoir eu raison de me méfier ne m'a pas apaisée.

J'étais en colère et très inquiète. D'autant plus en colère que mon cousin Emmanuel a cru bon de féliciter Paul pour le ton de sa lettre au ministre, qui était celui d'un républicain authentique ou quelque chose comme ça !

Ce n'est pas lui qui a eu son neveu sur les bras pendant trois années.

D - C'est long trois ans.

L - D'autant plus que Paul considérait qu'il était victime d'une forfaiture et persuadé qu'il serait un jour ou l'autre réintégré avec les honneurs.

D - qu'est-il devenu pendant ces trois ans ?

L - Je ne sais pas trop mais il n'avait pas été révoqué et dans ces conditions il devait sans doute percevoir normalement ses émoluments. Apparemment il n'a pas été tenu compte de sa « démission. ». En tout cas à cette époque-là il ne m'a pas demandé d'aide financière.

Je pense qu'il a beaucoup fréquenté les milieux politiques et a pris soin de ne pas se faire oublier.

La présidence de Mac Mahon ne pouvait lui permettre d'espérer un quelconque retour en grâce

et il a dû attendre patiemment l'élection de son successeur. C'était un bon calcul. Mac Mahon a démissionné, Jules GREVY lui a succédé et Paul a été nommé sous-préfet à Montluçon presque immédiatement...

D - Vous voilà enfin plus tranquille sur l'avenir de votre fils.

L - Oui j'y ai cru. Mais sur la pointe des pieds. Il avait déjà 35 ans. Il n'était pas de bon ton dans la carrière qu'il avait choisie d'être célibataire. Il s'est marié. Avec une jeune femme, très jeune, très veuve, très mère d'un enfant de deux ans...et très riche ! Marie Félicie Thérèse d'Auxerre. Elle était la fille d'un riche propriétaire de Ferrières en Gâtinais en Sologne. Madame CONDORCET O'CONNOR possédait dans les environs le château de BIGNON où nous faisons tous de fréquents séjours. Les jeunes gens se sont probablement rencontrés, 11 kilomètres seulement séparant les deux propriétés. Du moins c'est ce que je crois.



Marie LAUGIER-MATHIEU

Je n'ai pas très bien connu ma belle-fille mais elle semblait avoir apprivoisé mon garçon. Elle était réservée, timide, très bien éduquée, tous les espoirs étaient permis.

D- Donc après trois ans de calme, sans doute pour prendre le grade de préfet il a été nommé à **ORAN**. Il a fait l'objet de notations élogieuses destinées également à votre famille...

Aurait-il grandi ?

L- Attendez la suite.

Il a quitté Oran au bout d'un an. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé là-bas : comme toujours le meilleur et le pire mais je ne suis sûre de rien et je n'ai jamais

eu sur ces histoires la version de Paul. J'ai entendu parler des « événements de Saïda » sans pouvoir déterminer s'il s'agissait d'un soulèvement populaire ou d'une catastrophe naturelle, il a été question de l'arrivée d'une comète, mais le peu que j'ai pu glaner me permet de penser que Paul a été au-delà du courage ce qui ne me surprend pas. Il aurait fait un compte rendu de ce mystérieux événement qui n'aurait pas été du goût des autorités. L'aspect moins reluisant de son séjour c'est cette invraisemblable cabale reprise dans les journaux sur des aspects de sa vie privée. Il aurait été vu nu sur la plage, ivre dans un bar...Des accusations violentes et malsaines et parfaitement injustifiées. En relation avec son avis sur les événements de Saïda ? mystère. Paul a -t-il été bien conseillé ? s'est-il méfié de son caractère impétueux et naturellement belliqueux qui aurait pu entraîner des débordements désastreux ?

M. Laugier-Mathieu

Nous avons des nouvelles du prédécesseur de M. Dunaigre, c'est le *Petit Toulonnais* qui nous les donne.

Le prédécesseur de M. Dunaigre est comme l'on sait M. Laugier-Mathieu, préfet d'Oran, que M. Bézy encensa de longs jours tant qu'il eut le monopole des annonces de la préfecture. Mais aussitôt que le préfet en fit une répartition équitable entre tous les journaux d'Oran, il devint la cible du Citoyen.

On sait combien M. Laugier-Mathieu fut calomnié; on inventa des histoires absolument odieuses sur sa vie privée.

Un jour, le *Petit Fanal* le représentait ivre au théâtre; une autre fois, indécent aux bains de mer. De capable, il était tout à coup devenu une espèce de brute sans intelligence.

Il n'est pas dangereux d'insulter les fonctionnaires et les petits employés; les uns, en cédant à un moment de mauvaise humeur, perdent une position qu'ils ont acquise après des années de labeur et de patience, les autres perdent leur position et leur pain.

Le *Petit Fanal* abusa de cette impunité assurée. M. Laugier-Mathieu, craignant de perdre patience et de céder à ce mouvement de mauvaise humeur, demanda son changement. On le lui accorda en le favorisant afin de lui démontrer le mépris qu'on faisait de ses calomniateurs.

M. Laugier-Mathieu est loin maintenant, on ne dira pas au journaliste qui parle de lui, qu'il veut les faveurs de la préfecture.

Nous reproduisons un article très élogieux du *Petit Toulonnais*. Le *Radical du Var* l'a reproduit aussi en le faisant suivre de ces mots :

Nous nous faisons un devoir de reproduire l'article ci-dessus, auquel nous nous rallions.

Extrait du
« PETIT
AFRICAIN » du
13 septembre 1884

En tout cas il a préféré demander sa mutation dans l'urgence et a atterri à Draguignan.

Il aura tenu moins d'un an.

D - Vous voilà plus tranquille. Draguignan ce n'est pas le bout du monde, la Provence est une région tranquille, plutôt favorable à vos idées républicaines, Paul devrait trouver sa place.

L - Vous n'y êtes pas du tout. Vous ne connaissez pas Paul. Je suis un peu lasse de cette litanie. Est-ce que vous avez déjà essayé de saisir une des petites boules de mercure qui s'échappent d'un thermomètre cassé ?

D - Mais oui je me souviens avoir fait ça quand j'étais petite fille. C'est impossible. Ou bien elle se sépare en plusieurs petites boules, ou elle s'échappe...

L - Eh bien Paul était une boule de mercure. Insaisissable.

Il m'a demandé d'intervenir auprès d'une de mes amies, femme de ministre afin d'obtenir sa mutation dans un département au climat plus acceptable. Ni lui ni sa femme ne supportaient la chaleur du Var... Et je l'ai fait. Sans succès. Paul s'est débrouillé pour provoquer un grave incident avec le maire de TOULON pour arriver à ses fins. Là j'exagère, il n'y avait certainement pas un propos délibéré dans

l'incident survenu avec le maire de Toulon... Celui-ci avait eu le malheur de reprocher à Paul de ne pas distribuer assez de légions d'honneur et autres récompenses aux électeurs varois. Paul lui avait adressé une correspondance cinglante, très caustique, avec communication à la presse et avait ainsi réussi à se faire un ennemi juré.

Incorrigible...

Mais son passage dans le Var a également donné lieu à des éloges à son égard pour son admirable comportement lors d'une épidémie de choléra qui décimait le département.

Là aussi son courage physique et mental, son sens du commandement et de l'organisation ont fait l'unanimité.

Le pire et le meilleur, le chaud et le froid, le génie et l'imbécillité, il n'a jamais su faire le tri et voir où était son intérêt. Il se laissait diriger par l'idée du moment, par le plaisir du moment, par l'amusement du moment, sûr de sa supériorité et sûr, malgré les indications contraires du sort, qu'il ne pouvait rien lui arriver de fâcheux.

D - Une nature cet arrière-grand-père, un homme plutôt sympathique, attachant, fascinant, mais...fatigant !

L - Très fatigant. Et nous n'étions pas au bout de nos peines...

Le voilà muté à PERIGUEUX.

Sans doute la meilleure période de sa vie professionnelle agitée. Son épouse a exercé probablement une bonne influence sur lui. C'est dans cette ville qu'ils ont accueilli avec bonheur la naissance de votre grand père Jean. Il y a eu à la Préfecture des réceptions, des goûters d'enfants ont été organisés. Jean était bien jeune mais son demi-frère Daniel semblait doué pour les affaires.

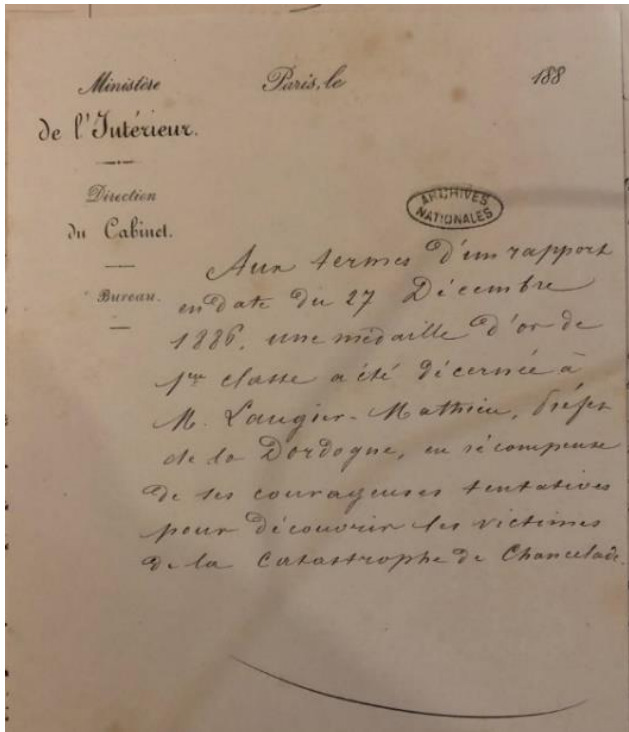
Il avait cueilli des violettes dans le jardin, en avait fait des petits bouquets qu'il tentait de vendre à la porte de la préfecture. Bien vite repéré, il fut clairement prié de cesser une activité peu compatible avec sa situation.

Raymond GEREST « Une pléiade de savants et leurs descendants »

La population semblait acquise à ce nouveau préfet peut être parfois un peu original mais compétent,

physiquement présent et actif donnant de sa personne en certaines occasions comme l'éboulement d'une mine aux carrières de Chancelade, qui occasionna plusieurs morts, un incendie à Thenon...

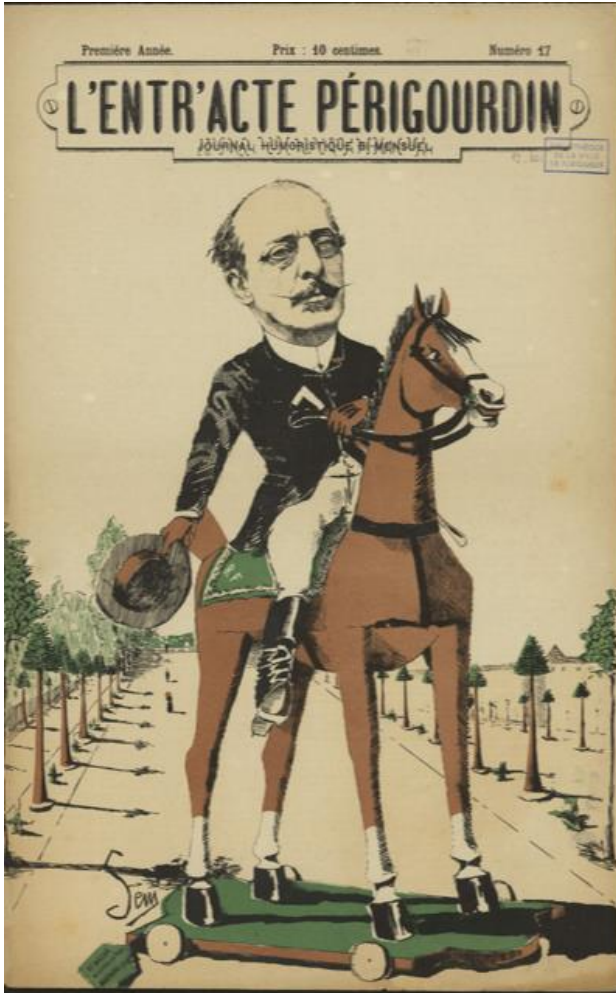
Une période bénie. Mais avec Paul il fallait éviter de se réjouir trop vite.



« On dit qu'ennemi de la pose,
Il fuit tout cérémonial ;

Qu'avec beaucoup de verve il cause
Et sait se montrer jovial.
Quelque peu frondeur et sceptique
Mais plein d'esprit comme Romieu
Il aime fort le sel attique
Notre préfet Laugier-Mathieu
Il a su sans fanfaronnade
Se montrer maintes fois vaillant
Aux carrières de Chancelade
On vit son courage vaillant ;
A Thenon pendant l'incendie
Comme un pompier il fut au feu
Et nous proposons qu'on dédie
Un beau casque à Laugier-Mathieu
Aux périgourdins l'on assure

Que lors du prochain carnaval
Il ouvrira la Préfecture
Et donnera plus d'un grand bal
Nos commerçants, l'âme ravie
S'il fait cela diront « Pardieu »
C'est un préfet qu'on nous envie
Gardons longtemps Laugier-Mathieu. »



Après deux années « normales », la nouvelle brutale, sans appel, consternante et inexplicable de la REVOCATION DU PREFET DE PERIGUEUX m'a quelque peu terrassée.

La raison de ce limogeage ? J'avoue que je me perds en conjecture. La seule chose dont je sois sûre c'est qu'il s'agit de prises de positions politiques et en aucun cas de manquements à l'honneur ou à des fautes professionnelles.

Alors qu'il s'était installé en Touraine dans l'une des propriétés de son beau père avec sa femme et son fils, il m'a envoyé une lettre qui m'a permis de me douter de ce qui s'était passé. Sous la présidence de Sadi Carnot, un certain Charles Floquet était alors président du conseil et à l'origine du limogeage de Paul. Celui-ci avait-t-il eu la mauvaise idée de prendre le parti de son adversaire déclaré dont l'influence ne cessait de s'accroître dans le pays : le général Boulanger ? Il y a des correspondances qui rendent plausibles cette explication. Boulanger était élu de Dordogne. Paul l'a sûrement rencontré. Le contentieux entre lui et Floquet était suffisamment sérieux pour que les deux hommes se battent en duel... J'ai beaucoup réfléchi à cette histoire et je ne vous livre que la simple hypothèse à laquelle je suis parvenue. Rien de scientifique dans tout cela ! En tout cas, Paul qui vivait en Touraine chez son beau père, m'a envoyé une lettre dans laquelle il se vantait d'avoir provoqué verbalement FLOQUET lors d'une réception chez des voisins. Il se donne

naturellement le beau rôle, exagère sûrement l'incident et Floquet n'était déjà plus Président du Conseil, il avait d'autres chats à fouetter que la colère d'un petit préfet de province congédié. Paul a dû boire du petit lait quand il a appris que son « bourreau » était compromis dans l'affaire de Panama et avait dû démissionner.

Il a eu la chance alors d'avoir un beau père compréhensif.

Quand il a dû admettre qu'il ne serait pas réintégré, que ses anciens amis se comportaient comme des ennemis ou évitaient de se compromettre avec ce trublion, que ses ennemis ne seraient jamais ses amis, il a choisi ou plutôt pris le parti de s'expatrier en Algérie . Un oncle de son épouse avait eu un tel mal de mer au cours d'un voyage qui l'amenait là bas, qu'il avait décidé de se fixer sur place, acheté des terres et les cultivait. Ses affaires étant devenues prospères il voyait d'un bon œil l'arrivée de cette main d'œuvre supplémentaire. Hélas, ma pauvre belle fille est décédée quelques mois plus tard. Paul et son fils sont venus s'installer chez moi 76 rue Notre dame des champs...

Paul est mort peu de temps après, désabusé, sûr de son bon droit et de l'iniquité de ses semblables.

Chronologie de la vie de Paul LAUGIER-MATHIEU

<u>1847</u>	<u>Naissance à l'Observatoire</u>
<u>1868</u>	<u>Entrée aux Beaux-Arts</u>
<u>1872</u>	<u>Sortie des Beaux-Arts</u>
<u>1872</u>	<u>Attaché à la direction des travaux de Paris</u>
<u>1877</u>	<u>Quitte les grands travaux</u>
<u>1877</u>	<u>Nommé sous-préfet à Ambert</u>
<u>1877</u>	<u>Démis de ses fonctions</u>
<u>1880</u>	<u>Sous-Préfet à Montluçon</u>
<u>1882</u>	<u>Adjonction du nom de Mathieu à Laugier</u>
<u>1882</u>	<u>Mariage avec Marie d'Auxerre</u>
<u>1883</u>	<u>Préfet d'Oran</u>
<u>1884</u>	<u>Préfet à Draguignan</u>
<u>1886</u>	<u>Préfet à Périgueux</u>
<u>1886</u>	<u>Naissance de Jean Laugier-Mathieu</u>
<u>1888</u>	<u>Paul est limogé. Il a 41 ans</u>
<u>1889</u>	<u>Départ pour l'Algérie</u>
<u>1889</u>	<u>Décès de Madame Paul Laugier-Mathieu. Retour en France</u>
<u>1893</u>	<u>Décès rue N.D. des champs</u>

Je me suis retrouvée vieille, avec le petit Jean à élever. Seul mon oncle Etienne, bien que très âgé, venait me voir, très souvent et j'ai repris avec lui le rôle que je jouais auprès de François. Pierre avait sa vie et faisait de son mieux pour apporter un peu de gaieté dans la vie de son jeune neveu. Personnellement je suis sentie désarmée par la présence de cet enfant, tellement sage, tellement triste, tellement timide. A part le boire et le manger, je ne lui apportais rien. Je n'en n'avais ni la force ni la capacité. Pauvre enfant.

Quel gâchis, quelle tristesse !

Je n'avais pas imaginé vivre un jour des événements aussi pathétiques... Et encore moins les raconter. Je suis désormais allée trop loin dans mes confidences. Mais à partir du moment où j'ai accepté de livrer l'histoire de ma vie, autant le faire avec franchise. Nous passons tous de l'ombre à la lumière et je ne me sens pas le droit de faire le tri de ce qui doit être tu et ce qui peut être dit.

D- Merci Madame. Je suis profondément touchée par l'authenticité de votre récit. Nous n'en avons pas terminé et allons revenir à des jours meilleurs si vous le voulez bien.

Un sérieux retour en arrière nous fera du bien à toutes les deux.

Je souhaite que vous me parliez « des oncles ».

LES ONCLES

L- Six frères, six destinées.

Mais c'est le personnage de Jacques qui me vient d'abord à l'esprit.

Jacques.



« Jacques Arago, le troisième frère était doué merveilleusement : esprit, talent, facilité d'assimilation, écrivain charmant, dessinateur, mais à côté de ces qualités éminentes il y avait un tel désordre d'idées et de conduite que ce fils aimé et gâté fit le malheur de sa famille pendant toute sa vie. Il se maria à 19 ans supplia son père de lui acheter un remplaçant qui coûta alors 10 000 frs. Le ménage fut des plus orageux. Deux fils naquirent dont ni le père ni la mère ne s'occupèrent jamais. L'aîné fut Antonin Arago, élevé par son oncle François. Il devint officier de marine donna sa démission pour rejoindre les saints simoniens en Egypte et finit par se fixer à Alexandrie où il devint chef de bataillon au service du Roi. Sa cousine, Virginie BARTHE, (fille de Rose) vint le rejoindre en Egypte pour l'épouser. Ils eurent trois enfants. Félix fut capitaine de frégate... » texte de Lucie LAUGIER.

« Jacques Arago, le troisième frère était doué merveilleusement : esprit, talent, facilité d'assimilation, écrivain charmant, dessinateur, mais à côté de ces qualités éminentes il y avait un tel désordre d'idées et de conduite que ce fils aimé et gâté fit le malheur de sa famille pendant toute sa vie. Il se maria à 19 ans supplia son père de lui acheter un remplaçant qui coûta alors 10 000 frs. Le ménage fut des plus orageux. Deux fils naquirent dont ni le père ni la mère ne s'occupèrent jamais. L'aîné fut Antonin Arago, élevé par son oncle François. Il devint officier de marine donna sa

démission pour rejoindre les saints simoniens en Egypte et finit par se fixer à Alexandrie où il devint chef de bataillon au service du Roi. Sa cousine, Virginie BARTHE, (fille de Rose) vint le rejoindre en Egypte pour l'épouser. Ils eurent trois enfants. Félix fut capitaine de frégate... » texte de Lucie LAUGIER.

L- votre regard s'assombrit quand vous évoquez cet oncle, numéro quatre dans la fratrie.

L- J'ai du mal à m'expliquer la présence dans cette famille de ce feu follet. Avec lui on ne savait jamais à quoi s'attendre. Toujours en quête d'une nouvelle aventure que ce soit avec les femmes, les siennes et celles des autres, que ce soit dans son parcours de navigateur, d'écrivain, de dessinateur. Incapable de trouver un port d'attache, au physique comme au moral. Comme Paul plus tard, il avait un don pour exaspérer son entourage mais lui savait aussi charmer. Il avait des amis partout dans le monde. Finalement son seul point d'ancrage était sa famille...

Il savait qu'il pouvait obtenir ce qu'il voulait de ma mère et ne se privait pas de la solliciter quand il avait besoin d'argent, ce qui était souvent le cas.

Il tirait pourtant des revenus convenables de ses expéditions au bout du monde, de publications multiples et variées, même si certaines ont été censurées et interdites d'édition (?) même si certains de ses remarquables récits de voyage n'ont parus qu'« expurgés ».

Jacques a été, je crois, le seul sujet pour lequel ma mère et moi avons eu de sérieux différends.

De mon point de vue, cet oncle n'était qu'un pique-assiette. Mais chez les ARAGO, la famille c'était sacré.

Je suis consternée de devoir aborder le récit de la vie de cet oncle par des considérations mesquines et quelque peu sordides mais j'ai décidé de m'exprimer librement.

D- Vous faites en effet un portrait très réducteur de cet oncle. Pourtant il avait, comme tous ses frères, un cerveau qui fonctionnait bien et de multiples talents.

L- Je n'en disconviens pas. J'essaie de trouver en lui des aspects positifs ou des excuses, je vais quand même essayer de le rendre présentable ne serait-ce que pour donner encore plus d'éclat à cette famille pour laquelle j'ai tant d'attachement et

d'admiration. Mais je refuse de dire autre chose que la vérité.

C'était un-touche-à-tout de génie. Je pense qu'il ne savait pas choisir entre ses dons. Il faut reconnaître que ses entreprises artistiques, scientifiques (oui la manière qu'il a eu de faire des comptes rendus illustrés de ses voyages était absolument nouvelle et ont été louées, appréciées, conservées...) Il a été un véritable ethnologue, mais aussi un véritable artiste, un véritable écrivain, il gâchait sa vie par ses caprices, ses attaques insupportables contre tout et tout le monde. Il était particulièrement féroce dans son anticléricalisme.

Il se serait damné pour un bon mot, et adorait faire des calembours qui finissait par exaspérer son auditoire. A la demande de l'une de ses amies il a réussi à écrire plusieurs pages racontant ses voyages sans une seule fois utiliser la lettre A. cette œuvre impérissable a été signée J.ques .Rago.

Voilà. Le meilleur et le pire, le chaud et le froid, le choix d'être extrême au risque de se perdre. S'amusait-il ? Je ne sais pas. En tout cas il existait. Personne, pas même son frère chéri et admiré, François, ne pouvait lui faire entendre raison.

D- Pouvez-vous essayer de me parler de l'aventurier. Il devait vous passionner par le récit de ses nombreux et lointains voyages. Ile de Rawak, îles Marquises, îles de Guaham, îles Caroline...ces noms me font rêver.

L- J'étais naturellement au courant de ses aventures mais pas par lui. Vous vous souvenez que je vous ai parlé des repas pris en famille à l'Observatoire. Il y venait souvent mais nous n'étions probablement pas des interlocuteurs valables. Il plaisantait, parlait de son quotidien, de ses rencontres parisiennes... Il aurait fallu que j'ai le loisir de lire tout ce qu'il a écrit mais je n'en n'avais pas le temps et peut être pas complètement conscience du caractère exceptionnel de ces voyages.

Alexander Van HUMBOLDT aimait et savait raconter et nous faire rêver par la description des contrées lointaines qu'il avait visitées, de ses rencontres avec leurs habitants avec beaucoup de talent.

Jacques, non.

Il ne redoutait rien ni personne. Il bénéficiait de l'aura de ses frères François et Etienne qui devait le

rendre intouchable. Il savait aussi se faire apprécier si nécessaire.

Il avait convaincu quelques amis que l'on pouvait faire fortune comme chercheurs d'or en Floride. Ils s'étaient affublés du titre « les aragonautes ». Comment a-t-il réussi à réunir les fonds pour gréer un bateau, engager un équipage et son commandant, en tout cas ils sont partis... Le commandant du bateau sur lequel il avait embarqué l'a finalement débarqué à Valparaiso avec l'un de ses camarades, la vie à bord étant devenue intenable à cause de sa mésentente avec l'équipage et particulièrement de ses attaques permanentes contre un malheureux prêtre... Fin de l'aventure.

Mais il a aussi été un intime de la reine Pomaré à Tahiti, qui l'appelait « MATAPO » (nuit dans les yeux...), de Pedro premier empereur du Brésil et de son épouse, puis de son fils Pedro II .

Les mains de la reine Pomaré

La reine m'attendait avant-hier, elle m'attendait hier, elle m'attendait encore ce matin. Etonnez-vous si je maudis les averses tropicales qui depuis trois jours pèsent sur l'île attristée. Le gouverneur me dit qu'elle me présentait la main, et, flatterie mise à part, je crus à un piège.

Main petite, main d'enfant, mignonne, allongée, douce au toucher, main de bonne maison, élégante, souple et bien attachée. Les aveugles voient ces choses aussi vite que vous avec le regard. La main de Pomaré venait d'achever une conquête. JACQUES ARAGO

Alors qu'il avait une soixantaine d'année, pas un sou, l'empereur Pedro II du Brésil lui a proposé à Rio, la direction d'un théâtre et d'un journal. Il a accepté, bien sûr et... sa nièce Lucie (c'est moi !) a réuni à grand peine la somme nécessaire à son voyage. Il est mort quelques mois après son arrivée à Rio.

Un personnage multiple, exaspérant mais digne d'admiration pour son talent, son énergie, sa gaité. Eh oui il nous arrivait de rire de ses bêtises malgré l'agacement qu'il savait provoquer. Il était passé maître dans des tours de prestidigitation qui faisaient l'admiration de son public...

Je n'oublie pas son courage. Comme ma mère, comme François, il était diabétique et est devenu aveugle peu à peu. Il a continué à écrire, à voyager, à imaginer des entreprises folles et ruineuses. Le bruit a même couru qu'il n'y voyait pas si mal que ça. Il a continué à écrire, ce qui n'était pas impossible, mais aussi à dessiner avec le même soin

du détail qu'auparavant ? Un mystère. On a donc prétendu qu'il avait fait croire à sa cécité pour faire de la publicité à un médecin qui, bien sûr, allait le guérir !

Je n'en crois rien. Quoique ! Avec Jacques, rien n'était prévisible, rien n'était impossible.

Monsieur le Docteur.

Mon malheureux père, Jacques Arago, a voulu
parler de la cure merveilleuse que vous
avez faite sur l'aveugle du Havre.
Ceci dit-il se soumette à l'action
de vos larges intentions. Croyez —
l'extrême bonté de lui donner les
soins éclairés. Je conserverai toute
ma vie la reconnaissance la plus
sentie.

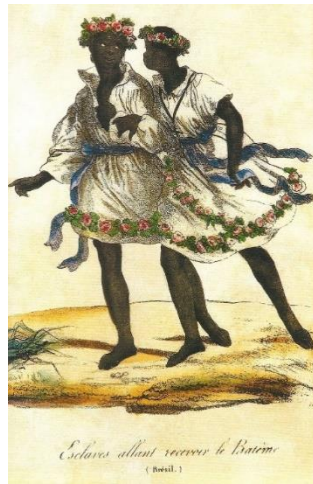
Je suis, monsieur, l'hommage de ma
haute considération et de ma parfaite dévotion
ce 3 septembre 1840. J. Arago

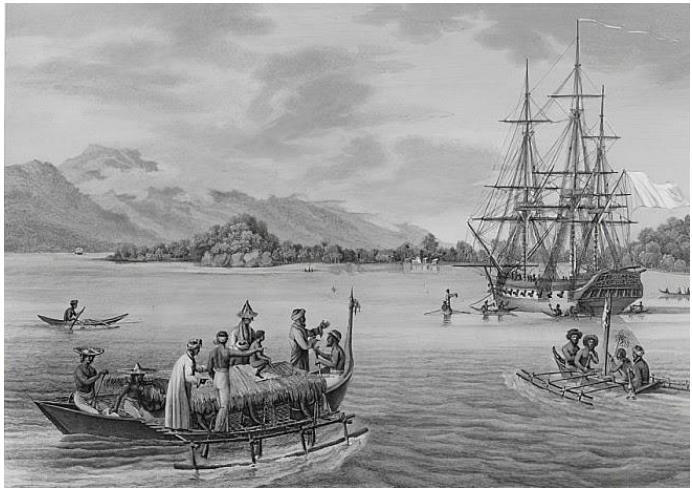
Il faisait rire sa mère. L'a-t-elle trop gâté ? S'est-il senti obligé de se faire remarquer pour qu'on parle de lui comme de ses célèbres frères ? le mystère reste entier.

D- Il apparaît un peu comme « le poil à gratter » de cette famille...

L- Je ne connaissais pas cette expression. Elle est amusante et très juste.

Mais je m'aperçois que le récit que je viens de vous faire est très réducteur. Jacques était vraiment un homme de talent. Il a écrit notamment un ouvrage considéré comme une référence en matière d'anthropologie, « souvenir d'un aveugle » qui a connu un immense succès et lui a valu l'honneur de travailler pour Jules VERNE. L'une des nombreuses éditions de cet ouvrage est assortie de « notes scientifiques » de son frère François. Jacques avait pour son frère une admiration sans bornes.





TROIS AUTRES ONCLES

L- J'ai bien compris que vous vouliez attendre la fin de nos entretiens pour évoquer ceux de mes oncles qui ont eu la plus grande notoriété, Etienne et François. Mais nous ne devons pas laisser dans l'ombre trois autres frères Arago qui ont eu, eux aussi, un destin hors des sentiers battus.

Vous voyez, vous avez voulu, m'avez-vous dit au début de notre conversation, obtenir de moi des confidences sur ma vie privée, sur mes sentiments, et Dieu sait quoi. Vous devez être en train de comprendre que je ne pouvais dissocier ma vie de celle de la famille à laquelle j'appartenais et qui tenait toute la place. Je n'en ai aucun ressentiment, aucune frustration, je ne me souviens pas que l'idée d'une autre vie, d'un autre entourage m'ait effleurée.

Jean Arago. Il était né en 1788. Il avait 34 ans à ma naissance. Il était le 4^{ième} enfant et le n°2 des frères ARAGO. Après la mort de son père il a été caissier de la monnaie à Perpignan, ce qui lui permettait de subvenir aux besoins de sa famille. Mais il était farouchement républicain. La Restauration supportait mal ces opposants dérangeants. Il a été congédié sous les prétextes les plus insensés. Il a été accusé notamment d'actions

sanglantes commises au cours de l'année 1893...il avait 5 ans ! Et puis il refusait de se laisser corrompre comme son père avant lui, en acceptant de transformer en or des richesses dérobées en Espagne particulièrement dans les églises.

Ce fonctionnaire zélé et honnête en gênait plus d'un. Il fallait mettre un terme à cette consternante et stupide situation.

C'est donc de cette époque que date le retour de Marie ROIG et de ses enfants à Estagel. C'est aussi à cette époque que ma mère Marguerite a été pour Marie d'un grand secours. Elle a dû apprendre à gérer le quotidien d'une famille avec peu de moyens et cette période difficile lui a sans doute été d'un grand secours quand elle a dû prendre en charge la direction matérielle de l'Observatoire.

Jean avait entendu parler de la guerre d'indépendance du Mexique. Il est parti. Il a eu dans sa nouvelle patrie une conduite exemplaire qui lui a valu de se voir proposer, à plusieurs reprises semble-t-il, la présidence de la République. Bien qu'il ait eu la nationalité mexicaine, il a refusé cet honneur, seul un « vrai » mexicain pouvant prétendre à ce titre. Il est resté célibataire et n'a pas eu d'enfants.

Ses frères et sœurs avaient pour cet homme un immense respect et une grande affection. Jamais ils ne lui ont fait grief de sa décision. Je regrette de l'avoir si peu connu.

Victor ARAGO, le quatrième frère.

Il est, lui aussi, entré à Polytechnique. Il n'y est resté qu'une seule année. Les guerres de l'Empire décimaient les officiers à une telle cadence que les élèves de Polytechnique ont été enrôlés comme sous-lieutenants d'artillerie. Il a notamment réussi à prendre la citadelle d'Anvers sans déplorer un seul mort dans les rangs des soldats. Cela lui a valu toutes sortes de distinctions honorifiques mais pas l'avancement qu'il était en droit d'attendre. L'action de ses frères comme opposants farouches au gouvernement en place n'a sans doute pas été étrangère à cette situation. Il a tout de même fait une carrière honorable, a laissé six enfants. L'aîné des fils a été tué à la bataille d'Orléans en 1870.

Joseph ARAGO, le cinquième frère.

Il s'était engagé très jeune dans l'armée. Il était sous-officier, prêt à monter en grade. Son frère Jean écrivait alors à sa famille pour évoquer les combats

livrés au côté des Mexicains lors de la guerre d'indépendance.

L'aventure tentait le jeune homme qui alla rejoindre son frère à Mexico. Ils eurent l'un et l'autre une belle carrière militaire et surent s'attirer l'estime et la sympathie de tous.

Alors qu'il commandait comme colonel la forteresse de PERROTO, il épousa la nièce du curé de la ville.

Je n'oublie pas Etienne, le dernier né de la fratrie Arago. Mon oncle très chéri. Je lui réserve une place à part dans mon récit, même si je devrai au cours des pages qui viennent en parler ponctuellement.

D- En étudiant même superficiellement l'Histoire du siècle qui vous a vu naître, grandir et mourir on s'aperçoit qu'il y a eu de nombreux soubresauts politiques de première importance souvent sanglants auxquels vous n'avez pu rester insensible et d'abord, « les trois glorieuses »

1830 « LES TROIS GLORIEUSES »

L - Vous savez, j'avais huit ans ! En ce mois de juillet 1830, les murs épais de l'Observatoire nous préservaient de l'écrasante chaleur qui régnait au

dehors. Malgré la fraîcheur ambiante, l'air de la maison était irrespirable. Une chape d'angoisse avait fondu sur nous dès les premières heures de ces trois abominables jours qu'allait connaître la capitale. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait réellement et encore moins des motifs de l'inquiétude des personnes présentes. C'est bien après que j'en ai connu la raison.

J'ai tout de même compris que mes oncles François et Etienne étaient en grand danger.

Le roi Charles X avait dans la nuit fait promulguer des ordonnances qui ont fait l'effet d'un coup d'état.

Son prédécesseur Louis XVIII avait installé une monarchie constitutionnelle modérée.

Les nouvelles ordonnances réduisaient encore un corps électoral, déjà restreint. Seuls les citoyens disposant d'une fortune suffisante pouvaient désormais voter. La chambre des députés, en majorité libérale œuvrait pour un suffrage universel... Elle devait être dissoute et des élections étaient prévues pour le mois de septembre suivant. Nul doute qu'elle serait alors plus docile compte tenu de la restriction du droit de vote

La presse était muselée, censurée, contrôlée. La liberté de la presse tant espérée redevenait un rêve.

Le drapeau fleurdelisé remplaçait à nouveau le drapeau bleu blanc rouge.

Dès qu'elles ont été publiées dans le journal requis à cet effet, ces royales décisions, ressenties comme une insulte à la nation ont entraîné une agitation inhabituelle qui s'est amplifiée dans les heures qui ont suivi. Des responsables politiques, des intellectuels, des opposants au régime monarchique en place, des journalistes, et d'une manière plus générale tous ceux que les ordonnances du roi outraient et inquiétaient et tous ceux qui rêvaient d'accéder au pouvoir, se sont réunis chez les uns, chez les autres, dans le désordre d'abord, mais à Paris les bruits courent vite et des rassemblements de plus en plus importants se sont formés.

Dans l'atelier d'un journal non encore fermé ou détruit par la police, on a improvisé et imprimé un manifeste aussitôt placardé sur les murs de la ville.

Le peuple de Paris a compris que quelque chose se passait. La plupart n'ont sans doute pas pris la mesure de l'aspect politique de l'affaire, mais les citoyens ordinaires ne supportaient plus la misère, le

pain dont le prix augmentait sans cesse, les loyers insupportables, le travail épuisant et mal payé qui leur permettait, quand il y en avait, de ne pas sombrer complètement. Et puis, sans doute, le retour de ces aristocrates ou des nouveaux parvenus, faisant étalage d'une aisance dont eux n'avaient même pas les miettes. La chaleur aidant, peut être aussi la quantité de boissons absorbées, pas toujours de l'eau, les attroupements se sont faits plus nombreux, des barricades ont été dressées dans les quartiers, pour barrer la route à la garde nationale très tôt mise en place pour parer à toute éventualité. Des armes cachées sont apparues, et le premier coup de feu a déclenché les autres.

Trois jours sanglants.

Après avoir rédigé avec d'autres personnes influentes et opposées au coup de force du roi, les placards collés sur les murs de Paris, François a rejoint ceux qui cherchaient à trouver la meilleure solution pour sortir de ce piège.

Sur le coup de deux heures de l'après-midi une étonnante délégation demandait audience. C'était la deuxième en moins d'une heure car déjà, François ARAGO, savant respecté et professeur à l'École polytechnique...était arrivé pour tenter de trouver les voies d'un apaisement.

Il avait emmené avec lui son fils Emmanuel qui avait 18 ans à l'époque et qui se souvient dans ses mémoires.

« Louis Blanc raconte ensuite que, le 28 Juillet, on vint prier mon père d'aller trouver Marmont, de lui bien prouver que Paris ne cèdera pas à la force.

« Mr Arago, » Je copie, « Mr Arago hésitait ; dans les troubles civils, la haine est soupçonneuse. Plus d'hésitations : Il appelle son fils aîné, » moi, « et lui enjoit de l'accompagner, un père ne pouvant être accusé d'avoir faibli devant son fils : A l'Etat-major, vaste salle commune, salle de billard, précédant le cabinet du général en chef ; des aides de camp se croisaient, les porteurs de dépêches sortaient incessamment ; et, l'oreille attentive aux rumeurs du dehors, les officiers supérieurs, généraux, colonels, imaginaient, selon leurs passions, les péripéties de la lutte. L'arrivée de Mr Arago produisit une agitation terrible. On l'entoura de toutes parts, attitude colère, tellement menaçante qu'un officier du maréchal, le commandant Komierowski, s'approchant de lui rapidement, lui dit :

« Monsieur, si quelqu'un porte la main sur vous, je lui fais tomber le poignet d'un coup de sabre ! »³

Appelé chez le duc, mon père ne me quitta qu'en me montrant à Komierowski. -- Ce qu'il déploya de vigueur afin d'obtenir le retrait des ordonnances, Louis Blanc, le sachant de lui-même, nous l'apprend à merveille ; mais des scènes étranges, navrantes ou grotesque, ont eu lieu devant moi pendant cet entretien.

Mémoires Emmanuel Arago. Bertrand Sabot Paul Basquiat

Pour Etienne, il était réellement en danger. Sur les barricades. Cet avis n'engage que moi mais, connaissant mon oncle je suis certaine qu'il n'était pas là pour tirer des coups de feu ou pour vociférer, mais bien pour tenter partout où il le pouvait, de calmer les esprits, et inciter les belligérants à cesser le feu. Il avait une voix forte, un indéniable talent d'orateur, et une force de persuasion dont il avait su se servir en d'autres occasions. Il était populaire et tout en étant proches des revendications des insurgés il tentait au moins de les convaincre que le sang versé ne servirait à rien.

Vous me trouvez naïve. Mais je m'en suis ouverte à plusieurs témoins de ces journées sanglantes et aucun ne m'a contredite.

Il a démontré son courage plus d'une fois et je suis sûre de ne pas me tromper. Bien entendu, ardent républicain, il était foncièrement indigné par le comportement du Roi. Le combat ayant cessé il a accompagné son frère et ceux qui partageaient leur indignation dans la recherche d'une solution.

D - Mais l'heure de la République n'avait pas sonné ?

L - Je n'avais pas alors une conscience politique bien affirmée mais je comprenais que cette question tenait une grande place dans notre famille.

Les combats sanglants qui avaient semé l'inquiétude parfois le désespoir dans la population ont cessé. Nous avons pu de nouveau quitter les murs protecteurs de l'Observatoire pour retrouver nos habitudes dans cette ville qui gardait les traces de ces trois jours de désordre.

Les rues étaient encore jonchées des matériaux, meubles et autres véhicules qui avaient servi à élever les barricades. Elles ont disparu progressivement mais nous avons dû pendant plusieurs jours faire attention où nous mettions les pieds.

J'étais seulement heureuse de pouvoir sortir à nouveau, traverser des jardins bien endommagés mais où les arbres étaient verts, les pelouses bizarrement épargnées. Ma mère se lamentait en voyant le château des Tuileries, l'Hôtel de Ville, le Palais du Louvre dévastés, pillés, brûlés et occupés par une population disparate.

Mon cerveau de petite fille n'a gardé des quelques jours qui ont suivi cet épisode dramatique que le sentiment de la liberté retrouvé d'aller et de venir.

Le Roi Charles X a dû abandonner son trône et se réfugier en Angleterre avec sa famille. Et pourtant le régime monarchique n'avait pas disparu.

Au cours des années qui ont suivi il y eut encore de nombreux troubles. L'arrivée de Louis Philippe au pouvoir n'a pas permis de mettre fin aux maux de la population et d'apaiser les esprits.



LA POLITIQUE

D- Mais revenons à votre propre découverte des affaires publiques.

L- C'est sous le règne de ce troisième monarque de la restauration que je me suis éveillée à la politique. On en parlait beaucoup à l'Observatoire. Ma mère se sentait très concernée et si les femmes n'avaient leur place dans aucune des instances qui leur aurait permis de faire état de leurs opinions, en revanche, dans les familles, en tout cas dans la nôtre, elles exerçaient une grande influence. Ma mère, bien éduquée par son père Bonaventure, était une républicaine fervente et sans doute plus radicale que ses frères. Elle était parfaitement au courant des soubresauts du pays, elle lisait les journaux mais elle se renseignait également auprès des innombrables visiteurs venus voir et dialoguer avec François. Etienne et lui ont été jusqu'à leur dernier souffle de véritables militants d'une gauche modérée. François était délibérément dans l'opposition, le verbe était sa meilleure arme. Etienne était plus radical, moins timoré, peut être aussi passait-il plus de temps que François dans les cercles où se discutaient les affaires du pays, il adorait les conspirations. L'activité scientifique de

mon oncle était considérable et il ne l'aurait pour rien au monde sacrifié pour donner plus de temps aux affaires publiques.

Le règne de Louis Philippe n'a pas été de tout repos. Des révoltes survenaient ça et là, à Paris et ailleurs, comme un hoquet. L'industrialisation galopante, qui faisait l'admiration du monde entier, a rapidement creusé un fossé entre ceux qui gagnaient de l'argent, beaucoup d'argent, et ceux qui permettaient cet essor inédit mais n'en n'avait pas les fruits. On a assisté à la naissance d'une nouvelle classe sociale, la bourgeoisie d'argent. Ces gens étaient respectables, méritants, mais ils n'ont pas aperçu ni évité le fossé qui se creusait entre eux et ceux qui leur permettaient cette prospérité affichée. Les classes laborieuses accumulaient la rancœur et l'indignation. Mal considérés, mal payés mal logés, mal respectés...Et puis le spectre du chômage, aggravé par le prodigieux essor des machines qui supprimait le recours à la main d'œuvre ouvrière. Une colère sourde, voire un désespoir rampant permettait de redouter le pire. Notre « bon roi » a été l'objet de plusieurs attentats dont il a réchappé. La misère du peuple s'aggravait, la médecine était impuissante à juguler plusieurs épidémies de choléra touchant essentiellement les populations privées

d'une hygiène suffisante, bien que personne ne puisse se sentir à l'abri. L'un des premiers Premier ministres de Louis Philippe a succombé : Casimir PERIER.

Le roi qui avait accepté bien des concessions pour monter sur le trône, a refusé des réformes qui l'auraient peu à peu privé du pouvoir absolu qu'il estimait être son dû.

La première des revendications légitimes de l'opposition, des oppositions, était le suffrage universel. Le cens avait certes été réduit, mais avec modération. L'âge des votants était passé de 30 à 25 ans. Il n'était pas encore question du vote des femmes. La charte établie par le roi Louis XVIII n'avait pas été remise en question et le régime était donc une monarchie constitutionnelle. Le roi et ses ministres ne pouvaient gouverner qu'avec l'accord de la chambre des pairs et de la chambre des députés. L'équilibre déjà fragile aurait été irrémédiablement rompu en faveur de l'opposition en cas de changement de la loi électorale.

Cet immobilisme se maintenait grâce à une certaine habileté de la part du roi, champion des compromis, des revirements, il promet, il apaise, il excuse.

Il y a eu quelques réformes. Un meilleur accès des garçons des classes moyennes à l'enseignement et à l'éducation. Il n'était toujours pas question pas des filles...

...Mon grand-père Bonaventure avait créé une école pour les filles à Estagel.

Il y a eu des avancées, mais il y avait tant à faire que l'impatience gagnait. Et le roi semblait peu à peu devenir sourd. J'ai le sentiment d'une perte de temps. Et puis le régime était affaibli par une instabilité gouvernementale permanente.

Il y a eu peu à peu un gouffre entre les progrès spectaculaires auxquels on assistait, dans tous les domaines et les aspirations du peuple à vivre simplement un peu moins mal.

Indifférent à tout ce remue-ménage, Arago ne se contente pas d'exposer ses idées à la Chambre, c'est également à l'Institut qu'il les développe à l'occasion de l'éloge de Watt (8 décembre 1834) : il parle du machinisme naissant et les problèmes qu'il soulève. "La substitution de la machine à la main d'œuvre humaine ne doit pas aggraver la misère de la classe ouvrière. Bien au contraire la vapeur doit soulager son sort. Mais il faut pour ceci que les classes riches admettent qu'elles ne doivent pas être les seules à bénéficier de cette source illimitée d'énergie... Demander au législateur de mettre un terme à cette hideuse exploitation du pauvre par le riche, solliciter des mesures pour combattre la démoralisation qui est la conséquence ordinaire de nombreuses réunions de jeunes ouvriers, c'est faire acte de patriotisme, d'humanité, c'est bien connaître les besoins actuels de la classe ouvrière. Mais s'obstiner à exécuter de main d'homme, laborieusement, chèrement, des travaux que les machines réalisent en un clin d'oeil et à bon marché, mais assimiler les prolétaires à des brutes, leur demander des efforts journaliers qui ruinent la santé et que la science peut tirer au centuple de l'action du vent, de l'eau, de la vapeur, ce serait marcher en sens contraire du but à atteindre ; ce serait vouer les pauvres à la nudité ; réserver uniquement aux riches une foule de jouissances qui sont maintenant le partage de tout le monde ce serait, enfin, revenir de gaieté de cœur aux siècles d'ignorance, de barbarie et de misère".

D - Vous faites une analyse de la situation politique de l'époque qui montre à la fois votre intérêt et votre connaissance de la situation. Vous n'avez pas regretté de ne pouvoir vous engager plus sérieusement en politique ?

L - Je me suis toujours sentie personnellement concernée par les activités de mes oncles dans la vie politique. J'étais devenue peu à peu le bras droit de mon oncle François et écrivais sous sa dictée notamment ses discours à la chambre. (Soixante-six si j'ai bonne mémoire) Pas étonnant que je me sois passionnée pour les affaires du pays.

Mon père, mes oncles, mon cousin siégeaient à la chambre des députés. Il aurait été impossible d'échapper à un minimum d'intérêt pour la chose publique.

Je pense aujourd'hui que j'aurais sans doute aimé prendre une part active aux événements, mais à l'époque cela ne m'a même pas effleurée. J'avais la plus grande admiration pour Madame George SAND. Elle ne faisait pas mystère de son attachement aux idées républicaines et se faisait un devoir de le proclamer et de le justifier dans les

salons de l'élite parisienne que sa réputation lui permettait de fréquenter. Je n'avais ni son talent ni ses relations ni sa réputation, je me contentais de déclamer des discours enflammés devant l'auditoire réduit que constituaient ma mère, quelques domestiques, parfois mon fils Paul. Ils m'approuvaient et me congratulaient ce qui me faisait plaisir, mais à aucun moment je n'ai déploré de ne pouvoir jouer mon rôle « en vrai » l'idée ne m'effleurait même pas.

ARAGO LE POLITIQUE

D- Comment décriez-vous ARAGO l'homme politique.

L- Bizarrement je pense que l'homme ne se considérait pas comme un politicien. La mort de son épouse a laissé un grand vide dans sa vie. Il s'est alors engagé en politique avec conviction.

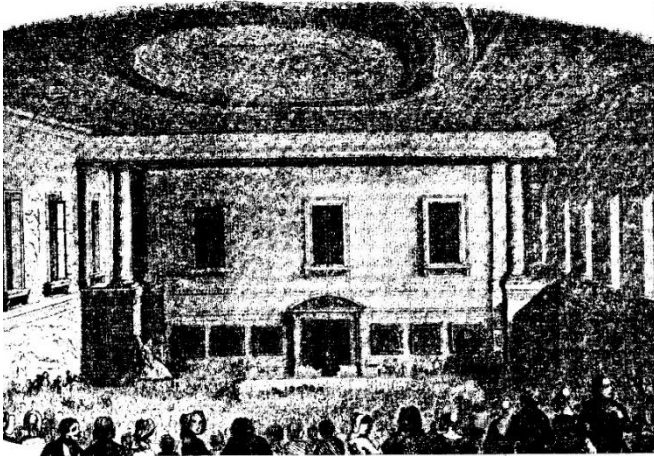
Il m'a semblé (je suis sûre) qu'il voyait dans cette activité un moyen de faire valoir ses idées. Il était convaincu que son intelligence lui permettait plus qu'à aucun autre de proposer des solutions acceptables aux innombrables problèmes que le siècle avait fait naître. Son éloquence, son sens de l'exposé, clair, précis... j'allais dire artistique, tant la

langue dont il usait était belle, lui valait l'admiration de ses auditeurs. Parvenait-il toujours à les convaincre ? Parfois mais en politique pas toujours... pas assez « retors ». Il présentait ses arguments selon des principes plus scientifiques que politiques. Il avait de nombreux partisans irréductibles mais aussi de nombreux détracteurs.

J'ai été moi-même témoin de la remarquable éloquence de mon oncle. Pas à l'Assemblée, pas à l'Institut, mais à l'Observatoire...

L'une des attributions du Bureau des longitudes, dont Arago assurait la direction, était de donner un cours public d'astronomie destiné à la formation des étudiants. La prestation faite par lui à cette occasion était d'une telle qualité, donnée avec un tel enthousiasme que le public s'y est très vite pressé. Les premiers cours étaient dispensés dans la grande salle du méridien mais l'acoustique était déplorable. Arago a donc transmis au ministère de l'intérieur un projet d'amphithéâtre dans l'aile OUEST du

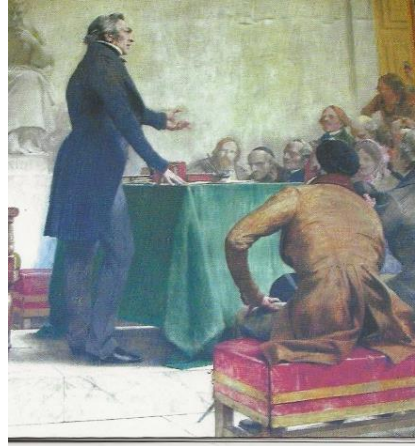
bâtiment. Ce lieu qui pouvait contenir 800 personnes a été magnifiquement réalisé. Spacieux, élégant, commode, « *d'un luxe scandaleux* » disait mon oncle avec humour.



L'amphithéâtre de l'Observatoire pendant un cours d'Arago (gravure extraite de G. Pinet "Arago"). © Observatoire de Paris.

Après la mort de mon oncle, il n'est rien resté de cette merveille. Son successeur dont je vous reparlerai, LE VERRIER, a installé son appartement en ces lieux. Mais nous reviendrons sur ce cataclysme pour ma famille qu'a été l'arrivée de ce personnage à l'Observatoire

*Arago donnant une leçon
d'astronomie dans
l'amphithéâtre de
l'Observatoire. On devine la
silhouette d'une femme au
second plan à droite*



J'ai toujours été étonnée de voir la foule se presser pour entendre ARAGO exposer de façon simple, claire, accessible à tous, des sujets éminemment complexes pour des non-initiés. Il savait faire rêver l'auditoire qui se sentait soudain plus intelligent.

Si j'ai pu être le témoin de ces moments inoubliables, c'est parce que ces séances n'étaient pas réservées aux seuls hommes. Les femmes y assistaient en grand nombre, flattées et heureuses pour une fois de ne pas être considérées comme indésirables. La présence des femmes était interdite dans la plupart des lieux publics. Alors elles se

pressaient dans ce lieu, l'un des rares dont elles n'étaient pas exclues avec... les églises et les théâtres, à condition pour ces derniers qu'elles y soient accompagnées... L'accès des tribunaux, de la chambre des députés et j'en passe, nous était rigoureusement fermé.

A ce sujet je vais vous raconter une anecdote qui devrait vous amuser.

Mon cousin Emmanuel était très lié avec George Sand. Une sorte de fraternité les a réunis pendant plus de vingt ans. Cette femme remarquable n'avait pas froid aux yeux. Il lui arrivait de se déguiser en homme pour franchir certaines portes qui lui étaient fermées. La plupart du temps, elle réussissait sans problème.

Lors d'un procès politique concernant certains de ses amis, elle a souhaité assister aux débats et demandé à Emmanuel de l'emmener avec lui à une audience.

Emmanuel lui a rappelé que les femmes n'étaient pas admises dans les prétoires.

Le jour venu, il a pourtant vu arriver son amie, déguisée en homme. Bien que sceptique sur la

réussite de l'entreprise, mon cousin a accepté l'aventure.

Arrivés aux portes du Tribunal, l'officier de garde arrêta Emmanuel : « Vous *monsieur vous pouvez passer mais madame ne passera pas.* »

« *Quelle dame ? Est-ce que vous plaisantez c'est mon jeune frère. Et puis qui commande ici ?* »

Emmanuel s'adressa alors au colonel qui lui était désigné : « *Colonel, nous venons ici depuis trois jours, mon frère et moi, nous disposons de nos cartes d'entrée et, non seulement l'officier de service nous empêche de passer, mais il fait à mon frère la mauvaise plaisanterie de l'appeler madame...* »

Et le Colonel s'adressa à l'officier : « *il ne peut y avoir qu'un homme portant ce costume-là. Passez messieurs* »

Je ne suis pas sûre que le colonel ait été dupe. Le « jeune frère » était de dix ans plus âgés qu'Emmanuel.

1848. LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

D – Le moment le plus important de toute l'histoire politique de votre famille a naturellement été la révolution de 1848.

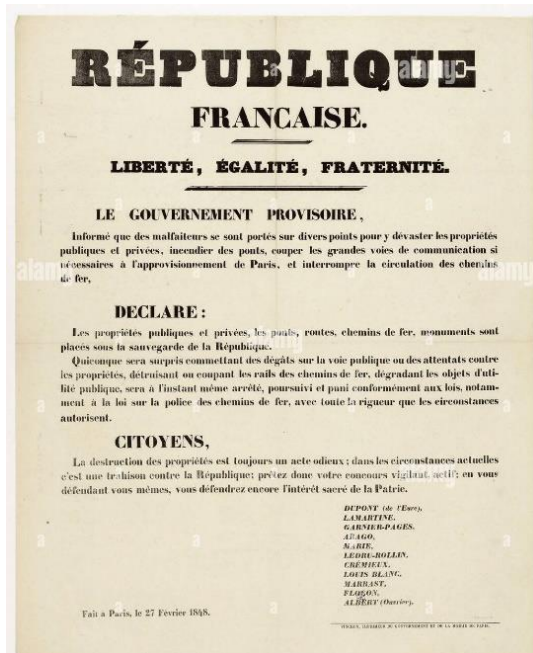
L – C'est une évidence

Notre famille a connu une période mouvementée lors des événements de février 1848. L'opposition ou plutôt les oppositions au roi se faisaient de plus en plus fortes. Les français s'impatientaient en constatant que les réformes qu'ils estimaient indispensables stagnaient, que les conditions de vie des classes moyennes et laborieuses s'aggravaient. Ceux qui avaient vécu les trois journées dramatiques des années trente pressentaient que quelque chose de grave allait se passer. Les conversations n'avaient qu'un seul sujet : à quand le prochain soulèvement de la population ? Le roi se conduisait de plus en plus comme un monarque souverain, n'entendant pas les revendications de plus en plus pressantes des députés. Les réunions publiques n'étaient plus autorisées, la liberté de parole était contrôlée et pour faire échec à l'interdiction des réunions, des membres de l'opposition ont organisé une

campagne de banquets qui officiellement n'avaient qu'un caractère festif. En réalité ils étaient destinés à transmettre des messages politiques non déguisés pour rassembler le plus de citoyens possible et les entraîner vers une contestation constructive.

Le dernier banquet a été interdit... Cette interdiction a été la mise à feu d'une insurrection en bonne et due forme.

Les barricades dans les rues de Paris ont ressurgi, des défilés ont été organisés où les drapeaux rouges d'une gauche extrême côtoyaient les drapeaux bleu



blanc rouge des républicains modérés. Cette agitation n'a pas duré. Le roi a abdiqué. Sans doute parce qu'il redoutait les mêmes extrémités qu'en 1830, peut être aussi avait-il été informé du manque d'enthousiasme de la troupe à tirer sur les manifestants. C'est Monsieur de Lamartine qui a immédiatement pris les choses en mains, proclamé la république et annoncé la formation d'un gouvernement.

AU NOM DU PEUPLE SOUVERAIN.

Citoyens,

Un Gouvernement provisoire vient d'être installé: il est composé, de par la volonté du Peuple, des Citoyens

Fr. Arago,
Louis Blanc,
Marie,
Lamartine,
Flocon,
Ledru-Rollin,
Recurt,
Marrast,
Albert, ouvrier mécanicien,

Pour veiller à l'exécution des mesures qui seront prises par ce Gouvernement: la volonté du Peuple a aussi choisi pour *Députés* au Département de la Police, les Citoyens **CAUSSIDIÈRE** et **SOBRIER**.

La même volonté souveraine du Peuple a désigné le Citoyen **ET. ARAGO** à la Direction générale des Postes.

Comme première exécution des Ordres donnés par le Gouvernement provisoire, il est ordonné à tous les Boulangers et Fournisseurs de vivres, de tenir leurs magasins ouverts à tous ceux qui en auraient besoin.

Il est expressément recommandé au Peuple de ne point quitter ses armes, ses positions ni son attitude révolutionnaire. Il n'a été trop souvent trompé par la trahison; il importe de ne plus laisser de possibilité à d'aussi terribles et d'aussi criminels attentats.

Pour satisfaire au vœu général du Peuple souverain, le Gouvernement provisoire a décidé et effectué, avec l'aide de la Garde Nationale, la mise en liberté de tous nos frères détenus politiques. Mais en même temps, il a conservé dans les prisons, toujours avec l'assistance, ou de délit contre les personnes et les propriétés, les détenus constitués en prison pour crimes ou délits.

Les familles des Citoyens morts ou blessés pour la défense des droits du Peuple-Souverain, sont invitées à faire parvenir aussitôt que possible, aux *Députés* au Département de la Police, les noms des victimes de leur dévouement à la chose publique, afin qu'il soit pourvu aux besoins les plus pressants.

Fait à Paris, en l'Hôtel de la Préfecture de Police, le 25 Février 1848.

Les *Députés* au Département de la Police,

CAUSSIDIÈRE et **SOBRIER**.

Nous étions à table, en train de dîner, lorsqu' Emmanuel fit irruption dans la salle à manger, annonçant à son père qu'il faisait partie de la liste des membres de ce gouvernement. Ce n'était qu'une demi-surprise.



Mon oncle a rejoint le petit groupe d'hommes qui avaient été sollicités pour assurer la continuité du pouvoir dans ces temps troublés. Il n'y eut pas de Président. Seulement un collège de neuf hommes qui assuraient ensemble le pouvoir. Et des ministres, dont certains faisaient partie de l'instance collégiale de gouvernement tel mon oncle qui occupait le poste de ministre de la Marine et des colonies.

La tâche était rude. Il fallait que cette petite troupe hétéroclite, constituée d'hommes représentant plusieurs courants d'oppositions diverses puissent trouver dans l'urgence, des accords sur l'essentiel. Je me souviens en particulier du cas de Monsieur Louis BLANC. C'était « un rouge », il représentait la partie la plus extrême d'une gauche proche du communisme. On n'était pas allé le chercher, il s'était rendu de lui-même là où le futur gouvernement était constitué, avait franchi tous les barrages, accompagné d'une foule bruyante et déterminée. Sa présence au sein d'un gouvernement composé de modérés risquait d'entraîner une paralysie empêchant de prendre les décisions urgentes qui s'imposaient. Arago était farouchement opposé à ces représentants extrémistes dont il ne pouvait embrasser les convictions. Il était partisan de réformes pouvant

profiter au peuple dans son ensemble et pas à une seule catégorie de personnes. « Le juste milieu » était l'une de ses expressions favorites. Avec habileté, les membres du gouvernement déjà en place ont accepté que Louis BLANC et un ouvrier soient installés à leurs côtés. Arago avait finalement admis qu'il s'agissait d'un mal nécessaire.

C'était intelligent.

Un refus aurait une fois de plus dressé le peuple de Paris contre le nouveau pouvoir et interdit toute avancée souhaitable.

Les premières décisions prises par cette équipe hétéroclite pourraient plus facilement entraîner l'adhésion de tous ceux qui travaillaient dans l'ombre à instaurer des mesures que les trois rois successifs n'avaient pas pu ou pas voulu accepter.

Le plus urgent était de prévoir l'élection d'un Président de cette nouvelle République...au suffrage universel bien sûr.

Les membres de la commission devaient aller vite, n'ayant d'autre légitimité pour agir que leur auto-proclamation. Je pense que les décisions qui ont été prises devaient être les bonnes puisqu'elles n'ont pas été remises en question avec l'arrivée d'un Président

de la République largement élu par le peuple. En quelques mois, moins de trois, ils ont réussi à imposer la liberté de la Presse et des réunions, à établir le suffrage universel masculin, à supprimer la peine de mort en matière politique, à abolir l'esclavage, à créer des ateliers nationaux pour les ouvriers au chômage...et j'en passe, le travail accompli a été considérable. Ces quelques hommes, qui n'étaient pas tous du même bord politique, qui venaient d'horizons différents, dont les activités professionnelles étaient diverses ont réussi à se mettre d'accord sur les mesures qui leur ont paru essentielles et urgentes.

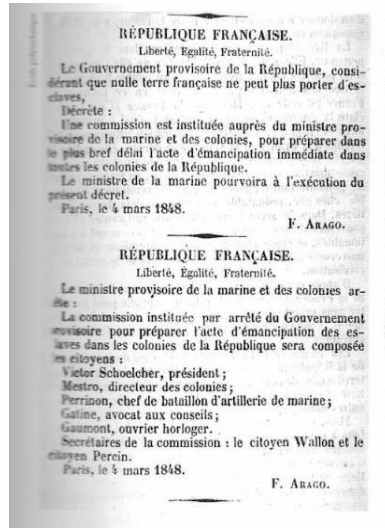
Cette république de Février est assurément l'un des moments les plus vivants, les plus riches, les plus beaux, les plus exaltants de notre histoire, un moment fugitif où l'imagination est au pouvoir, où la liberté prend un sens, où la fraternité est une réalité vécue, un moment où l'on se parle, où l'on se respecte, où l'on recherche ensemble de nouvelles frontières, un moment d'espérance où rien n'est impossible. »

Philippe SÉGUIN. Louis Napoléon le Grand

D- Pour ma part, j'ai surtout entendu parler du décret abolissant l'esclavage signé par votre oncle, alors ministre de la Guerre et de la Marine.

L- Cet événement a eu lieu dans les tous derniers jours du gouvernement provisoire. Tous n'étaient pas d'accord avec cette décision. La plupart considéraient la situation comme humainement intolérable mais ils connaissaient le pouvoir des colons et redoutaient des troubles dans les territoires lointains, dès lors qu'on leur supprimait une main d'œuvre gratuite. Mon oncle n'était pas insensible à cette menace qu'il considérait comme probable. La délibération a duré une longue nuit. Nous étions inquiets de ne pas voir revenir François mais il nous avait prévenu que les discussions risquaient de s'éterniser. Il a fallu toute cette nuit pour parvenir à un texte fondateur acceptable par tous les membres du gouvernement. Il y avait notamment Victor Schoelcher, sous-secrétaire d'Etat à la guerre et à la marine, qui depuis des années militait avec talent et conviction pour cette abolition qu'il appelait de ses vœux. Il était convaincant, sérieux et connaissait parfaitement son sujet. Je savais que mon oncle était partisan de cette abolition. Il avait tant de fois entendu son cher ami

HUMBOLDT lui décrire le sort injuste de ces malheureux et lui-même ne pouvait admettre une telle injustice entre des êtres humains. Il devait signer ce décret. Il l'a fait. Avec une prudente conviction. Mais le lendemain lorsqu'il nous a raconté cette nuit difficile, on le sentait soulagé, satisfait d'avoir suivi son cœur et non sa raison.



L'une des premières décisions du gouvernement provisoire a été de mettre en place une Assemblée qui aurait pour mission d'établir la nouvelle constitution. Mais en attendant il fallait gouverner le pays. L'Assemblée choisit d'élire une commission du pouvoir exécutif composée de cinq membres.

« On attendait Lamartine, et il s'attendait lui-même à son triomphe. Surprise, François Arago surgit en tête. Il obtient sept cent vingt-cinq voix, devant Garnier- Pages, Marie, Lamartine, distancé à six cent quarante-trois voix et Ledru-Rollin vexé de n'avoir que quatre cent cinquante-huit voix. Louis Blanc est exclu de toute responsabilité exécutive. Arago, le mieux élu, préside la commission. Il prend rang de chef de l'Etat.

François Arago réunissait, il est vrai, tous les atouts : son prestige, son adhésion claire à l'établissement de la république, les mérites de son action ministérielle, sa modération sans refus des progrès sociaux. » François Sarda, Les Arago, François et les autres.

Cette période fut harassante. Quand François revenait pour quelques heures à l'Observatoire, il était souvent attendu par une foule toujours nombreuse. Il ne négligeait pas de saluer avec une grande courtoisie et beaucoup d'élégance des gens qui ne lui voulaient pas toujours du bien....

« François Arago foudroyé dans ce dédale de médiocres intrigues, regrettait d'avoir abandonné la féconde étude des choses éternelles pour se perdre et se disséminer au milieu de misérables questions de vanités indignes de son grand esprit. »

Maxime Du Camp, intime de Flaubert cité par François Sarda.

Pour l'anecdote, la famille s'est enorgueillie d'avoir en son sein le co-prince d'ANDORRE !

LE ROLE D'ETIENNE EN 1848

Mais je dois aussi vous parler de mon oncle Etienne qui a joué un rôle éminent au cours de cette période. Vous avez noté qu'il était le dernier né de la fratrie Arago mais pas le moins actif dans bien des domaines. C'était un républicain convaincu, militant, Je vous ai dit rapidement qu'il avait eu un rôle éminent lors des « trois glorieuses ».

Dix huit ans après, il était évidemment hors de question qu'il se laisse oublier.

« Le 24 février en fin d'après-midi au siège de la Réforme où l'on débattait de la composition du gouvernement provisoire, Etienne ARAGO fait observer que « les positions les plus périlleuses, mais aussi les plus importantes en temps de

révolution sont celles de préfet de police et de directeur général des postes : par la première on tient Paris, par la seconde on parle à tous les départements. » Il est alors désigné par tous ceux qui se trouvaient à la Réforme pour s'emparer de l'Hôtel des Postes.

Accompagné de trois personnes, il s'introduit par la force dans le bureau du comte Dejean, Directeur général des Postes, signifie son congé à ce dernier et prend sa place sans que Dejean n'ait opposé une bien farouche résistance. »

Murielle TOULOTTE Etienne ARAGO une vie un siècle.

« Malgré les barricades, les rues dépeuplées, Etienne assura en peu d'heures le départ de toutes les malles allant dans toutes les directions de France porter avec le drapeau tricolore la nouvelle de la fin de la lutte et de la proclamation de la République » Lucie LAUGIER

Dans les jours qui suivirent le 24 février, il constata par les immenses paquets voyageant gratuitement que les Tuileries et tout l'entourage des ministres ne payaient rien pour faire circuler lettres, comestibles, et objets de toute nature. Grand fut l'étonnement du commis préposé à la location des places de malles lorsque j'allais au mois d'août 48 retenir et payer une place pour ma mère qui, malade se rendait à Perpignan :

« Mais madame je ne veux pas accepter d'argent, la sœur du Directeur doit voyager gratuitement » « Non, Monsieur, nous ne l'entendons pas ainsi. Voici l'argent de la place, veuillez me donner un reçu au nom de Mme Mathieu Arago. » Ma mère partie je lui écrivais tous les jours de longues lettres pour lui faire oublier sa solitude et le chagrin de notre première séparation. Mes lettres volumineuses payaient double port et par conséquent 2 francs pour Perpignan. Rien ne m'eut été plus facile que de les faire tenir gratuitement à ma mère avec le cachet du Directeur Général. Jamais je n'en fis passer une seule par cette voie. » Lucie LAUGIER

Entre autres tâches essentielles au but poursuivi, il a importé d'Angleterre l'idée du timbre-poste et le premier timbre français est son œuvre. Nous avons évoqué en famille le choix de l'effigie ornant ce premier timbre.



On avait évoqué une tête de Liberté ou une effigie de la toute nouvelle Deuxième République qui venait de succéder [au roi des Français, Louis-Philippe](#), parti s'exiler en Angleterre, mais le profil autoritaire de la femme ardente au bonnet phrygien qui circulait alors sur les gros sous rappelait de trop sanglants souvenirs.

L'affaire, on le voit, était très délicate, et surtout si urgente qu'il fallut renoncer à mettre le projet au concours. Jacques-Jean Barre, graveur général de la Monnaie de Paris, va donc devoir imaginer la République ou la Liberté, en évitant de "coller" à une trop brûlante actualité.

Rapportée des îles de la mer Egée, Barre avait à l'esprit une "Tête de Liberté" en profil, couronné de feuilles de chêne. Pourtant il va tresser avec harmonie épis de blé, pampre et branche d'olivier, emblèmes de l'abondance et de la paix, en une couronne romantique, pour la poser sur la chevelure tombante et ondulante d'un profil inspiré de la nymphe Aréthuse qui orne les monnaies grecques de Syracuse. Un profil qui sera l'image à la fois de la Liberté et de la République française, d'une France forte, paysanne, tranquille, entourée du cercle de perles symbolique de la Monnaie. Le profil de celle que les philatélistes vont rapidement appeler Cérès. Le retour à l'Antiquité ne reste-t-il pas une démarche bien républicaine ? Ce profil plaira à tous, et, en tout cas, ne choquera personne

Il faut dire que les services rendus par la Poste étaient bien souvent rétribués en nature. Il m'est arrivé de voir des clients apporter en guise de règlement, un pain, des œufs ou un poulet s'il s'agissait d'un envoi plus important.

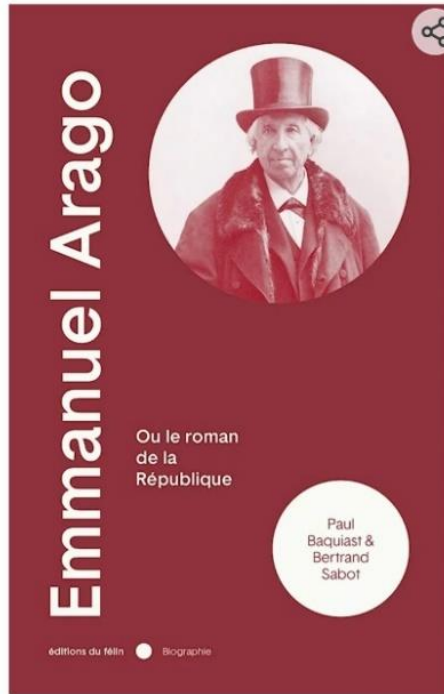
Mais nous reparlerons d'Etienne.

De son côté François était de plus en plus fatigué. Épuisé. Il commençait à ressentir les prémices de la maladie qui devait l'emporter.

Ces quelques mois passés au sein d'un gouvernement provisoire suractif tout en poursuivant ses activités scientifiques avaient été épuisants.

Une nouvelle insurrection populaire au mois de juin a mis fin à ses fonctions officielles. Les problèmes qui avaient motivé l'abdication du roi ne pouvaient être réglés dans un laps de temps aussi court. Et à nouveau, le peuple de Paris, impatient, déçu, inquiet notamment par la suppression des ateliers nationaux qui s'étaient avérés ruineux, s'est soulevé. (JUN 1848).

Je ne saurais passer sous silence le rôle éminent de mon cousin Emmanuel qui, envoyé à Lyon comme commissaire du gouvernement a su se montrer digne de la famille dans des circonstances extrêmement difficiles.



Nous avons vécu des moments pénibles. Décus nous aussi de voir que tout restait à faire, mais ce n'était pas une surprise.

Les républicains avaient gagné la satisfaction de donner à la France le régime qu'elle appelait de ses vœux depuis si longtemps, ils avaient, dans l'urgence, réglé ceux des problèmes qu'ils considéraient être les plus urgents, suppression de

la peine de mort en matière politique, instauration du suffrage universel, abolition de l'esclavage

Pour ne citer que les plus importants, mais étaient conscients du chemin qui restait à parcourir pour consolider cette victoire. Et ils ne se trompaient pas.

L'ÉLECTION DU PREMIER PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

L'une des décisions « clés » de ce court gouvernement fut l'élection d'un Président de la République au suffrage universel. Un temps très court s'est écoulé entre la décision officielle et l'élection proprement dite. Il y eut de nombreux candidats. Dont le plus inattendu : Louis Napoléon Bonaparte.

Nous étions plus que réservés sur ce personnage qui n'avait fait que de rares apparitions sur le territoire national. Il avait tenté par deux fois sans succès de renverser le roi, avait été emprisonné, s'était évadé en se déguisant en maçon sous le nom de Badinguet, vite devenu le sobriquet utilisé par ses détracteurs. Il n'avait aucun talent oratoire, parlait avec un fort accent suisse, physiquement il était petit, avait un gros nez mais il avait su être

convaincant en faisant des promesses dans lesquels chacun pouvait trouver son content. Nous ne pouvions lui faire confiance. Nous étions convaincus qu'il aspirait à une position plus flatteuse et plus autonome que celle d'un Président élu qui ne pouvait gouverner sans la présence oh combien turbulente de deux assemblées, elles aussi élues, mais peu dociles. L'un de ses plus farouches détracteurs, convaincu que cet homme souhaitait avant tout le retour de la monarchie l'a payé de dix années d'exil. Je pense à mon oncle Etienne. Mais il y en eu d'autres.

*La maturité l'a plutôt gâché. Au moment où commence sa vie publique il paraît plutôt mal bâti avec de petites jambes, un torse trop haut, des épaules larges et surtout un visage franchement disproportionné, marqué par un nez saillant. Nos spécialistes actuels en communication n'auraient considéré son look comme bien fameux. Philippe SEGUIN.
Louis Napoléon le Grand*

Un exilé qui connaît à peine la France et que les français ne connaissent guère mieux, un doux rêveur, un imprévisible hurluberlu qui s'est ridiculisé dans deux ou trois équipées

dont on a surtout retenu les aspects dérisoires , même si elles ont pu lui valoir quelques rares sympathies ; un prétendant aux visées d'autant plus anachroniques qu'on est en plein triomphe de la République ; un homme seul, sans l'appui ne serait-ce que de l'ébauche d'un parti organisé ou du moindre comité de soutien, au point que le préfet de police, qui, dans son rapport de synthèse sur les opposants et agitateurs de toute obédience, s'en voudrait d'oublier les plus marginaux, ne dit pourtant pas un mot des bonapartistes ; tel est l'homme qui va débarquer en France à la fin de Février 1848 avec la folle et incroyable prétention de faire sa conquête.

Neuf mois et quelques jours plus tard, cet exilé, cet hurluberlu, ce prétendant anachronique, cet homme seul, sera le premier Président de la République française. On conviendra que l'exploit est prodigieux. Et que pour le réussir, il ne suffit pas, comme certains ont pu longtemps le soutenir, d'arborer u grand nom ; si cela était, l'affaire aurait été conclue depuis longtemps. Il y fallait de surcroît un sens politique, une intelligence, une habileté hors du commun. Car ce combat insensé, Louis Napoléon va le remporter à la loyale, avec ses seules armes.

Philippe SEGUIN. Louis Napoléon le Grand

L'instauration du suffrage universel constituait naturellement un risque. Mais cette victoire démocratique pouvait aussi être un piège.

« Je veux soulever moi, autant qu'il est en moi, le poids secret qui pèse et la conscience de l'Assemblée nationale et du public dans cette question....

Ce qui préoccupe en ce moment la pensée de l'Assemblée c'est l'éventualité qu'un fanatisme posthume du pays ne se trompe de date, de temps, de jour...C'est la peur que cet éclat si naturellement fascinateur pour les yeux d'un grand peuple militaire n'entraîne la Nation dans ce que vous pourriez considérer ou dans ce que je considérerais peut-être moi-même à tort comme une erreur et comme un danger du pays. Mais de quel droit pourrait-on empêcher le suffrage universel de s'exprimer comme il l'entend ? Ce serait un manque de foi une certaine désaffection aussi de la République. Nous ne pouvons dire au pays : nous t'enlevons ta part de responsabilité après l'avoir proclamée. Quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance, mal éclairée peut être, redouterait de lui voir choisir, n'importe Alea jacta est. Que Dieu et le peuple prononcent » Discours de Lamartine à L'Assemblée, cité par Philippe SEGUIN

Les Français n'ont pas voulu d'un candidat qui avait servi les précédents régimes. Aucun ne bénéficiait d'une renommée suffisante hors les murs de la capitale. Bonaparte avait au moins un nom connu. Les Français avaient-ils la nostalgie de l'époque où Napoléon, le Grand, avait porté la France au premier rang des nations européennes ? L'orgueil aura été mauvaise conseillère. Notre candidat, Alexandre-Auguste LEDRU-ROLLIN a obtenu moins de 5% des voix. Avec les prénoms que lui avaient donné ses parents il aurait dû être promis aux plus hautes fonctions !

Il avait été l'un des artisans actifs de la campagne des banquets, sa légitimité comme socialiste et républicain ne pouvait être mise en doute mais il souffrait d'un déficit de notoriété. Madame George SAND lui a assuré un soutien sans faille. Sans doute lui a-t-elle fait gagner des voix...mais celles des Parisiens. Et Paris n'est pas la France.

Louis Napoléon Bonaparte a été élu avec une écrasante majorité.

Silence. La vie a parfois d'étranges raccourcis.

Je pense que ce futur empereur a été élu Président en partie grâce aux transformations des services postaux mises en place par Etienne...

Ses documents de propagande au demeurant fort bien faits ont pu être distribués dans la France entière dans des délais raisonnables.

Une chose est sûre : ce sont les électeurs des campagnes qui ont porté au pouvoir un Président dont nous étions nombreux à penser qu'il ne se contenterait pas de cette fonction.

Je vais vous faire sourire en vous racontant la petite histoire qui traînait dans les journaux. Les gens de la campagne étaient souvent analphabètes. La plupart d'entre eux ne savaient pas lire, mais ils savaient compter. Dès leur plus jeune âge ils aidaient leurs parents à vendre les produits de leurs fermes sur les marchés. Et il fallait rendre la monnaie, s'assurer que le compte était bon. Les partisans de Bonaparte avaient eu la lumineuse idée de conseiller aux électeurs embarrassés de compter les lettres qui se trouvaient sur les bulletins. S'il y en avait 22 c'était le bon candidat et ils pouvaient laisser tous les autres bulletins.

L'avenir était incertain, mais...républicain !

D- Parlez-moi de la période qui s'est écoulée entre l'élection de Louis Napoléon et la mort de votre oncle, presque cinq ans.

L- J'ai vécu pendant ces quelques années le pire et le meilleur. J'avais 36 ans, une mère malade, un oncle malade et très exigeant et deux enfants dont un bébé. Mon oncle Etienne auquel j'étais très attachée et qui était pour moi un soutien essentiel était en exil, je vous en parlerai plus en détail. Et pourtant je considère ces années difficiles comme les plus riches de ma vie. Je les ai vécues auprès d'un grand homme. D'un très grand homme que j'ai admiré et respecté.

D- Moins de trois ans après cette élection triomphale, eut lieu le coup d'Etat, transformant votre chère République en Empire...

LE VOYAGE À AMÉLIE LES BAINS

L- Ce consternant événement nous mit dans l'immédiat dans une situation pénible ma mère et moi, je vais vous raconter notre invraisemblable voyage à Amélie le Bains, qui était supposé apporter à ma mère une amélioration de son état de santé...

D-Vous avez raconté cette aventure en détail et je vous demande l'autorisation de le reproduire tel quel. Votre histoire fait froid dans le dos.

L- Vous avez mon accord bien sûr.

Ma mère perdait ses forces et il fut décidé que je la conduirai à Amélie-les-Bains, après les fortes chaleurs de l'été. Monsieur Goujon, élève astronome, mon frère Charles et mon mari se chargèrent de me remplacer auprès de mon oncle pendant la durée de mon absence et de lire journaux et livres et d'écrire sous la dictée du malade. A Amélie, ma mère retrouvait force et santé. Les analyses que je faisais des urines montraient quel bien énorme était obtenu par les eaux sulfureuses. Après deux mois de séjour à Amélie l'état de ma mère était si satisfaisant que le docteur MASSOT nous engagea à prendre quelque repos à Estagel (1^{er} décembre 1851) et à retourner en janvier parfaire la guérison de ma

mère à Amélie avant de rentrer à Paris. Le coup d'Etat devait nous être fatal. Nous étions depuis 24 heures chez Monsieur MASSOT à Perpignan lorsque la nouvelle des massacres du 2 Octobre arriva à la préfecture. Sur le champ, l'infâme POUGEARD DULIMBERT, préfet des Pyrénées orientales, parcourut la ville escorté de la Police et fit opérer de nombreuses arrestations par sa haine personnelle ou par les infâmes dénonciations de misérables bourgeois de la ville qui faisaient incarcérer tous ceux auxquels ils devaient de l'argent. La Terreur était à son comble quand Monsieur Massot nous engagea à partir sur l'heure pour Estagel où il espérait que ma mère retrouverait le calme si nécessaire à sa santé. On fit préparer une diligence et nous partîmes à midi, ma mère, mon petit Paul et moi, très émus de laisser tous nos amis dans l'effroi et la douleur. Nous ne nous doutions guère que nous allions au-devant de calamités inouïes. A mi-chemin d'Estagel nous rencontrons un homme qui nous dit en tremblant : il se passe des choses horribles à Estagel La police et la troupe envoyées le matin par le préfet ont fait feu sur 14 personnes qu'on a blessées grièvement, des vieillards des femmes ont été fusillés presque à bout portant, on les a traînés sur la place et pendant plusieurs heures on a interdit aux parents désespérés de les relever et panser leurs blessures. On a arrêté le mari de notre nièce, puis l'instituteur, des notables du village qu'on a attachés sur une charrette et amenés à la prison de Perpignan. Vous allez les rencontrer tout à l'heure.

En effet nous aperçûmes bientôt la charrette portant nos parents et amis, entourée de nombreux soldats conduits par un capitaine.

En passant, ma mère mit la tête à la portière et cria « sois tranquille, nous aurons soin de ta femme. L'officier s'avance et nous crie « tas de canailles je vais vous f. mon épée dans le ventre. » Nous arrivons dans ce village qu'on aurait cru désert. Portes et volets étaient fermés et nous arrivons chez ma cousine que nous trouvons désespérée atterrée, redoutant tout de ce monstre qui ordonnait des massacres contre des gens inoffensifs. Nous défaisons les malles et sans voir âme qui vive nous nous couchâmes. A 4 heures du matin, j'entends un grand bruit sur la place, je monte sur une chaise et je regarde par le petit trou que je trouve en haut des volets pleins. J'aperçois avec terreur deux petits canons braqués sur notre maison et la place bondée de soldats. Puis au milieu un groupe de 5 ou 6 personnes en civil. Au même moment on frappe violemment à la porte et nous voilà contraintes de descendre en camisole et en jupon. Un monsieur qui se dit le secrétaire du préfet lequel était sur la place dit à ma mère : « Madame Mathieu- Arago, le préfet vous donne l'ordre de quitter à l'instant le village et de quitter le département avant la nuit. » « Monsieur répond ma mère, je suis une vieille femme malade et presque aveugle, je ne peux quitter ma chambre et d'ailleurs n'ai aucun moyen de transport. » « Je vais en référer au préfet »

Les quelques minutes entre le départ de cet émissaire du préfet et son retour un paysan accourut vers ma mère et lui dit en catalan : « nous étions tous prêts à vous défendre lorsque l'un de nous a entendu le monstre de POUGEARD DULIMBERT dire à ses acolytes : ah ! ils ne veulent pas bouger dans ce sacré pays des Arago ! Attendez, je vais bien les forcer à commencer la lutte. Je vais chasser Mme MATHIEU qui est presque aveugle et malade. Alors j'en accule 200 sur ce coin de place et je les mitraille »

Devant cette atroce menace nous n'avions plus qu'à céder pour éviter le massacre des malheureux estragellois. Le secrétaire du préfet dit : « Mr le préfet dit que le moyen de transport lui importe peu. Je vous somme de quitter le village dans les vingt minutes et le département avant la nuit. Les hussards vous suivront pour s'assurer que vous obéirez aux ordres du préfet. » En un quart d'heure il nous fallut passer une robe, habiller Paul et envoyer chercher une voiture quelconque pour nous transporter. Impossible de refaire nos malles et nous ne possédions que 200 frs. Car nous n'avions pas eu le temps à Perpignan de toucher une traite chez un banquier. Sans manteau sans vêtements chauds, par un froid intense, il nous fallait sortir de notre pauvre maison et aller prendre à l'autre bout de la place la misérable voiture démantelée qu'on nous avait procurée en quelques instants. En empêchant la voiture de venir jusqu'à notre porte, le préfet avait combiné une nouvelle machination infernale. Sans permettre à personne de

nous suivre ou d'aider ma mère à se soutenir il nous obligea à parcourir au moins 300 mètres entre deux haies de soldats. A peine arrivés à cette voiture, ma pauvre mère pouvait à peine monter sur le banc de bois exposé à tous les vents par une froide bise qui nous congelait jusqu'à la moëlle des os. Deux misérables chevaux devaient nous emmener au plus vite, et nous n'avions même pas de vivres, notre fuite ordonnée ayant été si rapide ! A la poste il fallait trouver une autre voiture de louage et des chevaux. Les postillons terrifiés refusèrent de nous conduire craignant la fureur du préfet dont on connaissait déjà la cruauté. Enfin le Directeur de la poste, plus compatissant voulut bien nous louer un mauvais cabriolet et après nous avoir donné quelques aliments il prit lui-même la guide pour nous faire traverser le col saint Louis, passage dangereux où l'on côtoie le précipice. Les routes, difficiles à gravir par beau temps, étaient presque impraticables à cause du verglas qui faisait glisser les chevaux et reculer la voiture. Nous dûmes faire à pieds trois ou quatre kilomètres à la partie la plus élevée du col, le conducteur redoutant de voir tomber voiture et voyageurs dans le fond de l'abîme. Enfin, après des souffrances inouïes nous arrivâmes à CAUDIES (?) où les mêmes difficultés nous attendaient. La peur de cette réaction sanglante avait gagné tout le Midi avec la rapidité de la foudre et on croyait s'exposer aux plus grands dangers en aidant une vieille femme aveugle, malade, à exécuter les ordres impitoyables du préfet. Enfin, avec le plus grand mystère, on

consentit enfin à nous conduire jusqu'au département de l'AUDE où nous arrivâmes à 4 heures du soir. Notre conducteur ne voulut pas nous mener jusqu'à une ville ou du moins un gros bourg où nous aurions pu trouver une auberge. Il nous dit : «1 il y a là tout près de la route une campagne qui est fermée depuis deux mois mais le propriétaire, Mr. Gabalda y réside même l'hiver. C'est un brave homme qui consentira sans doute à vous recevoir. » Le jour baissait quand notre misérable cabriolet nous déposa sur la grande route à cent pas d'une espèce de chaumière qui était la résidence de Mr. GABALDA. Un brave homme à barbe blanche vint au-devant de nous et après avoir écouté le récit que lui fit ma mère de nos malheurs si immérités, Monsieur GABALDA qui vénérât le nom d'ARAGO nous dit avec un empressement mêlé de quelque terreur : « Venez, venez chez moi, je vous cacherais bien, et comme il est presque nuit, personne dans ce lieu désert ne se doutera de votre présence chez moi. »

J'eus quelque peine à lui faire comprendre que nous étions les persécutés et non les malfaiteurs sous le coup de la Loi. En entrant dans la salle de cette misérable maison je vis que cette pièce, au sol non carrelé était tout à la fois la cuisine et la chambre de Mr. GABALDA. Il appela sa vieille servante, tout aburie d'avoir trois voyageurs à héberger et de quelle façon, grand Dieu !

Elle se mit en devoir de préparer notre chambre, ou plutôt le réduit humide et sombre où nous allions passer bien des jours. Une sorte de cellier rempli de fagots pour la provision de l'hiver fut déblayé on organisa tant bien que mal un lit pour nous trois,

Et je me rappelle avec horreur que ce grabat était tellement humide qu'on aurait pu aisément tordre les draps qui semblaient arrosés abondamment. Pour nous reconforter, Mr. GABALDA nous avoua avec regret qu'il n'avait aucune provision chez lui. Pas même du pain. Un bout de boudin qu'on fit griller sur des tisons et dont nous dûmes nous contenter.

Le lendemain matin, j'écrivis à mon mari à l'Observatoire pour lui dire dans quelle affreuse situation nous nous trouvions. Cette nouvelle mit toute la famille au désespoir et dans un état d'indignation facile à concevoir. Mon mari courut à la marine où il ne comptait que des amis. Malgré ce coup d'Etat monstrueux qui avait glacé tous les cœurs, Ernest trouva tout le ministère furieux de l'acte commis envers nous. On lui délivra sur le champ plus qu'un passeport un ordre pour que le voyage nous fut facilité par tous les fonctionnaires et le soir même il se mit en route. Malheureusement la poste, les diligences, les malles-postes n'avaient qu'un service irrégulier et c'est seulement le septième jour après notre installation dans cette espèce de cave glacée que nous vîmes

apparaître mon mari désolé, indigné, furieux. Le séjour à Amélie avait rendu à ma pauvre maman et la force et la santé. Pendant cette cruelle semaine je vis ma chère convalescente retomber dans l'état le plus lamentable et redevenir moralement et physiquement plus malade que jamais. Mon mari, après avoir chaudement remercié et largement rémunéré Mr GABALDA, apprit qu'une mauvaise patache allait faire le trajet entre SIJEAN et TOULOUSE. Nous allâmes la prendre en charrette et après de longues heures de marche, nous entrions enfin à TOULOUSE où nous descendîmes à l'hôtel.

LUCIE LAUGIER ET FRANÇOIS ARAGO

D-Très jeune, vous étiez devenue une personne indispensable dans la vie de votre oncle. Cette présence quasi quotidienne que vous avez de fait accepté, n'a pas dû être tous les jours facile ? Vous aviez un mari des enfants et votre mère qui comptait sur vous pour assurer le quotidien de l'Observatoire ?

J'ai eu dès mes premières années une admiration et une affection sans bornes pour cet homme exceptionnel.

D'abord il était beau, très beau et les enfants ne sont pas indifférents à l'aspect physique des personnes qu'ils côtoient.



Mon oncle François a très vite remarqué mon intérêt pour la science et constaté que, simplement en écoutant aux portes, j'avais acquis un savoir important et surtout que j'étais intéressée par ses occupations. J'ai passé le plus clair de mon temps

avec lui, dès mon plus jeune âge. Il aimait me savoir dans les parages et n'hésitait pas à me solliciter dès qu'il en avait besoin. Il savait qu'il pouvait compter sur moi.

J'avais pour lui une admiration sans borne. Et me suis intéressée à toutes ses activités. Et Dieu sait si François était actif.

Cette présence permanente auprès de mon oncle ne m'a jamais paru incongrue ou anormale. C'était ma place et je ne l'aurais cédée pour rien au monde. Mais il m'est arrivé bien plus tard de penser que les trois fils de François auraient pu en prendre ombrage et me reprocher de leur avoir volé leur père. Il est vrai qu'aucun des trois garçons, plus âgés que moi, ne manifestaient d'intérêt pour les sciences au grand dam de leur père. Emmanuel était un littéraire, il écrivait, beaucoup et bien, il a joué un rôle éminent en politique, une belle réussite au Barreau, une carrière diplomatique enviable. Son oncle Etienne le dernier de la fratrie avec lequel il était très proche lui a sans doute permis d'accepter plus facilement de n'être pas plus intime avec son père. Alfred se destinait à la peinture, Gabriel est mort jeune. Certains événements regrettables survenus lors du décès de François me laissent

penser qu'au moins Emmanuel a eu le sentiment que j'avais en quelque sorte confisqué leur père.

D-Vous saviez par vos oncles que vous étiez douée d'une remarquable intelligence. N'aviez-vous pas vous-même une certaine rancœur à vous voir privée d'un enseignement scientifique digne de ce nom ?

L- Non. L'idée ne m'en est même pas venue. J'étais au centre du monde scientifique à l'Observatoire et disposais de tout ce qui était nécessaire à la connaissance. Je fréquentais les plus grands savants qui me considéraient presque comme l'une des leurs. Que m'aurait apporté le fait d'être un homme ? les honneurs ? les séances à l'Académie des sciences, les discours, les réunions ? Rien de tout cela ne m'attirait. J'étais plutôt timide hors les frontières de l'Observatoire et puis...je n'avais pas le temps...

Ma vie aux côtés de François que j'appelais mon oncle ou plus volontiers¹...Arago n'a pas été de tout repos.

Mais je ne voudrais rien y changer pour tout l'or du monde.

Les dernières années de cet homme que j'ai admiré et aimé ont été un martyre pour lui, pour moi, pour notre famille.

Mais sur cette période j'ai écrit un récit sincère et complet. Vous devriez le lire... Cela m'épargnerait la peine et le chagrin de revenir sur cette horreur.

RÉCIT DE LUCIE SUR LES DERNIERS MOIS DE LA VIE DE FRANCOIS ARAGO

D- Merci de m'autoriser à reprendre in extenso votre propre récit.

« Cette sombre année 1852 s'écoula pour nous de la façon la plus lamentable. Mon oncle, de plus en plus souffrant ne pouvait se passer de moi et je n'eus pas un jour de repos. J'étais enceinte, fatiguée et pourtant je passais les nuits à copier ce que mon oncle m'avait dicté la journée ou à rédiger des notes et des requêtes pour les malheureux exilés. Mon mari joignait à ses grands travaux habituels une série d'expériences de photométrie que mon oncle le chargeait de faire pour compléter quelques-unes de ses belles découvertes sur la lumière. Plus le moment de ma délivrance approchait plus mon oncle était sombre et préoccupé tant il craignait que je ne voulusse nourrir mon enfant ce qui l'aurait privé de mes services. Entourée des supplications générales je fis à mon oncle le plus douloureux des sacrifices, le cœur serré je promis

de confier mon enfant à une nourrice. Mon cher Gabriel naquit le 29 août 1852 et le 10 septembre, je reprenais mon service auprès du pauvre malade dont l'état devenait chaque jour plus inquiétant. Mon oncle faisait son service de secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences et même sa faiblesse, sa demi-cécité mettait plus que jamais en lumière ses puissantes facultés d'assimilation, de clarté et d'aperçus instantanés. On envoyait à l'Observatoire le dimanche matin le volumineux paquet de notes, de découvertes plus ou moins sérieuses que les auteurs envoyaient au secrétariat de l'Institut présentés, analysés, résumés par le Secrétaire perpétuel à la séance hebdomadaire du lundi. Je lisais une fois à mon oncle ces élucubrations souvent confuses mal rédigées il me faisait inscrire en tête le nom de l'auteur et brièvement le sujet du mémoire. Parfois le lundi matin il me demandait de relire une seconde fois tel ou tel mémoire. Puis on plaçait ce dossier sur le bureau du Président et du secrétaire qui disait seulement à son voisin le président quel nom est inscrit sur le mémoire et celui-ci avec une merveilleuse clarté rendait compte du travail présenté et en faisait jaillir les points importants tant et si bien que les auteurs eux-mêmes stupéfaits et émerveillés s'écriaient presque toujours : « je ne croyais pas avoir fait une si bonne chose une si réelle découverte ; c'est Monsieur ARAGO qui a fait jaillir l'intérêt du chaos que je lui avais soumis » Mon oncle me dictait pendant de longues heures les notes pour l'éloge de Watt (?) qu'il préparait pour l'Académie

des sciences puis il réclamait la lecture prolongée et je ne pouvais quitter le malade un seul instant sans l'attrister profondément. Vers le milieu de l'hiver mon oncle commença à avoir de l'enflure aux pieds et aux jambes. L'albuminurie venait d'ajouter au diabète des désordres terribles à l'estomac et aux entrailles. Dès que le temps le permettait je faisais faire quelques pas au malade sur la terrasse et aux premiers rayons du soleil, il fut décidé que je promènerai mon oncle au Bois de Boulogne dans...

36

un bon coup de remise, Les cinq ou
six premières excursions de 2 heures
pourent être faites un peu le malade,
mais ensuite, l'échauffement cérébral
qui résultait du mouvement de la
voiture, amena les diarrhées, les
agitations qui rendaient ces sorties
suppléantes pour moi. M^{rs} les Docteurs
Andral et Rayes avertis par moi de ce
demi délire provoqué par l'échauffement
cérébral causé par les légères secousses
de la voiture décidèrent, sans hésiter,
qu'il fallait supprimer toute sortie,

...Et s'en tenir absolument aux quelques pas faits dans le jardin du premier étage et aux stations sous les arbres qui paraissaient plaire au malade. Installé dans un beau fauteuil, mon oncle réclamait sans cesse des lectures faites par moi. C'est seulement le soir après le dîner qu'il s'accommodait d'une causerie non interrompue et souvent il me disait : Lucie, amuse-nous, raconte des histoires. Et moi qui ne voyais plus je restais auprès de mon oncle de 8 heures du matin à 10 heures le soir, j'avais quelque peine à trouver du nouveau dans ma tête fatiguée. J'avais été obligée de renoncer à dîner dans nos appartements du second en compagnie de père, mère, mari et Paul, cela désolait trop mon oncle. Tout mon monde dînait à 6 heures pendant que je continuais ma lecture et quand on venait s'installer autour de mon oncle, je montais au galop et j'avalais sans appétit un repas hâtif. Je ne restais jamais plus de vingt minutes absente et quand je rentrais dans la chambre du malade alors qu'il m'avait déjà demandée plusieurs fois et me disait : j'ai cru que tu ne reviendrais pas ce soir. Qu'est-ce que tu as donc fait pendant tout ce temps-là ? S'il avait soif en mon absence si courte, il refusait le verre que lui présentait ma mère toujours si bonne et dévouée et prétendait m'attendre pour voir si je le laisserais souffrir de la soif. Quand j'étais exténuée et que je me désolais le soir de ne pouvoir pas même m'occuper de mes enfants et câliner mon superbe Gabriel, nous finissions tous par dire que peut-on refuser à ce pauvre oncle si malade, à cet homme de génie ?

Faisons de notre mieux pour adoucir la fin de sa belle vie si cruellement troublée par deux abominables maladies.

Mon oncle reprenait un peu de calme moral depuis qu'il n'était plus question de sorties mais l'hydropisie gagnait les cuisses et il avait fallu faire faire des pantalons énormes et même une robe de chambre aux larges manches, les mains et les bras devenant aussi lamentables à voir.

Indépendamment des nombreux journaux je lisais à mon oncle les mémoires de Saint Simon et parfois j'aurais été bien embarrassée de raconter le lendemain ce que j'avais lu la veille tant la fatigue me gagnait et me transformait en véritable machine travaillant sans que le cerveau n'y soit pour rien. Cette vie triste et lamentable devait hélas devenir terrible par le fait de ce misérable docteur RAYER qui nous précipita dans un abîme pour plaire à BONAPARTE et à ses affidés. Les visites quotidiennes à mon oncle roulaient toujours sur quelque événement mondain et sur tel ou tel aliment conseillé au malade auquel il savait que nul remède efficace ne pouvait plus être conseillé.

Un matin cependant, le 13 juin, Monsieur Rayer entra brusquement chez mon oncle sans regarder ni moi ni maman qui venions de lever et d'habiller le malade. Il commença ainsi un discours que je n'oublierai jamais tout en gardant les yeux fixés sur ceux de mon oncle. « Cher Monsieur ARAGO nous sommes embourbés. Ce que je vous ordonne n'arrive pas

à améliorer sensiblement votre situation, aussi ai-je causé de votre état avec quelques-uns de mes éminents confrères qui tous ont approuvé mon projet. Il faut absolument que vous alliez dans vos Pyrénées respirer l'air natal, prendre les Eaux réconfortantes d'Amélie et que vous partiez sans retard. Madame LAUGIER vous accompagnera et en peu de temps vous retrouverez force et santé. »

« Mais Docteur vous savez bien que le climat du Midi m'est fatal et que de plus la voiture me fait mal. »

« Mais vous serez transformé dès les premières journées de voyage et puis vous avez encore 15 bons jours de fraîcheur jusqu'au premier juillet et vous serez acclimaté quand les vrais jours chauds arriveront »

« Mais Docteur ils sont tous arrivés en Roussillon, le mois de Mai est toujours brûlant et je vous le répète ce voyage si pénible me ferait plus de mal que de bien. »

« Ne résistez pas à mon ordre, je vous prie. Je suis certain par ce voyage de vous rendre la santé et votre vigueur d'autrefois. Partez. Mais partez après demain avec madame LAUGIER ! »

Mon oncle vaincu par ces promesses menteuses s'écrie : « Eh bien Lucie, veux tu m'accompagner ? »

« Mais mon oncle, tu sais que je suis à tes ordres seulement je redoute pour toi ce grand voyage alors que je sais la fatigue que tu ressentais pour une simple promenade au Bois de Boulogne. »

« Madame vous n'avez pas voix au chapitre. Je sais moi ce qu'il faut faire pour guérir Monsieur ARAGO »

« En tout cas Monsieur nous ne pouvons-nous mettre en route dans deux jours, il faut faire installer une chaise dans une calèche, il faut commander des vêtements très larges... »

« Madame vous les coudrez en route, mais j'exige un départ immédiat. »

Alors mon pauvre oncle, les yeux brillants de joie s'écrie :
« Arrangez ça au plus vite, et nous partons, partons, Lucie et moi »

Ma mère s'écrie alors « mais comment laisser partir Lucie seule avec toi ? Je vous accompagnerai. » « Non, reste ici, Lucie me suffit, je ne veux qu'elle »

« Ma bonne mère il faut que tu restes ici pour soigner Paul et Gabriel, papa va commencer ses examens de Polytechnique et mon mari part pour Brest dans huit jours. Emmanuel et Alfred, tous deux innocupés peuvent se joindre à moi. Mon oncle s'écria alors « je n'en veux pas, je n'en veux pas. »

Il n'est pas la peine au reste de refuser leurs services que ni l'un ni l'autre n'eut même la charité de lui offrir.

Monsieur Rayer voulait se sauver sans nous parler en particulier mais nous le suivîmes, maman et moi et arrivés à la porte de l'appartement d'Arago je l'arrêtais net et lui parlait ainsi dans le vestibule : « Que faites-vous monsieur ? Vous envoyez notre malheureux malade mourir sur la grande route et je vais être seule, dans les hôtels sans secours, sans parents ni amis pour voir souffrir et s'éteindre mon oncle. Vous savez que la voiture le tue, vous savez qu'un bain à Amélie l'étoufferait en peu de minutes, l'hydropisie gagnant déjà le haut des cuisses et le ventre. » « Oh Madame votre oncle sera tellement mal en arrivant à Amélie qu'il ne pensera pas à vous demander un bain. (Textuel) Au reste, ajoute ce misérable, si vous hésitez à partir sur le champ je dirai partout que vous n'avez pas voulu guérir votre oncle. En rentrant dans la chambre du malade, électrisé par les paroles mensongères et funestes de cet infâme Rayer, il exige de ma mère, de mon père et d'Ernest, arrivé aussi dans la chambre, que les préparatifs fussent faits avec la plus grande vitesse, que Mademoiselle GERBOIS, la carrossière fasse aménager, même la nuit la calèche de voyage qu'elle me louera, que tout soit prêt bien vite. Mes deux pauvres messieurs, plus morts que vifs, et désespérés de ne pouvoir me suivre se mirent à l'œuvre. Ernest alla chez l'ingénieur en chef Directeur des chemins de fer de Lyon (encore bien incomplets) et obtint

toutes les recommandations possibles pour les chefs de gare, maman s'occupa des vêtements de mon oncle, des denrées à mettre dans la voiture pour les quatre ou cinq repas qu'il fallait faire faire en voiture au malade, des cuvettes et autres meubles de voyage que nécessitaient les continuels vomissements et la diarrhée. Cette ordonnance cruelle de Rayer avait eu lieu le lundi 13 et le jeudi 16 à 8 heures du matin, nous montions, mon oncle et moi pour entreprendre ce lamentable voyage dans la chaise de poste qu'on avait fait arriver sur la terrasse du premier étage par la pente douce commençant à L'Est du monument. Départ lamentable. Tous nous avions les yeux pleins de larmes et le cœur déchiré. Ernest et Charles nous précédaient de quelques instants pour être assurés qu'à notre arrivée à la gare d'Orléans le train serait préparé pour y placer notre calèche.

En effet nous étions attendus. Monsieur MANIEL avait obtenu de ses collègues d'Orléans toutes les complaisances possibles pour l'illustre malade. Même avant d'arriver à la gare il m'avait demandé de lui faire la lecture et de commencer « l'histoire des guerres du Roussillon ». Ce besoin d'entendre lire, la plupart du temps sans bien écouter, était devenu si impérieux que sous peine de provoquer des colères il me fallait continuer à lire, et souvent deux fois la même page tout en tenant la cuvette devant le malade. Cette première journée de voyage fut pénible mais moins que les suivantes. Pour bien connaître tous les détails de ce fatal voyage il faut lire les lettres

que j'écrivais le soir à maman lorsque je venais de coucher mon oncle et que j'avais été commander à la cuisine des hôtels toutes les victuailles à emporter le lendemain.

J'avais aussi à visiter la calèche, à faire examiner les écrous, les essieux. Plusieurs fois, on aurait pu me voir à minuit montée sur le siège soulevant le couvercle de la vache, grande malle plate attachée sur la capote de la calèche que je ne pouvais faire descendre à terre. Le temps m'aurait manqué pour faire réattacher ce volumineux colis qui contenait les habits de mon oncle et le linge très abondant, la malle accrochée derrière la voiture étant insuffisante pour loger un matériel considérable rendu nécessaire par les désordres de santé du malade. Le jeune domestique que nous avions emmené, paresseux, indolent, incapable de faire autre chose que lire des romans ou de dormir sur le siège ne me secondait presque pas et en tout cas il n'avait ni bon vouloir ni dévouement. Une fois tout assuré pour le départ du lendemain que mon oncle avançait parfois de deux ou trois heures quand il ne s'agissait pas de circuler en chemin de fer, je remontais dans ma chambre pour écrire et tranquilliser tout mon monde. Je disais toujours « je vais me coucher » mais c'était un pieux mensonge pour rassurer Mère. Impossible de se reposer un instant. Alors que le départ était fixé à neuf heures du matin, mon oncle dès quatre heures demandait les chevaux de poste. Impossible de lui faire prendre patience, alors j'allais à la cuisine activer la préparation des aliments à emporter par

emballer les vivres sans rien omettre. Puis ne pouvant obtenir de mon oncle le retard que j'aurais souhaité, j'allais à la poste aux chevaux, je réclamaï deux garçons pour aider à la descente du malade et avant 6 heures nous quitions l'hôtel. Il fallait régler la note, payer grassement les domestiques et se tenir à la disposition de mon oncle qui avait des impatiences maladiïes abominables, des colères... Dont je ne disais mot dans mes lettres.

En arrivant dans un hôtel il me fallait sauter à bas de la calèche demander une chambre aérée et où il fallut pour monter demander l'aide de deux hommes adroits pour tirer ce pauvre infirme si grand si gros et sans forces de la calèche où l'attente le rendait furieux. Une fois assis dans un fauteuil, je faisais bassiner le lit puis je donnais un peu de boisson glacée pour arrêter les vomissements (quelle difficulté et quelle dépense pour obtenir un peu de glace dans certaines villes.) Une fois étendu dans son lit mon oncle me disait : il paraît que tu ne veux pas me faire la lecture ?

Mais si mon oncle, je voudrais seulement me laver les mains.

Toujours de la coquetterie, même en voyage, c'est trop fort !

Si mon brave papa ne m'avait pas préparé sur mon livre de poste la note complète des sommes à donner à chaque postillon, le prix du double guide en cas de plus grand malaise de mon oncle, je ne m'en serais jamais tirée. Pendant les deux minutes

que j'employais à payer les postillons Arago s'écriait : as-tu bientôt fini de bavarder ?

J'étais navrée quand un gendarme ou un maître de poste s'approchait de la calèche pour saluer le voyageur illustre dont l'état physique et moral était si lamentable. J'aurais voulu dérober à tous ce spectacle navrant. Par moments il y avait des éclairs de raison et de bonté. L'oncle me disait en voyant un volumineux paquet de manuscrits placés devant moi dans la voiture Voilà mes mémoires, précédant mes œuvres complètes. Je terminerai cela à Amélie. Après moi c'est Mathieu et Laugier qui publieront mes œuvres et je sais avec quel soin, quel talent, quel dévouement ils s'acquitteront de cette lourde tâche. Puis après un silence il ajoutait bien tristement : mes fils auront l'argent.

Quand je l'interrompais en lui disant que c'était lui-même qui publierait ses œuvres à son retour, il secouait la tête et répétait : à tes deux hommes la peine, à mes fils l'argent. Il a dit au moins deux fois ces paroles inoubliables pendant cet affreux voyage. Et Dieu sait comment elles ont été respectées ! Mon oncle mort, Emmanuel a rejeté les propositions honnêtes faites par un éditeur sérieux. Il a passé un traité pour 120 000 frs avec l'éditeur Gide qui croyait pouvoir gagner gros en faisant des falsifications et des augmentations coupables dans les manuscrits. Il était entendu que mon père et Ernest corrigeraient toutes les épreuves des manuscrits

inédits et que Monsieur BARRAL, un chimiste véreux et besogneux que ... avait introduit chez nous et qui était une affreuse canaille recevrait gros par volume pour revoir uniquement les volumes contenant les éloges historiques publiés par l'Institut et les notices scientifiques insérées dans l'annuaire du bureau des longitudes ainsi que les rapports à la Chambre de toutes choses imprimées du vivant de mon oncle. On savait que mon oncle n'avait jamais donné un seul « bon à tirer » sans que papa ait soigneusement revu les épreuves et soumis à l'auteur les petites objections qu'il pourrait avoir à faire.

Ici se place une anecdote typique sur les agissements des deux beaux-frères. Un soir, sur la terrasse de l'Observatoire mon père rend à François ARAGO un chapitre d'une notice destinée à l'annuaire et lui dit : tout est parfait. Seulement voici une phrase que je ne trouve pas claire et que je modifierais.

Mon oncle prend le papier et dit : Et moi je trouve que ma phrase est claire et qu'elle vaut mieux que la tienne.

Alors ne la change pas puisque mon observation ne te va pas.

Certes non je ne la changerai pas.

Puis un silence. Mon oncle me dit : voilà ton père qui va boudier. Ecris sa phrase au lieu de la mienne pour avoir la paix.

A ces mots j'éclate de rire et je lui réponds : c'est une finesse cousue de fil blanc. Je fais le changement parce que papa a raison et que sa phrase est plus claire que la tienne.

Rire général.

Et mon oncle ajoute : quelle petite autoritaire que mademoiselle ma nièce. Je dois toujours céder...

D- Ce voyage a été un véritable cauchemar. Je ne peux m'empêcher d'avoir un sentiment irrespectueux à l'égard de votre oncle. Il a certes aboli l'esclavage. Mais pas pour tout le monde ! j'espère que vous me pardonneriez cette impertinence....

Silence.

L - Mon oncle s'est inéluctablement dirigé vers une fin prévisible. Il est mort entouré de l'affection et des soins constants de sa famille. Il a continué à travailler jusqu'à son décès mais en abandonnant à ses confrères le travail scientifique. Il s'est attaché à rédiger ses mémoires que j'écrivais sous sa dictée. Il trouvait un grand réconfort dans cet exercice je dois dire que je l'écoutais avec le plus grand intérêt. Il savait raconter et donner vie aux

personnages qu'il évoquait avec humour parfois avec une férocité qui m'incitait à intervenir pour tenter d'édulcorer ses propos. Il acceptait la plupart du temps mes observations. Finis les emportements, les colères, les récriminations, les impératifs catégoriques. Finis les « c'est mon œuvre ».

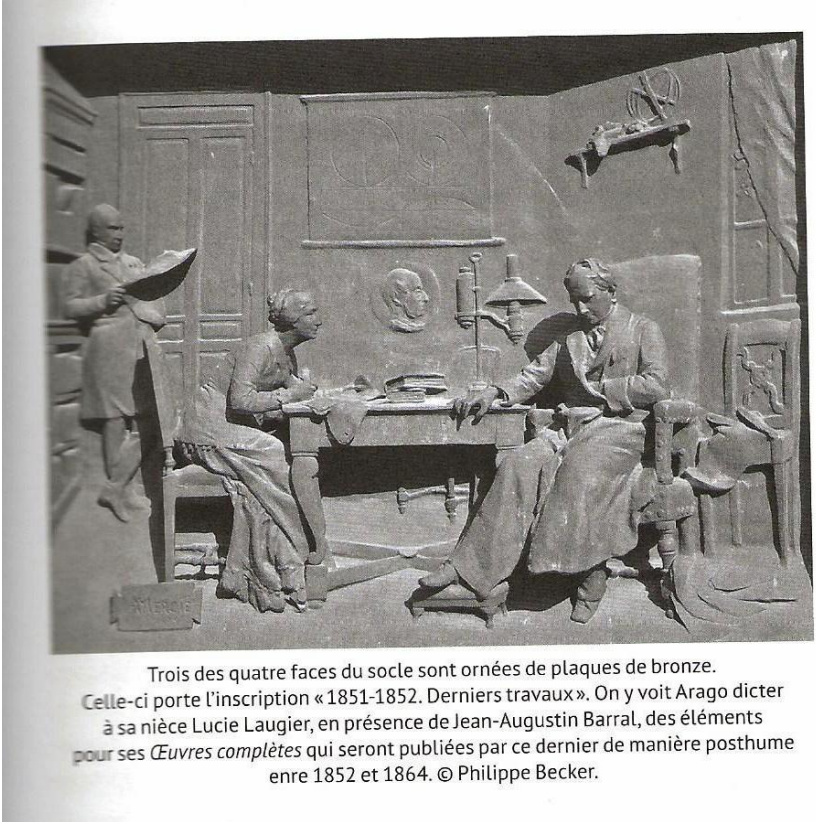
Malgré la tristesse qui m'envahissait en contemplant le spectacle de l'affaiblissement physique de mon cher oncle, j'ai connu une période riche en émotions. Je me sentais utile, secourable, et puis j'étais envahie de la fierté de savoir que j'étais devenue sa confidente et de l'entendre raconter mille choses que je ne devais pas écrire.

J'étais honorée de sa confiance.

Il ne sortait plus et si son potentiel intellectuel était intact il ne quittait pratiquement plus l'Observatoire.

François ARAGO ne vient plus à l'Assemblée. Quand on a ces deux spécialités de regarder le ciel et de regarder la terre, je comprends qu'on préfère la première »

Victor Hugo.



Trois des quatre faces du socle sont ornées de plaques de bronze. Celle-ci porte l'inscription « 1851-1852. Derniers travaux ». On y voit Arago dicter à sa nièce Lucie Laugier, en présence de Jean-Augustin Barral, des éléments pour ses *Œuvres complètes* qui seront publiées par ce dernier de manière posthume entre 1852 et 1864. © Philippe Becker.

Bas-relief de la statue de François ARAGO à PERPIGNAN

Pendant les dernières années de vie de François, nous avons senti planer sur l'Observatoire une menace, sans y croire et sans pouvoir imaginer l'innommable.

Urbain LE VERRIER un astronome, adoubé par mon oncle, avait connu une certaine célébrité grâce à la découverte d'une nouvelle planète avec les conseils et le concours de François.

Arago a présenté cette découverte à l'Académie avec beaucoup d'enthousiasme, Il a même proposé que cette nouvelle planète soit nommée LE VERRIER. Cette proposition n'a pas été retenue et la nouvelle venue porte le beau nom de Neptune.

D- Cette manière de faire de votre oncle était plutôt inhabituelle ? Il n'était ni dans son tempérament ni dans sa manière de présenter le travail de l'un de ses confrères d'une manière aussi dithyrambique, même s'il a toujours été discret sur le rôle qu'il jouait dans les découvertes faites sous son impulsion. Je pense notamment au daguerréotype. Je me trompe ?

L- Non vous avez raison. D'autant que cette découverte pour importante qu'elle fut, n'est pas apparue par la suite comme aussi exceptionnelle qu'on l'avait laissé entendre.

D- Alors comment expliquez-vous l'attitude pour le moins curieuse de votre oncle ?

SILENCE.

D- Avez-vous eu vent des bruits qui couraient concernant une relation particulière entre votre oncle et Madame LE VERRIER ?

L- Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit.

« En 1846 lors de la découverte de la planète Neptune Monsieur ARAGO poussé par des circonstances hideuses dont il ne convient pas de soulever le voile ici, a élevé Monsieur LE VERRIER sur le pavois et en a fait un homme extraordinaire, un des plus grands génies que la France ait produits. » Lettre de Monsieur DELAUNAY au Ministre de l'instruction publique 9 Décembre 1869 »

Ce qui est certain que pendant les années qui ont précédé la mort d'Arago, cet individu détestable guettait la place. Il a cru y être parvenu lorsque François a refusé de prêter serment à ce second Napoléon comme il avait refusé de prêter serment au premier. On a même raconté que lors d'une visite à l'école polytechnique, quelques étudiants dont François, lui avaient montré...leur derrière.

Lors de son sacre, Arago avait envoyé à Napoléon III une lettre de démission très circonstanciée.

La réputation et l'honorabilité du savant étaient telles que cette démission avait fait long feu.

L'Empereur dispense du serment un savant « dont les travaux ont illustré la France et dont le gouvernement ne veut pas attrister l'existence » François SARDA les Arago, François et les autres.

LE VERRIER attendra. Il ronge son frein, tire des plans sur la comète, si je peux me permettre cette comparaison !

Nous n'imaginions pourtant pas que nous ne serions plus chez nous dans un avenir proche bien que nous ayons vite compris que l'homme aspirait au poste de Directeur de L'Observatoire. Après la disparition d'Arago, nous nous sentions légitimes à conserver notre habitat. Après tout, mon mari et mon père étaient logés sur place en leur qualité d'astronomes et non en tant que beau-frère et neveu de François.

La mort de mon oncle a été un immense chagrin. Mais aussi, il faut le dire, un soulagement. Il était à bout de souffrances.

Bien qu'il ait refusé de prêter serment à l'Empereur celui-ci n'a pas interdit des obsèques solennelles. Sans doute redoutait-il un soulèvement populaire en

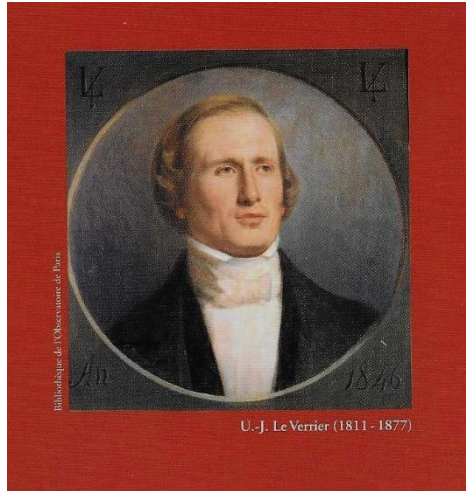
cas de refus. François bénéficiait de l'admiration, du respect, de la sympathie de toute une ville, de tout un peuple.

« Il me semble que la mort d'Arago est une diminution de la lumière » Victor HUGO.

« Il est impossible d'être plus pittoresque, plus grand, plus beau même, que ne l'est François Arago à la tribune, quand une véritable passion l'emporte, [...] qu'il attaque les violateurs de la charte royaliste ou défende la Constitution républicaine. [...] C'est qu'Arago est non seulement la science, mais encore la conscience ; non seulement le génie, mais encore la probité ! » Alexandre DUMAS

Je n'ai pas le souvenir des jours qui ont suivi. J'étais moi aussi à bout de force. Nous étions tous anéantis, et nous n'avions pas encore pris la mesure de ce que ce départ allait représenter pour toute la famille.

L'ARRIVÉE DE LE VERRIER À L'OBSERVATOIRE.



« Après un ouvrage consacré à Arago nous abordons Le Verrier : suite logique puisque le Verrier a succédé à Arago à la direction de l'Observatoire de Paris. Mais les deux personnages sont bien différents. Arago est un extraverti sympathique, grand découvreur de talents, qui domine de sa bienveillante autorité toute la physique et l'astronomie française de son époque ; mais c'est aussi un « touche à tout » qui laisse le soin d'exploiter ses nombreuses idées. Le Verrier est un introverti austère, au tempérament hautain et dictatorial, aussi opiniâtre dans sa recherche que dans son

comportement. Ses rapports humains difficiles l'ont fait détester de beaucoup de ses contemporains, et cela a souvent terni dans le souvenir collectif ses remarquables qualités de scientifique et d'organisateur. Il est moins facile d'être objectif dans son cas que dans celui d'Arago, et c'est pourtant à cela que nous allons nous employer. » James LEQUEUX. LE VERRIER savant magnifique et détesté.

D – J'ai bien compris que la tribu ARAGO ne devait pas être la préoccupation essentielle de ce personnage !

L - Il nous détestait.

« Quatre mois après le décès de François ARAGO, Urbain LE VERRIER peut enfin sourire : un décret impérial le nomme Directeur de L'Observatoire... Il a le titre, le pouvoir, l'indépendance.

L'ouragan est violent, tous les astronomes proches d'Arago sont éjectés de l'Observatoire, Louis MATHIEU et Ernest LAUGIER d'abord par une triste priorité. Chassés, privés d'instruments, Ils perdent l'outil de leur travail, et le droit même de le poursuivre. S'ajoute au dommage professionnel la perte des logements à l'Observatoire... En guise de compensation, MATHIEU et LAUGIER reçoivent l'offre de professer en Sorbonne. Avec hauteur ils la refusent comme

ils écartent avec mépris une proposition alternative dont l'acceptation serait contraire à leur honneur : recevoir le traitement sans donner le cours.

Activité scientifique stoppée. Familles sans logis et sans ressources. Charles MATHIEU fils de Louis et de Marguerite, jeune polytechnicien quitte le milieu scientifique pour s'engager dans une entreprise d'Etat à Dieppe. Le grand amphithéâtre dans lequel Arago donnait ses cours d'astronomie populaire est démoli pour en faire l'appartement de 400 m² du nouveau directeur. Lucie Langier se déchaîne contre LE VERRIER, « l'albinos », et « l'ogre du Nord » Elle dénonce « les conquérants », « les cuistres... » François SARDA, les Arago, François et les autres.

L - Mon père avait été pressenti pour succéder à François. La famille étant notoirement républicaine et opposée au régime il n'était pas surprenant que cette fonction lui échappe.

Ce fut LE VERRIER, mieux en Cour, qui fut nommé. Le bureau des longitudes continuerait à être dirigé par Mathieu sans pour autant que les moyens matériels correspondants à cette fonction lui soient fournis ! Mon père et mon mari étaient congédiés avec des offres de remplacement inacceptables. Nous avons connu, sur le plan

financier une période sombre, je ne vous le cache pas.

Je n'étais pas préparée à cette tempête. L'Observatoire était MA MAISON depuis plus de 30 ans. Je n'avais pas imaginé autre chose que d'y finir mes jours.

Il faut comprendre que nous n'étions pas installés là par la grâce du « chef ». Mon père et mon mari occupaient les lieux en leur qualité d'astronomes reconnus, avant leur mariage avec des membres de la famille Arago. Ils étaient aussi légitimes que François à bénéficier d'un logement de fonction. On peut se poser la question de savoir si ce licenciement, parfaitement abusif, n'avait pas précisément pour but de permettre au nouveau directeur de prendre possession des lieux et de s'y installer avec sa famille. Je me contente de faire une hypothèse.

Ce départ a été un crève-cœur, moins le fait d'être obligé de partir (une cohabitation avec le maître de céans étant inimaginable), que le sentiment d'être congédiés comme des domestiques indécents. La façon de procéder « à la hussarde » a été ressentie comme une intolérable humiliation.

Fin janvier 1854 (mardi soir) : « *Nous avons appris qu'une charmante petite commission était chargée de réorganiser l'Observatoire, laquelle fonctionnait en grand secret et était composée de Le Verrier, Binet, Dumas, Biot, amiral Baudin et maréchal Vaillant. Le rapport est fait, dit-on, et il va sortir des discussions orageuses de ce délicieux sextuor un gâchis qu'on nous servira un de ces matins au Moniteur [ancêtre du Journal Officiel]. On dit que le Bureau des longitudes sera séparé de l'Observatoire, que Le Verrier sera ici le grand pontife et qu'il choisira deux ou quatre astronomes pour fonctionner sous ses ordres avec la régularité et l'obéissance des produits de l'ingénieur Vaucanson [connu pour son art des automates]. Ces petits projets nous paraissent assez coquets, mais nous sommes résignés à toutes choses ignobles, infâmes contre les positions, les personnes : rien ne sera respecté. Mon mari est à l'état d'homme enragé depuis qu'il sait ce que Le Verrier a débité contre lui, contre papa à la commission. Un des commissaires convenait, dans une maison, que l'homme à la planète avait été d'une impudence atroce.*

Février 1854 (jeudi matin) : « *Les conquérants prennent possession de leur domaine avec l'insolence des cuistres, les valets rient en nous regardant, on change les serrures des cabinets pour que les (souligné) Étrangers ne puissent plus*

parvenir aux salles d'observation (...). Le VILLARCEAU est le grand espion, le grand aide de camp du misérable, c'est lui qui est chargé de notifier des destitutions aux jeunes calculateurs en y joignant des phrases injurieuses. »

Février 1854 (jeudi matin) : « Nous avons eu hier et mardi un grand surcroît de besogne. On nous a signifié d'avoir à rendre sur-le-champ l'appartement du pauvre oncle [Arago], le malfaiteur voulant y établir son pied à terre. Nous avons enlevé une masse énorme de papiers qui restait dans cette pauvre chambre, et puis hier matin huit hommes ont ôté du salon le buste en marbre qui ne devait pas être souillé par les regards du misérable. Nous l'avons accompagné jusqu'à l'atelier de David [d'Angers] où il est installé jusqu'à nouvel ordre. Le déménagement a brisé ma mère ; et puis nous avons eu une scène déchirante de Paul [presque sept ans]. Il se cramponnait aux boiseries en criant qu'il ne voulait pas quitter la chambre où était mort son oncle ; qu'il était trop malheureux de voir cette alcôve pour la dernière fois. Tout à coup il s'est précipité sur le cordon de sonnette qui servait jadis au pauvre malade et il s'est écrié : "Qu'on me coupe le cordon, ils n'y toucheront pas, ceux qui vont entrer ici ..." et il l'a mis dans sa poche, mais le pauvre enfant n'a pas pu manger de la journée tant ces émotions l'avaient agité. »

Nous sommes comme tous les gens de bien tellement indignés, dégoûtés des ignobles turpitudes que nous voyons s'accomplir autour de nous, que ces sentiments ne laissent place dans nos cœurs qu'à une faible dose de chagrin. En rendant l'appartement de ton pauvre frère, nous avons accompli le plus rude de tous les sacrifices, le reste n'est que fatigue et ennuis...Même Gabriel (16 mois) n'a pas voulu quitter l'Observatoire en homme faible qu'il faut traîner ou porter ; il s'est mis à marcher hier parfaitement et court aujourd'hui comme un basque. Quant à moi, je te dirai sans modestie que je suis forte comme l'hercule du Nord (une caricature de Cham montre le VERRIER se cassant les reins pour avoir voulu se mettre trop de monde à dos). Je porte des paquets énormes, je cours d'un appartement à l'autre, je pioche ferme, et surtout je mets tout le monde en gaieté, je bavarde comme une pie, bref je fais une telle consommation de bonne humeur que j'aurai bien besoin de renouveler ma provision une fois sortie d'ici.

Je ne sais pas si l'ignoble triomphateur est assailli par les félicitations mais nous ici nous ne savons lequel entendre. Notre maison ne désemplit pas : que de bonne sympathie pour nos messieurs, que de chaleureuses poignées de main on nous donne, cela console un peu.

J'ai une heureuse nouvelle. Les ennemis de mon père avaient demandé à l'Académie, la démolition complète de

l'Observatoire. L'Académie a décidé au contraire, que l'Observatoire resterait tel qu'il est. Ce cher bâtiment, s'il n'était pas si grand, je le serrerais dans mes bras.

Lettres de Lucie LAUGIER à Etienne ARAGO
FEVRIER 1854.

L - Peut être vous-même êtes tentée de vous poser des questions sur la légitimité de la « tribu Arago » à se maintenir dans les lieux après la nomination d'un nouveau directeur.

D - **Je n'ai pas ce genre de pensée. Mais je me sens un peu membre de cette tribu et prête à entendre et comprendre ce que vous cherchez à me dire.**

L - En fait de « tribu », elle était réduite à sa plus simple expression à la mort de François. Demeuraient dans les lieux deux grands astronomes réputés, MATHIEU, mon père, et LAUGIER, mon époux, installés là en leur qualité et non par la grâce du « chef ». Lors de la prise de possession des lieux par notre cher Urbain, les fils de François avaient quitté les lieux. Seuls demeuraient sur place, mon père, ma mère, très malade, mon mari, mon frère et mes deux jeunes fils.

Il faut que j'arrête là mes doléances stériles.

Ce fut une période moralement très pénible, matériellement difficile.

Un mélange de tristesse, d'angoisse sur notre devenir, de colère aussi. Nos amis et connaissances nous ont soutenus dans cette adversité et leurs propos à l'encontre de notre bourreau nous ont mis du baume au cœur.

D - Je comprends votre indignation, votre chagrin, votre colère mais...

L- Ce n'est pas tant cette fracture dans ma vie que la manière de procéder qui a entraîné pour moi une humiliation insupportable, le sentiment d'une injustice imméritée. Et surtout, un sacrilège vis à vis de mon oncle de la part d'une personne, son successeur, qui lui devait beaucoup. En réalité, j'ai dû admettre que l'attitude de ce personnage ne nous était pas exclusivement réservée. Il jouissait d'une détestable réputation. Arrogant, cassant, autoritaire. Content de sa personne, d'un orgueil monstrueux...

De fait, le traitement auquel nous avons été soumis n'était pas différent de celui qu'il avait vis à vis de son entourage. Il était aussi suffisant, aussi intraitable, aussi désagréable, aussi injuste avec son

6 astronomes titulaires :

Faye, Desains, Liais,
Simon, Puiseux,
Chacornac ;

11 astronomes adjoints :

Besse-Bergier, Barbier,
Charrault, Lépissier,
Leysse, Voigt, Serret,
Lechartier, Vezy, Gernez,
Babinet ;

**46 aides-astronomes,
calculateurs et assistants :**

Butillon, Vinches, Bouchet,
Garrit, Reboul, Gélén,
Thuvien, Thirion, Delaire,
Flammarion, Saffray,
Harlant, Bourdette,
Loiseau, Lartigur C.,
Eltzen, Lartigur H.,
Dussolin, Durand, Barbelet,
Boillot, Monin, Bulard,
Tixier, Lafon, Lucas,
Dumerthé, Leroy, Lecocq,
Descroix, Boblin, Parault,
Dien, Perrin, Hermitte,
Thillay, Noël, Combres,
Delépine (2 fois), Dubois,
Rambosson, Massenet,
Hirtsch, Caniard, Maerleyn,
Mme Neuville.

Chauffeur, son cuisinier,
son secrétaire, le
personnel de
l'Observatoire ... Mais
tout de même !

On a dit qu'il était très
agréable en société et en
famille qu'il était un très
bon musicien...

Figure 5.3. Liste des
astronomes ayant quitté
l'Observatoire de Paris
entre 1854 et 1867.

Je ne croyais pas qu'il put encore arriver de nouvelles tristesses de l'Observatoire mais l'Albinos a l'esprit fécond pour faire le mal. Il a démoli le bel amphithéâtre la semaine dernière et cela sans permission, sans autorisation. Les pierres sont tombées, il ne reste plus que les 4 murs et Monsieur Le Verrier va faire là-dedans des logements pour augmenter encore le sien. Sans doute ce monstre qu'on croyait en défaveur a obtenu ces jours-ci un nouveau crédit de 205.000.

Nous ne nous consolons pas de la destruction de cette magnifique salle ... Lettre de Lucie Laugier à son oncle Etienne.

Je me suis soudain retrouvée bien seule pour assumer des responsabilités auxquelles je n'étais pas préparée. Ma mère était toujours là mais tellement diminuée par la maladie. Quand je dis que je n'étais pas préparée à cette responsabilité, ce n'est pas tout à fait exact. J'ai certes été associée à la bonne marche de l'Observatoire, à la solidarité familiale.

Mais il m'a fallu construire une autre vie. Depuis des années je vivais la vie d'ARAGO. C'était une occupation à plein temps. Et soudain, le vide. Cruel, dévastateur. Je devenais une fille, une épouse, une mère...à plein temps.

Il a fallu tout reconstruire, se meubler, se loger, s'occuper de la scolarité des enfants, les installer dans leur nouvelle vie en espérant qu'ils ne seraient pas trop perturbés par ce séisme.

Nous voici donc « à la rue ». Après quelques essais dans des logements inappropriés nous avons atterri dans un immeuble convenable rue Notre dame des champs, à deux pas de l'Observatoire assez vaste pour recueillir ce qui restait de la tribu. Il fallait aussi héberger les instruments fabriqués par François que « l'Albinos » m'a dédaigneusement remis en me faisant bien sentir qu'ils n'étaient d'aucune utilité. J'ai été heureuse de pouvoir conserver ce trésor qui témoignait de l'ingéniosité de mon oncle et de son génie.

La destruction de l'amphithéâtre imaginé par mon oncle, remplacé par les appartements de Monsieur LEVERRIER m'ont immensément chagrinée. J'étais à bout de colère.

Tout ce charivari dans une impréparation totale m'aura finalement sauvée. Ces occupations nouvelles pour moi m'ont permis de retrouver un équilibre et une sérénité que je croyais avoir perdus pour toujours.

L'EXIL.

D - Laissons passer l'orage et ses dégâts, je souhaiterais que vous me parliez de l'exil d'Etienne, un chagrin supplémentaire et une lourde charge pour toute la famille et spécialement pour votre mère et vous-même au cours de cette période troublée.

L - Ce n'était que le début d'une période sombre. Rendue plus difficile encore par l'absence de ce cher oncle dont je voudrais vous parler davantage. Mais auparavant je voudrais que vous soyez informée de cet épisode de sa vie, neuf années tout de même, dont il a réussi malgré tout à sortir en ayant réussi à garder son enthousiasme, son énergie, sa volonté de changer le monde !

« Après sa démission de Directeur Général, Etienne continua à siéger à la Constituante mais il ne se présentait plus pour les élections de membres de l'Assemblée législative. Il s'occupait toujours de politique militante lorsqu'eut lieu en 49 la manifestation contre l'expédition de Rome. Poursuivie sur les boulevards, elle fut dispersée et les chefs les plus en vue s'échappèrent de tous les côtés. Etienne se sauva par la rue Basse du Rempart et courut s'enfermer chez un ami, il changea bien vite cette retraite peu sûre pour l'abri que lui offrit BIXIO, rue Jacob chez lequel il resta caché pendant

plus de huit semaines. Un soir, BIXIO vint nous chercher ma mère et moi et nous conduisit en voiture ouverte au boulevard Montparnasse où nous trouvâmes Etienne nous attendant à un endroit désigné par son ami. Nous fîmes une promenade aux Champs Elysées où le brillant éclairage nous donnait du souci, mais Monsieur BIXIO répondait que jamais on aurait idée de chercher Etienne dans un landau découvert même à 10 heures du soir. Ces messieurs nous donnèrent rendez-vous pour un soir rue Jacob. Il s'agissait de porter à Etienne le nerf de la guerre indispensable pour sa fuite à l'Etranger. Ma mère trouva moyen de satisfaire largement son frère auquel nous portâmes des rouleaux d'or la veille du jour fixé pour le départ en compagnie de Ledru-Rollin, de Schoelcher déguisé en prêtre. Ce départ fut assuré par la bienveillante intervention d'un Ingénieur en chef attaché au chemin de fer du Nord, roussillonnais, qui devait grande reconnaissance à mon père et à mon oncle Arrivés tous trois sans encombre à Bruxelles ils furent immédiatement invités par le gouvernement belge à déguerpir alors sur Londres où Ledru-Rollin et Schoelcher établirent leur résidence définitive.

Mais Etienne ne put jamais s'habituer à ce pays de brouillard dont il ignorait complètement la langue après six mois passés en Angleterre passés en Angleterre, il fit agir plusieurs amis influents pour obtenir son installation en Belgique. Après quelques mois de séjour à Bruxelles, la police le fit interner à

Spa d'où il revint encore pour être cette fois obligé de se rendre en Italie, à Turin Etc. Etc. » Lucie LAUGIER.

Il a fallu à mon cher oncle une force de caractère peu commune pour surmonter cette épreuve. Il a réussi à organiser pendant un temps une sorte de caisse de secours pour les exilés sans ressources. Ma mère et moi avons organisé des collectes que lui se chargeait de distribuer à ceux de ses amis qui n'avaient ni parent ni amis pour leur assurer le minimum. Lui-même dépendait largement de sa famille mais il percevait quelques droits d'auteur que son éditeur Hetzel réussissait à lui faire parvenir.

Ses lettres ne laissaient transparaître aucune amertume, aucun esprit de revanche, même s'il restait combattif et persuadé que le Bien triompherait. Ma famille, et spécialement ma mère et moi, avons souffert de le savoir si loin, si seul, si impuissant. Il nous envoyait des nouvelles rassurantes et, le connaissant, nous gardions l'espoir de le retrouver inchangé mais les jours, les mois, les années passaient... nous avons eu des moments de découragement et de tristesse infinis.

Pour vous donner une idée de la précarité de sa situation, j'ajouterai, qu'expulsé de Belgique, il a séjourné en Hollande puis en Suisse où il a

rapidement été considéré comme indésirable. Il tente de se fixer à Annecy, auprès de son ami Eugène Sue, puis il part pour Turin. Il est si remuant dans un Piémont politiquement instable qu'il est présenté comme un « uomo pericoloso ».

Toute cette période riche en péripéties de tous ordres permettra un volumineux échange de correspondance entre Etienne et ses nombreux amis restés en France. Il a réussi à conserver et à ramener à Paris plusieurs cartons qu'il m'a légués par testament. Nul doute que ces cartons contenaient des trésors. Je n'ai jamais personnellement eu le loisir de les consulter.

Les sept plaies de l'exil

Genève

Il est pour le proscrit aventureux, bohème,

Une plaie à guérir qui le livre en chemin

Au premier cœur de femme où son œil lit « je t'aime »

A l'ami de hasard qui tend vers lui la main,

Au foyer de rencontre où, jetant sa besace dont le poids le fatigue, il entre étourdi

Quand le maître lui dit : « viens ici prendre place »

Cette plaie c'est

L'ISOLEMENT

Je vois à ses côtés, non moins grave et profonde

Une autre plaie

encore.....

.....

.....

Cette plaie est

L'POISIVETE

Et cette vertu.....qui fausse du banni l'instinct républicain.....

.....

*J'ai dit : **L'ORGUEIL***

L'NATIONAL

Le fameux Gibelin dans ses jours d'infortune.....

.....

Saigne

L'HUMILIATION

Et toi quel est ton nom ? Parle plaie incurable.....

.....

.....

J

*e suis le **DECOURAGEMENT***

*Les bannis ont encore pour plaie une
furie*

.....

C'est la

RECRIMINATION

*Là bas voyez cet homme en Spartacus il
pose.....*

.....

*Fuyez **PAGENT PROVOCATEUR***

Etienne ARAGO Une voix de l'exil.

D - Quand et comment a pris fin cette période qui pour vous tous et spécialement pour Etienne a été éprouvante ?

L – Nous ne mettons nos espoirs que dans la chute de l'Empire que rien ne laissait prévoir.

Et puis il y a eu une amnistie pour tous les proscrits pour célébrer la victoire dans la guerre d'Italie. (1859.)

Bien des proscrits ont refusé de rentrer en France tant que l'Empereur resterait au pouvoir.

« Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera je rentrerai. » Victor Hugo.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'ensuis !

Si même Ils ne sont plus que cent, je brave encore Scylla.

S'il en demeure 10, je serai le dixième.

Et s'il n'en reste qu'un je serai celui là !

Etienne ne m'a pas fait de confidences à propos de sa décision de revenir en France.

Je pense que sa situation de vagabond lui pesait. Et puis il a sans doute pensé qu'il servirait mieux ses idées en étant sur place. Mais surtout, sa famille lui manquait. Il n'avait pu être présent aux obsèques de sa vénérée sœur. Les conditions matérielles étaient préoccupantes. Il était perpétuellement démuné et si nous avons pu l'aider financièrement pendant un

temps, il n'en n'était plus de même après que nous ayions été ignominieusement privés à la fois de ressources et de logement.

J'étais devenue « la gardienne du temple » une lourde charge qu'il pouvait alléger par sa chère présence, tant matériellement que moralement.

Son retour a été pour moi l'espoir d'une vie meilleure. Je savais que je n'étais qu'au début de mes épreuves.

D - Voici Napoléon « le petit » qui quitte le palais de l'Élysée et s'installe aux Tuileries et séjourne dans d'anciennes résidences royales ...en compagnie de sa toute nouvelle épouse, la belle Eugénie de MONTIJO.

L - Nous étions vent debout contre cette conquête du pouvoir « à la hussarde ». Voici notre chère République sitôt née, sitôt abandonnée, au profit d'un seul homme qui manifestement voulait régner en autocrate.

En même temps nous étions bien obligés de constater que Napoléon le troisième avait été installé sur son trône à la suite d'un plébiscite au suffrage universel. Difficile de contester la légitimité

du nouveau chef de l'Etat ! Nous étions piégés. Malheureux et piégés.

Et puis...on n'a plus beaucoup parlé politique. Nous avons ruminé notre déception. Nous avons des préoccupations plus immédiates.

Il faut aussi en convenir, tout n'a pas été aussi détestable que nous le redoutions dans les 19 années qui ont suivi. Le nouvel Empereur partageait bon nombre de nos idées, de nos espoirs, de nos croyances.

Alors qu'il était encore Président de la République, L'Assemblée Nationale, très conservatrice, avait voté en Mai (1851) une loi visant à réduire sensiblement le suffrage universel. Non par la voie d'une augmentation du cens qui aurait mis le feu aux poudres, mais par une obligation de résidence pour une durée de trois ans qui avait à peu près le même résultat.

Cette Loi fera heureusement parti des premières annulées par le nouvel Empereur.

C'est un exemple de ce qui a sans doute conduit Napoléon à ce coup d'Etat qui était pour tous les républicains un coup de poignard. Il voulait honnêtement changer les choses mais se trouvait

confronté à l'opposition quasi systématique d'une Assemblée conservatrice, opposée à la plupart de ses projets. Tout cela conduisait à une paralysie du pouvoir préjudiciable à une gouvernance normale.

Ce n'est que mon regard sur cette période absurde. Cet entracte entre deux Républiques a sans doute servi de leçon. Mais ces « hoquets » de l'Histoire étaient sans doute inévitables et probablement formateurs.

« Une fois l'Empire fait et ainsi organisé, il devient de plus en plus évident que Louis Napoléon ne pourra compter que sur lui-même pour atteindre les objectifs qu'il s'est assignés et qu'il ne reniera jamais

D'après les textes et d'ailleurs dans l'esprit de tous c'est lui qui détient le pouvoir. Un pouvoir personnel. Quasi absolu, au moins au début. Mais l'exercice de tout pouvoir est en fait une lutte incessante contre l'impuissance. L'impuissance qu'on découvre en mesurant le long chemin à parcourir entre un ordre, une orientation, une consigne et leur exécution, intelligente, réaliste et néanmoins fidèle ; l'impuissance née des obstacles innombrables qu'on rencontre, liés à la paresse, au conformisme, à l'adhésion. Et ce qui est vrai de tout pouvoir vaut tout particulièrement pour celui de Napoléon. Il est le seul à croire aux politiques qu'il entend conduire aux difficultés habituelles des gouvernants qui entent

d'accomplir un dessein s'ajoute celles tenant au fait que personne d'autre que lui ne croit à ce dessein

Les rouages de l'Etat sont donc au moins autant des éléments de résistance à sa volonté que des auxiliaires. C'est d'abord de ceux qui devaient le servir qu'il avait à se défier.

Philippe SEGUIN Louis Napoléon le grand

D – Quand on regarde ce que l'on doit à cet Empereur mal aimé on ne peut s'empêcher de penser qu'il a fait faire à la France un grand pas en avant dans bien des domaines.

Droit à l'instruction pour les filles, droit de grève, droit de réunion, prospérité économique sans précédent, essor des chemins de fer, soutien à la recherche scientifique, modernisation des grandes villes...sans parler du rayonnement du pays dans le monde.

L - Je n'en disconviens pas.

D - Aurait il pu faire tout cela en tant que Président d'une République ?

L - J'aurais aimé qu'il le put.

D - Votre famille déjà bien éprouvée par les agissements de Monsieur LE VERRIER

s'est trouvée confrontée aux événements de 1870 qui certes ont entraîné la chute d'un Empire honni mais aussi la renaissance de cette République que vous appelez de vos vœux depuis si longtemps.

L - C'est vrai, mais nous l'avons payée si cher !

Cette année nous a tout de même procuré une satisfaction : la révocation de Le VERRIER ! Mais c'est anecdotique car il a récupéré son poste après que son successeur soit mort prématurément ! Ce n'est plus le sujet.

Revenons à cette guerre incompréhensible, dont les causes auraient dû nous être étrangères : une succession au trône d'Espagne et le désir de nos voisins germains d'unifier leur empire. Le chancelier Bismark nous a tendu un piège dans lequel nous sommes tombés, sans avoir pris la mesure de notre infériorité en hommes et en matériel.

LA CHUTE DU SECOND EMPIRE

La



Bismarck, l'auteur de la dépêche d'Ems 

dépêche d'Ems est un texte rédigé par le chancelier prussien **Bismarck** le 13 juillet 1870. Ce texte rendait compte, d'une manière très insolente, de la réponse courtoise mais négative que le roi de Prusse donnait à une entrevue réclamée par l'ambassadeur de France. La France voulait une confirmation écrite du renoncement au trône d'Espagne, d'un cousin du roi de Prusse.

La dépêche publiée dans la presse le 14 juillet 1870, est considérée comme un affront par la France. Sans attendre les explications verbales de l'ambassadeur revenu à Paris, et sans essayer de résoudre diplomatiquement le problème, le gouvernement français, poussé par les députés du corps législatif, déclare la **guerre à la Prusse** le 17 juillet (reçue en Prusse le 19).

Vous le voyez, mon intérêt pour la vie politique ne m'avait pas abandonnée...

La perspective de cette guerre, redoutée par certains, a tout de même suscité un élan de patriotisme indéniable.

Chez la plupart de nos amis et connaissances c'était l'inquiétude qui dominait. Nous ne connaissions pas encore la consternante impréparation de notre armée et la médiocrité des chefs de cette armée disparate, peu entraînée, mal équipée. L'empereur venait d'être plébiscité par un nouveau vote favorable. Mais il était de notoriété publique qu'il était très malade, et il était difficile de l'imaginer en grand chef de guerre.

Bref, le sentiment dominant était une immense angoisse devant cet avenir que nous pressentions désastreux.

Je ne suis pas une mauvaise patriote. Je suis enthousiasmée comme les plus ardents par les beaux côtés de l'évènement, mais (...) il y a des moments où je ne vois que les mauvais côtés (...) Je ne crois pas que nous trouvions grands avantages dans cette guerre.

Ce qui m'attriste ce sont ces engins épouvantables qui font que le courage ne compte plus guère. Ce sont certains

articles, d'une violence de bêtes féroces et qui ôteraient, je trouve, toute noblesse à une défaite, tant ils chantent d'avance une victoire avec vantardise et grossièreté.

Je ne puis vous exprimer à quel point je trouve cela tantôt beau et tantôt triste. Je m'enthousiasme lorsqu'on porte le drapeau avec acclamations ; les cœurs et les sentiments se rapprochent d'une façon bien émouvante. Mais je suis navrée lorsque tous les jeunes gens que nous connaissons depuis longtemps nous disent adieu. On plaint ceux qui partent avec ravissement parce qu'on voit d'avance ces belles jeunesse brisées brusquement.

Journal de Lucile Le VERRIER. Cité dans « Les français et la guerre de 1870 » Jean François LECAILLON

Et ce fût un désastre...

Et au final, SEDAN la bataille de trop.

« Louis Napoléon fait hisser le drapeau blanc au sommet de la citadelle. Au Roi de Prusse stupéfait d'apprendre qu'il se trouve là, il adresse un simple billet

« Monsieur mon frère,

« N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, il ne me reste plus qu'à remettre mon épée entre les mains de votre Majesté.

Je suis, de votre Majesté le bon frère. » ...

Il précisera plus tard au chancelier BISMARCK que cette épée n'est que celle de l'Empereur. Et lorsque que le chancelier lui demande qui a le pouvoir de négocier, Louis Napoléon répond : le gouvernement actuellement existant. »

LOUIS NAPOLEON LE GRAND. Philippe SEGUIN.

D - Un mal pour un bien ? Voilà que votre chère République refait surface.

L - C'est vrai. Mais à quel prix et dans quelles conditions. Il était clair que l'Empereur n'avait pas voulu engager la France dans ce qu'il a estimé être SON naufrage. La République fut proclamée, un gouvernement provisoire installé. Et devinez qui en était l'un des membres ? Emmanuel, le fils de François.



Décidément on ne pouvait se passer de la famille !

Et ce n'est pas tout !

ETIENNE MAIRE DE PARIS

Depuis son retour d'exil, l'oncle Etienne n'avait perdu ni son énergie, ni son goût pour la politique, ni sa volonté d'établir en France la République.



GAMBETTA proclame la République depuis le balcon de l'Hôtel de Ville.


Il n'eut aucun mal à rétablir un contact constructif avec ses alliés. Dès le mois d'Août, il était déjà partout où l'opposition au Régime pouvait s'organiser. Notre inquiétude était grande. Nous ne le voyions presque plus, il n'avait plus vingt ans et vivait une fois de plus dangereusement. Se montrait à la chambre des députés, très souvent, mais aussi fréquentait les lieux plus ou moins secrets où se le connaissait bien, n'est jamais intervenue.

Les revers militaires de nos troupes et la chute prévisible de l'Empire ont sans doute permis que la proclamation de la République soit reçue dans le plus grand calme, sans effusion de sang, avec soulagement, Mais peut être pas par tout le monde et pas pour longtemps.

Les députés ont été confrontés une foule houleuse et inquiète, massée devant l'Assemblée. GAMBETTA a alors proposé de se rendre à l'Hôtel de Ville pour y proclamer la République. C'est là qu'Etienne a été reconnu. Il était populaire et avait manifesté à deux reprises au moins, la sincérité de ses sentiments républicains. Le voilà acclamé, embrassé, la foule demande sa nomination comme Maire de Paris...GAMBETTA devant ces acclamations nomme en effet Etienne Maire de Paris. Il occupera ces fonctions pendant trois mois. Il organisera notamment avec efficacité les nominations aux mairies d'arrondissement tâche oh combien sensible. Il a surtout organisé les élections du futur Maire au suffrage universel, ce qui ne vous étonnera pas.

C'est Emmanuel, membre du gouvernement provisoire qui lui remettra solennellement son écharpe.

Liste des maires de 1870 à 1871 [modifier | modifier le code]

N°	Portrait	Nom	Début du mandat	Fin du mandat	Appartenance politique	Notes
9		Étienne Arago (9 février 1802 - 7 mars 1892)	4 septembre 1870	15 novembre 1870	Républicain modéré	Il devient maire sur proposition de Léon Gambetta et acclamation des Parisiens peu de temps avant le début du siège de la capitale par les troupes prussiennes. Il n'est pas candidat à sa propre succession lors de l'élection organisée en novembre.

Le gouvernement a estimé devoir poursuivre cette guerre, laver l'humiliation, gagner la guerre Peut être pas pour vaincre mais pour ne pas être vaincus. Curieuse situation. L'ennemi pensait pouvoir dès la chute de l'Empereur imposer les conditions d'une armistice.

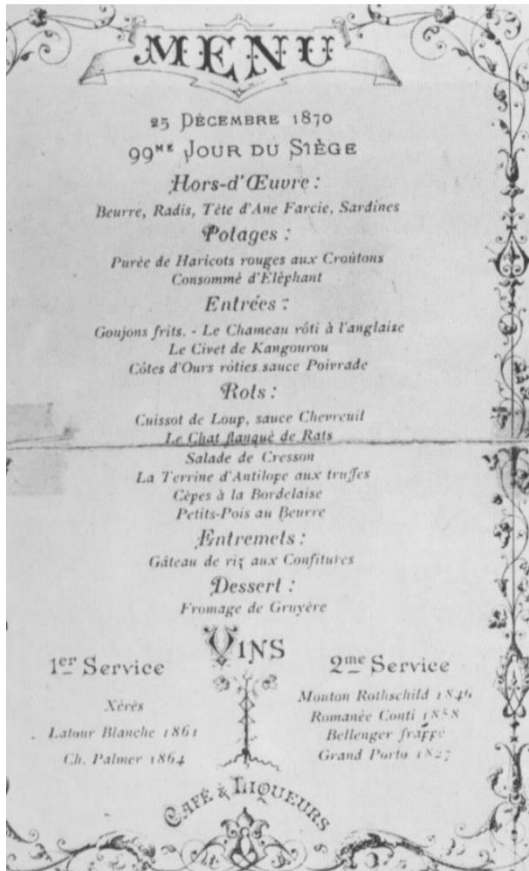
Le refus farouche de négocier de ce gouvernement (courageux ou inconscient ?) a persuadé l'ennemi que s'il voulait être être admis comme le vainqueur indiscutable du conflit, il devait se rendre maître de la Capitale. Or des troupes bien entraînées et déterminées se trouvaient encore présentes à

l'intérieur de la ville et une attaque frontale était inenvisageable en présence de la population civile demeurant dans la cité qu'il aurait fallu exterminer, du moins c'est ce que je crois.

Et pourtant. Ce fut pire. Ce fut le siège de Paris. Quatre horribles mois où la population n'avait plus



le moindre moyen d'existence. Si un jour on vous a raconté que nous avons mangé du rat vous ne l'avez pas vraiment cru.



Menu du 25 décembre 1870.
Café Voisin, 261 rue Saint-Honoré.

Les animaux du jardin d'acclimatation ont été sacrifiés, les chats les chiens...C'était l'hiver. Impossible de se chauffer, de se laver...Je ne vous

parle pas du climat d'insécurité qui régnait dans la ville.

Il a bien fallu en finir. Il était clair que nous ne pouvions gagner cette guerre ni même sauver l'honneur. Et puis il fallait faire face aux émeutes sporadiques de gens à bout de malheurs, de privations, ils avaient froid et faim, ils souffraient de toutes sortes de maladies qu'on ne pouvait soigner faute de connaissances suffisantes mais surtout faute de médicaments.

Le pays avait perdu des centaines de ses fils. La dette à payer à l'ennemi était considérable sans parler des dégâts matériels qu'avaient provoqué l'usage des engins de guerre de plus en plus sophistiqués et efficaces.

Et pendant qu'à Paris on se sentait les plus malheureux, des combats sporadiques avaient lieu dans la France entière. Nos soldats s'entretuaient, la population s'en mêlait parfois au risque de faire d'autres morts.

Ce fut enfin l'armistice. Consternante. La guerre était perdue, l'Allemagne unifiée, la France amputée de l'Alsace-Lorraine, le pays condamné à supporter des dommages de guerre exorbitants, une

population exaspérée par les privations, inquiète du lendemain, déçue par un gouvernement qui, de fait, n'avait pas de visage, pas d'autorité, pas de véritable légitimité et qui n'était même pas à Paris...

Nous n'étions pas au bout de nos peines.

LA COMMUNE

De graves émeutes ont eu lieu à Paris et dans quelques grandes villes de province. Bien difficile de de déceler le but recherché par les émeutiers. Le pouvoir ? probablement mais sous quelle forme ? avec quels chefs ? avec quel programme ? La population sortait d'une guerre perdue qui s'était terminée dans l'humiliation et la ruine. Et puis, ce siège, intenable, pendant l'hiver de surcroît, on avait manqué de tout, on avait eu peur, et l'émeute a jailli, comme une marmite en ébullition.

Un soulèvement populaire, certes compréhensible, c'était bien la seule chose compréhensible dans ce désordre.

Que voulaient ces enragés ? Le gouvernement du peuple par le peuple ? mais comment, pourquoi, avec qui... questions sans réponse.

Abattre le passé, tout le passé ? et après ?

S'en est suivi une période de **bruit, de fureur, de sang de larmes et de feu.**

On se terrait chez soi, se demandant si tout cela aurait une fin et quelle fin. Paris disparaissait sous le vandalisme, les destructions, les batailles de rue.

Vous devinez combien je souffre de contempler si souvent les sinistres restes de nos monuments détruits...

Fuir Paris, je ne le pouvais pas car mes obligations professionnelles m'y ont retenu jusqu'au bout. D'ailleurs où aurais-je pu aller ? Une partie de notre territoire est encore infestée de Prussiens et je ne veux pas les voir.

Pendant deux longues journées nous sommes restés aux mains de ces misérables. Prétextant qu'on tirait sur eux, depuis nos fenêtres ils montaient sans cesse à la recherche d'hommes ou d'armes cachées, ils brandissaient épée ou pistolet, faisant trembler d'effroi les femmes de la maison. Naturellement il n'y avait ni hommes ni armes.

De mon balcon qui offre une vue parfaite sur la rive droite, j'aperçus tout l'horizon en feu. Depuis l'Hôtel de ville à ma droite jusqu'à la rue Royale à ma gauche, s'étendait une longue ligne de flammes et de fumée, absolument continue, c'était un spectacle stupéfiant, inouï, incomparable. Au premier plan, le palais de justice formait un brasier gigantesque. Les poutrelles de fer qui soutenaient la toiture ne

s'étaient pas encore fondues dans l'abîme de feu ; on eut dit quelque fantastique gril dressé sur l'Enfer. Des flammes s'élevaient, s'échappaient tel un Génie aux ailes d'or. L'élégante flèche de la Sainte Chapelle dont ressortaient étincelants tous les reliefs . Je restais là longtemps à contempler ce prodigieux incendie, dévoré par l'angoisse et cependant incapable de détourner les yeux d'un spectacle si grandiose et si fascinant.

...Et maintenant que va devenir notre malheureux pays ? Quelle va être notre forme de gouvernement ? A dire vrai je ne m'en préoccupe guère et n'ai aucune envie de m'en préoccuper. Je suis tout heureux d'être débarrassé de la COMMUNE de circuler librement et de faire ce que je veux sans m'inquiéter de ces misérables et je n'éprouve nul besoin pour l'instant de me poser de nouveaux problèmes.

Extraits d'une lettre de Jules SEVRETTE à Lucile LE VERRIER journal d'une jeune fille su second Empire

Il y avait beaucoup de femmes parmi les insurgés, on imagine la situation des enfants, laissés à eux-mêmes qui ne recevaient naturellement plus d'éducation, plus d'assistance et on pouvait voir dans les rues des bandes d'enfants pouilleux, déguenillés, mendiant ou chapardant, dormant sous les ponts.

Le gouvernement de Monsieur THIERS, siegeant toujours à Versailles a fait donner la troupe après plusieurs mois d'un indescriptible chaos.

Et la troupe est entré dans Paris, et la troupe a tiré. Après une semaine sanglante, nous avons eu au moins quelque chose qui ressemblait à un gouvernement avec Monsieur Thiers à sa tête et l'espoir que l'ordre républicain rétabli tant bien que mal, plutôt mal que bien, permettrait enfin un retour à une vie normale.

J'avais 49 ans.

LES DERNIERES ANNEES

D - Avant de poursuivre et pour mieux vous situer dans cette tempête, j'aimerais que vous fassiez le point des membres de la famille vivant avec vous à cette époque et dont vous étiez le « pilier » après la mort de votre mère Marguerite.

1853	Mort de François
1854	Mort de Jacques
1859	Mort de Marguerite. Retour d'Etienne
1864	Mort de Gabriel. Naissance de Pierre

1872	Mort d'Ernest
1875	Mort de MATHIEU
1886	Naissance de Jean LAUGIER-MATHIEU
1889	Mort de Marie d'Auxerre LAUGIER-MATHIEU
1892	Mort d'Etienne
1893	Mort de Paul LAUGIER-MATHIEU

L - Je dois dire que cette période de ma vie a été pleine de soucis, de chagrins, de tristesse. On peut toujours tout surmonter, certes, mais en me remémorant cette époque je remercie le ciel d'avoir eu la responsabilité de cette famille qui était une partie de moi-même. Les difficultés matérielles que nous avons dû surmonter m'ont empêchée de penser au reste.

Le cercle de famille s'est si vite rétréci ! Il y a eu les disparitions, attendues, comme celle de ma mère, malade depuis si longtemps.

Mais Gabriel, 13 ans !

Ernest, mon époux, mon soutien, mon roc, mon ami ! me voici veuve à cinquante ans... Pierre n'avait que huit ans.

Paul, à 46 ans son fils Jean, (votre grand père si j'ai bien compris) avait 7ans. Ce pauvre orphelin m'a été confié, j'avais soixante dix ans.

Mon père est parti à l'âge de quatre vingt douze ans. Il est resté intellectuellement actif jusqu'à la fin et sa bonté, sa sérénité son bon sens, son amour paternel ont été ma force.

Et puis il y avait Etienne, mort âgé lui aussi mais resté intellectuellement présent jusqu'à la fin et d'un réconfort quotidien.

Emmanuel, mort trop jeune. Certes nous n'étions plus très proches, mais nous avons tant de souvenirs de notre vie commune sous les toits de ce cher Observatoire.

C'est le sort de toutes les personnes âgées de voir disparaître ses proches mais cette « normalité » ne console pas.

Triste hécatombe.

D - Lors du retour au calme dans le pays après la guerre, le siège de Paris, la Commune, vous étiez en pleine force de l'âge. Comment se sont passées ces longues dernières années.

L - Longues, elles ont été très longues. Je viens de vous dresser la liste des disparus, mais il fallait être présente pour les vivants. Je suis devenue le personnage essentiel de ce reste de famille. Je ne vous cache pas que j'ai trouvé beaucoup de satisfaction à participer aux travaux scientifiques du Bureau des Longitudes qui n'était pas resté dans le giron de Monsieur Leverrier, à écrire sous la dictée de mon père, de mon mari comme je le faisais pour François. La mélancolie et la nostalgie étaient bien là, je ne peux le nier, mais je ne me suis jamais laissée aller au découragement. Le ciel m'avait dotée d'une grande énergie. Ma grand-mère, Marie et ma mère Marguerite m'ont donné l'exemple du courage. Je devais être à leur niveau et leur faire honneur. Je crois avoir fait de mon mieux pour maintenir le bien être de la famille et une cohésion affectueuses entre ses membres.

Au cours de ces années grises, j'ai eu le bonheur de retrouver avec Etienne les moments privilégiés que j'avais connus avec François. J'ai écrit sous sa dictée, les cinq volumes de ses mémoires et participé à la rédaction des textes variés qu'il écrivait en abondance.

ETIENNE

D - Etienne, justement. Vous m'avez dit plusieurs fois au cours de nos entretiens qu'il faudrait que vous m'en parliez. Le moment n'est il pas venu ? Il est évident que cet homme a tenu une grande place dans votre vie.

L - C'est juste. Et je pense avoir tenu une grande place dans la sienne.

Au moment de me dire que je n'ai plus rien à dire, je suis plutôt contente de devoir prolonger ainsi nos entretiens qui m'ont procuré un immense plaisir, je dois bien le reconnaître...

D - Plaisir partagé croyez le bien. Lors de notre première rencontre, je ne me doutais pas que nous pourrions aller si loin dans le parcours de votre vie hors normes. Vous avez été proluxe et en êtes sans doute la première surprise.

L - C'est certain.

Mais trêve de sentimentalité stérile, parlons d'Etienne. Il a tenu une grande place dans ma vie. Ce n'était ni un oncle, ni un père, ni un frère, mieux qu'un ami. Je le chérissais, il me chérissait, nous

avons du plaisir à être ensemble. Je ne devrais peut être pas être aussi prétentieuse, mais je crois que nous nous portions une admiration réciproque.



Vous vous souvenez qu'Etienne était le plus jeune de la fratrie. Choyé par sa mère, par ses sœurs, il aurait dû être un insupportable enfant gâté. Il n' en a pas eu le caractère, mais a gardé de cette enfance, l'assurance de celui qui se sait apprécié, estimé, celui à qui l'on pardonne tout grâce à sa gaité, son entrain, son charisme, son charme.

Il était doué. Pas pour la science, au grand dam de son frère aîné. Peut être la multiplicité de ses dons l'a-t-elle empêché de se tenir longtemps à la même

tâche, ce qui lui faisait une réputation d'homme frivole, léger. C'est aussi ce qui faisait son charme.

Ses débuts en littérature, qui a tenu une place immense dans son parcours n'ont pas été prometteurs. Il avait rencontré fortuitement celui qui n'était pas encore le grand Balzac et l'avait, dit-on, empêché de mettre fin à l'immense carrière qui l'attendait en se jetant du haut d'un pont. Les deux hommes se sont liés d'amitié et ont décidé d'écrire un roman, ensemble. Etienne avait une grande confiance en son frère aîné et a commis l'imprudence de lui soumettre le manuscrit. François l'a lu, et sous les yeux d'Etienne a précipité le document dans l'âtre crépitant. Etienne, découragé, s'est abstenu de prétendre à une carrière de romancier.

Il a persévéré mais dans des registres différents. Il a été un temps directeur du Vaudeville et a écrit la plupart des pièces qui y étaient données souvent avec le concours de son frère Jacques et de son neveu Emmanuel. Un pastiche d'Hernani a bien failli ternir ses relations amicales avec Victor Hugo. Mais il y en a eu d'autres beaucoup plus méchants et moins légers et finalement le grand homme s'est fait une raison.

Etienne adorait la presse et a beaucoup écrit pour elle. Au point de créer plusieurs journaux dont certains n'ont été que des feux de paille. Mais avec un ami il a lancé « le FIGARO » sans toutefois persévérer. Il faut dire que le comportement d'Etienne tenait parfois du mouvement perpétuel. Et l'argent pour l'argent ne l'intéressait pas. En cela il avait un point commun avec son frère François. Il avait une idée, souvent excellente, et laissait à d'autres le soin de la mener à son terme.

Le théâtre du Vaudeville a brûlé. Etienne n'était pas un homme d'affaires. Il est sorti ruiné de cette aventure et a dû rembourser de ses deniers les énormes indemnités entraînées par une faillite qui ne devait rien à des succès théâtraux.

Il entretenait des relations très amicales avec son éditeur HETZEL dont je vous ai déjà parlé.

Sur le plan politique, on peut dire de lui qu'il était un militant actif. Il s'est souvent mis en danger. On raconte qu'il avait conspiré avec quelques amis pour organiser l'évasion de prisonniers politiques qui se trouvaient dans l'une des geôles de la monarchie. Sans entrer dans les détails, ils avaient permis aux détenus de creuser un tunnel qui débouchait dans le jardinet de deux personnes âgées, ébahies devant

l'insolite spectacle mais compréhensifs et qui ont volontiers ouvert les portes de leur propriété pour permettre aux fugitifs de prendre le large.

Pendant ses années d'exil, nous l'avons aidé naturellement, moralement et matériellement de notre mieux.

Ma chère Lucie,

Il m'est doux et il est de mon devoir de consigner dans une lettre tout ce que tu as fait pour moi durant mon exil et depuis ma rentrée en France. Je le fais sans phrases.

EXIL. Avec ta mère et ton jeune fils aîné, tu arrivas un jour en Belgique où le vent de la proscription m'avait poussé. Je me trouvais alors à Spa. Le gouvernement belge m'y avait interné. Un matin, nous étions réunis dans une petite chambre d'hôtel. Je me mis à exprimer toute ma reconnaissance pour tout ce que ma famille faisait pour moi : l'envoi d'argent accompagné de la lettre la plus tendre que je recevais à chaque fin de mois. Mon émotion était grande. Ta mère se leva du fauteuil où elle était assise et se rappela que tu devais aller acheter un cerceau dans une boutique en face de l'hôtel pour ton petit Paul. Dès que tu fus sortie de ma chambre, ta mère se rapprochant de moi et penant mes mains dans les siennes me dit vivement : « Etienne, il faut que je te fasse part d'un secret qui va te faire battre le cœur mais je te

demande avant tout de ne pas laisser soupçonner à Lucie que je t'ai fait la confidence que tu vas recevoir. Je promis ce que ta mère exigeait de moi et s'étant assurée par la croisée que tu étais encore chez le marchand de jouets, elle continua. Tu sais Etienne que François fait une pension à l'un de nos frères. Mathieu s'occupe aussi de quelques membres de la famille. Eh bien c'est Lucie, avec le consentement de son mari qui a demandé à se charger de toi pendant ton exil.. Mon cher Etienne, voilà ce que j'ai voulu te faire connaître. » J'allais parler, ta mère arrêta mes paroles. Contiens toi dit-elle, Lucie traverse la place avec son fils, allons à sa rencontre. Tu m'as promis de garder pour toi mes révélations. Il faut que ma fille ignore absolument que tu es au fait de sa belle action.

Lettre accompagnant le testament d'Etienne.

Etienne avait réussi à réunir une collection de tableaux de grande valeur qu'il a dû vendre à son retour d'exil. Il avait un goût sûr et une connaissance approfondie du marché de l'art.

Je me suis rendu tout seul chez mon oncle Etienne. Il m'a accompagné au musée du Louvre. Nous avons vu les desseins(sic) et il avait la bonté de m'expliquer ce que je ne comprenais pas. Puis nous sommes passés aux pastels, LATOUR et de ROSALBA les plus beaux de tous. Et pour les desseins je préfère WATTEAU. J'aime beaucoup

aussi les paysages de DESPORTES. De là nous avons été aux peintures... Lettre du jeune Paul LAUGIER à sa mère.

Je n'en ai rien su jusqu'à sa mort mais ses nouvelles fonctions de conservateur au musée du Luxembourg et d'archiviste à l'Ecole des Beaux Arts lui ont permis d'acquérir une nouvelle très belle collection qu'il a réunie en mon nom.

Il m'a institué sa légataire universelle. Je me suis retrouvée avec une collection de tableaux de grande valeur. Je ne connaissais rien à l'Art, encore moins au marché de l'Art et plutôt que de laisser croupir ces œuvres dans un coin, j'ai choisi de faire organiser une vente aux enchères. L'annonce de cette vente, considérée comme exceptionnelle a fait la UNE du Figaro !

Etienne a brûlé les cinq volumes de ses mémoires pourtant promises à son éditeur...

Il rétablit tant de vérités, il détruit tant de légendes que ses mémoires soulèveront fatalement des polémiques. Or il ne sera bientôt plus là pour défendre et prouver ses assertions. Ne voulant pas exposer sa famille et ses amis aux querelles il préfère livrer ces volumes aux flammes.

Muriel TOULOTTE Etienne ARAGO ed. l'Olivier

Lucie MATHIEU ?

Madame LAUGIER ?

Grand maman ?

Vous n'êtes plus là...

Vous allez me manquer.

Terriblement.

ANNEXES

LES PERSONNAGES.

Bonaventure ARAGO- Ep. Marie ROIG

Enfants :

- Marie Rose, décédée en bas âge
- Marie Thérèse, décédée en bas âge
- Marie Rose Eméranciane

Epoux : Pierre Barthe : 4

enfants.

- Marie Victoire, décédée en bas âge
- Dominique François astronome,
homme politique.

Epouse : Lucie

CARRIER BESOMBES

Enfants :

Emmanuel, Gabriel, Alfred

- Jacques explorateur, écrivain,
dessinateur
- Victor, militaire.

- **Joseph** carrière militaire au Mexique
- Trois enfants au Mexique
- **Jean**, célibataire mort au Mexique
- **Marie -Thérèse Marguerite**
- Epoux **Claude Louis MATHIEU**
- Enfants **LUCIE** : époux **Ernest LAUGIER**, enfants : **Paul, Gabriel, Pierre.**
- **CHARLES** : 3 enfants.
- **Etienne** célibataire, homme politique écrivain...

CHRONOLOGIE GENERALE

1782	Naissance de Rose
1783	Naissance de Louis MATHIEU
1786	Naissance de François ARAGO
1788	Naissance de Jean ARAGO et Lucie CARRIER-BESSOMBES
1790	Naissance de Jacques ARAGO
1792	Naissance de Victor ARAGO
1796	Naissance de Joseph ARAGO
1797	La famille ARAGO s'installe à Perpignan
1798	Naissance de Marguerite
1802	Naissance d'Etienne (et de Victor HUGO)
1803	François entre à Polytechnique
1809	François débarque à Marseille
1810	Victor entre à Polytechnique

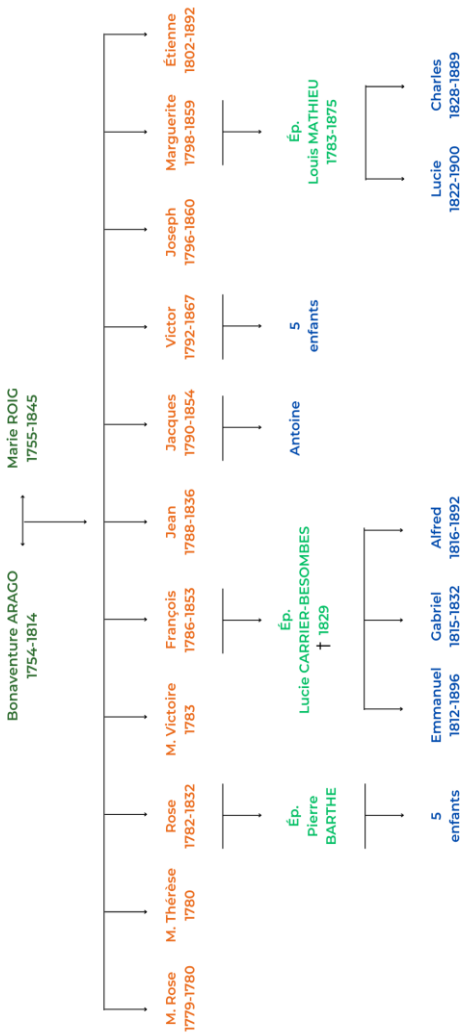
1811	Mariage de François avec Lucie CARRIER-BESSOMBES. Installation à l'Observatoire
1812	Premier cours d'astronomie. Naissance d'Emmanuel ARAGO et d'Ernest LAUGIER
1813	
1814	Mort de Bonaventure ARAGO
1815	
1816	
1817	
1818	
1819	
1820	Mariage de Marguerite ARAGO et Claude Louis MATHIEU
1821	
1822	
1823	Naissance de Lucie MATHIEU à l'Observatoire de Paris
1824	
1824	
1825	
1826	
1827	Naissance de François Charles LAUGIER
1828	Mort du mari de Rose. Chargée de l'éducation de neuf enfants.
1829	Mort de l'épouse de François, Lucie, laissant trois fils. Elle a 41 ans
1830	Les trois glorieuses
1831	François est élu député des Pyrénées orientales.
1832	
1833	
1834	
1835	

1836	Mort de Jean ARAGO au Mexique. Emmanuel ARAGO prête serment d'avocat.
1837	
1838	
1839	
1840	
1841	
1842	
1843	
1844	Mariage Ernest LAUGIER et Lucie MATHIEU
1845	Mort de Marie ROIG
1846	Fin des cours publics d'astronomie.
1847	Naissance de Paul LAUGIER
1848	Seconde République. Gouvernement provisoire. Abolition de l'esclavage.
1849	Etienne est condamné à la déportation.
1850	Election de Louis Napoléon Bonaparte comme Président de la République (décembre)
1851	Louis Napoléon Bonaparte se fait proclamer empereur sous le nom de Napoléon III
1852	Naissance de Gabriel LAUGIER.
1853	Mort de François ARAGO
1854	Février : LE VERRIER nommé Directeur de l'Observatoire. Il en chasse les occupants. Installation rue Notre dame des Champs. Mort de Jacques ARAGO au Brésil
1855	
1856	
1857	
1859	Mort de Marguerite. Retour d'exil d'Etienne.
1860	Mort de Joseph ARAGO
-1861	

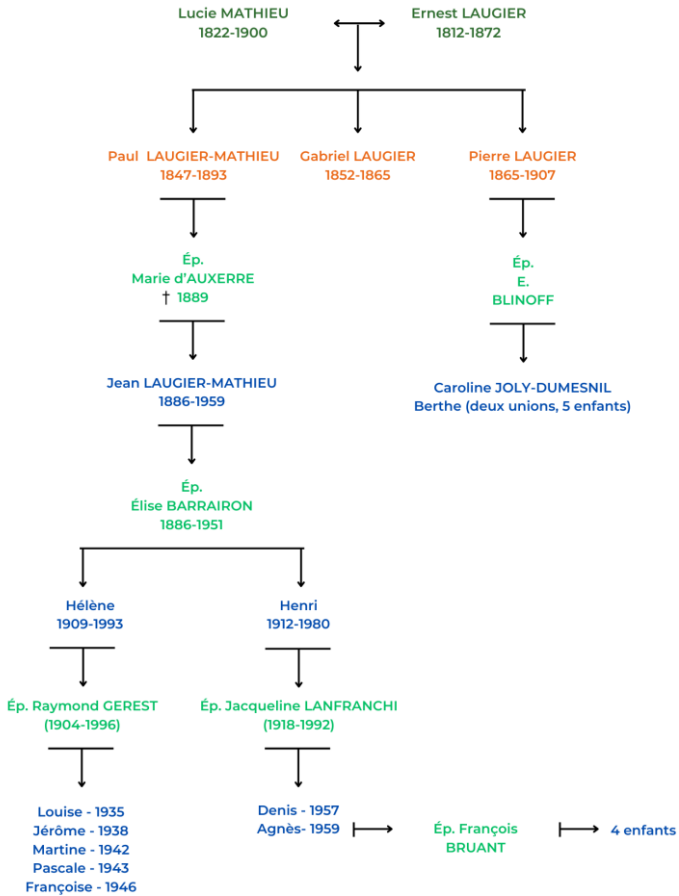
1862	
1863	
1864	
1865	Naissance de Pierre LAUGIER. Décès de Gabriel LAUGIER.
1866	
1867	
1868	Paul entre aux Beaux-arts
1869	
1870	Guerre contre la Prusse. Fin du second Empire Révocation de Le VERRIER. Etienne Maire de Paris. Siège de Paris
1871	Février : fin du siège de Paris après 4 mois.
1872	Mort d'Ernest LAUGIER. Paul quitte l'Ecole des Beaux-Arts. Grands travaux de Paris.
1873	
1874	
1875	Mort de Louis MATHIEU
1876	
1877	Paul nommé sous-préfet à AMBERT. Puis démis de ses fonctions.
1878	
1879	Erection de la statue d'ARAGO à Perpignan. Bas- relief représentant Lucie.
1880	Mariage d'Emmanuel. Paul nommé sous-préfet à Montluçon.
1881	
1882	Paul fait ajouter le nom de MATHIEU à son nom et épouse Marie d'AUXERRE
1883	Paul Préfet d'ORAN
1884	Paul Préfet à Draguignan
1885	Pierre entre à la Comédie Française

1886	Paul Préfet à Périgueux. Naissance de Jean LAUGIER-MATHIEU
1887	
1888	Paul est limogé. Il a 41 ans.
1889	Départ de Paul pour l'Algérie. Décès de Madame Paul LAUGIER-MATHIEU.
1890	
1891	
1892	Mort d'Etienne ARAGO
1893	Mort de Paul LAUGIER-MATHIEU, il avait 46 ans.
1894	
1895	
1896	Mort d'Emmanuel ARAGO
1897	
1898	
1899	
1900	Mort de Lucie LAUGIER à l'âge de 77 ans.
1909	Mort de Pierre LAUGIER

Famille ARAGO



Famille ARAGO



Livres lus...ou parcourus au cours de ma promenade biographique

- Les ARAGO, François et les autres. *François SARDA Ed TAILLANDIER*
- Le daguerréotype. *François ARAGO Ed l'Echoppe*
- Une pléiade de savants et leurs descendants. *Hélène et Raymond GEREST*
- ARAGO le plus grand cœur et la plus forte tête de son temps. *Raymond GEREST*
- Georges SAND et Emmanuel ARAGO. *Paul BAQUIAST et Bertrand SABOT. Ed LE PASSEUR*
- Extrait de la revue d'astronomie décembre 1953 François ARAGO 1786-1853.
- François ARAGO, l'oublié. *Guy JACQUES. Nouveau Monde Ed.*
- Jacques ARAGO ce frère inattendu. *Guy JACQUES Ed. François de Galice*
- Le clan ARAGO une famille entre dans l'histoire. *Guy JACQUES. Cap Bear Ed.*
- HUMBOLDT savant- citoyen du monde. *Ed. Gallimard Découvertes*

- Les enfants au XIXème siècle *Ed. Fayard*
- Emmanuel ARAGO ou le roman de la République. *Paul BAQUIAST et Bertrand SABOT. Ed le Félin*
- La vie quotidienne et la Commune. Vie quotidienne à Colombes. *Christian LEBRUMENT Ed. L'Harmattan.*
- La jeunesse d'un grand savant républicain, *W de FONVIELLE. Ed GAILLARD*
- Voyage autour du monde, *Jacques ARAGO ED. ARDANT Limoges Nouvelle édition expurgée.*
- Histoire de Paris, *Jacques ARAGO Ed. Dion Lambert*
- La vie quotidienne en 1830, *Robert BURNAND Ed HACHETTE*
- L'été des quatre rois *Camille PASCAL, roman, Ed Plon*
- Victor HUGO Président, *Bruno FULIGNI Ed de Paris.*
- François ARAGO, un savant généreux, physique et astronomie du XIXème siècle, *James LEQUEUX Ed. L'Observatoire de Paris.*

- L'Observatoire de Paris, *Ed GALLIMARD*
- Victor HUGO choses vues, 1830-1848 Ed. FOLIO CLASSIQUE
- François ARAGO son génie et son influence *A. AUDIGANNE CAPELLE 1870*
- La tragédie de 48, *Henri Guillemin Ed. Milieu du monde*
- La révolution de 1848, *A. de LAMARTINE Ed. Robertson et Schroeder Bruxelles Leipzig (sic) Londres et Amsterdam*
- Souvenirs d'un aveugle, voyage autour du monde. *Jacques ARAGO, Ed LEBRUN Edition enrichie de notes scientifiques par Monsieur François ARAGO de l'Institut.*
- La première élection présidentielle de l'Histoire. 1848. *Éric ARCEAU, Yves BRULEY, Jean GARRIGUES, Jean TULARD. KRONOS.*
- Louis Napoléon prisonnier. *Juliette GLICKMAN. Le grand livre du mois.*
- La vie quotidienne en province et à PARIS pendant les journées de 48 *Philippe VIGIER. HACHETTE.*
- Louis Napoléon le Grand. *Philippe SEGUIN. GRASSET.*

- Les aristocraties. Comédie en 5 actes en vers. *Etienne ARAGO ED.1868 Hachette livres.*
- Une voix de l'exil. *Etienne ARAGO. Forgotten books.*
- Les ARAGO François et les autres. *François SARDA Taillandier.*
- La guerre de 70-71 tomes 1 et 2. *Éric LABAYLE Les guides historiques LAMARQUE.*
- Les Français et la guerre de 70. *Jean François LECAILLON. L'artilleur.*
- Etienne ARAGO *Muriel TOULOTTE. L'Olivier.*
- La première résurrection de la République *Henri GUILLERMIN. Gallimard.*
- Au Bon Marché. De la boutique au grand magasin. *Charles D'YDEWALLE. PLON.*
- Journal d'une jeune fille, second Empire. *Lucile LEVERRIER. ZULMA Calmann-Lévy-*
- Paris incendié pendant la Commune. *Les Editions Mécène.*

Félix SAVARY

Né à Paris en 1797, Félix Savary entra à l'Ecole Polytechnique en 1815, le premier d'une promotion de cent élèves (Nous devons la connaissance des détails de la vie de Savary à une obligeante communication de M. Laugier). Compris, comme son camarade [Lamé](#), dans le licenciement général de 1816, il fut autorisé l'année suivante à passer les examens de sortie et obtint son admission dans le corps des Ingénieurs-géographes. Devenu sous-lieutenant en 1819, il travailla pendant deux ans à la mesure du parallèle moyen, après quoi, quittant la Géodésie pour la Topographie, il fut chargé du levé de la feuille de Provins. Il demeura attaché au service de la Carte de France jusqu'en 1823, époque où il se fit mettre en congé.

C'est de cette même année que date son premier mémoire scientifique. Lié avec [Ampère](#) et [Arago](#), il avait commencé à s'occuper d'Electricité et de Magnétisme. Il publia, dans le Journal de Physique, un travail sur l'application du calcul aux phénomènes électrodynamiques. Le même ordre d'idées l'occupait encore lorsqu'il donnait aux Annales de Chimie et de Physique un mémoire sur l'aimantation, où il étudiait, à la suite d'Arago, les effets produits par les courants ou par les décharges électriques sur des aiguilles d'acier, renfermées dans des manchons de verre ou de métal.

Dans l'intervalle, en 1824, il avait donné sa démission d'ingénieur-géographe et était devenu membre-adjoint du Bureau des Longitudes. A ce titre, il fut immédiatement chargé, à l'Observatoire, sous la direction d'Arago et de [Mathieu](#), de travaux astronomiques, et acquit en peu de temps la réputation d'un observateur distingué. La bienveillance de l'illustre directeur ne devait jamais lui faire défaut. Aussi, en 1828, Mathieu étant devenu professeur d'Analyse à l'Ecole, sa succession, comme répétiteur du cours de Géodésie professé par Arago, fut-elle donnée à Savary. Trois ans après, Arago, élu secrétaire perpétuel, abandonnait son cours, et le répétiteur était nommé professeur titulaire.

Déjà il s'était fait connaître par un travail astronomique de haute portée, nous voulons parler d'un mémoire, inséré dans la *Connaissance des Temps pour 1830*, « sur la détermination des orbites que décrivent, autour de leur centre commun de gravité, deux étoiles très rapprochées l'une de l'autre ». Savary s'était proposé d'établir les différentes formules applicables au calcul des éléments elliptiques du mouvement des étoiles doubles, quelles que fussent les inclinaisons et les excentricités. C'était la première fois que la question était abordée et l'on a pu dire que, par-là, Savary avait ouvert un chapitre de l'astronomie stellaire. Bientôt sa réputation était assez bien établie pour que, le 24 décembre 1832, l'Académie des Sciences lui donnât, dans la section d'Astronomie, le fauteuil d'Arago, vacant depuis que ce dernier avait pris la succession de Fourier.

A cette époque, le professeur de Géodésie de l'Ecole Polytechnique était en même chargé du cours de Machines. C'est à ce titre que Savary, ayant à s'occuper des engrenages, fut conduit à un théorème, qui a laissé un souvenir durable, « sur la courbure de la courbe engendrée par le mouvement d'un point lié à une courbe roulant sur une courbe fixe ». Ce théorème, qui se résume dans une construction géométrique très simple, a servi de base à d'intéressantes théories sur les courbes épicycloïdales.

Outre son cours de Géodésie et de Machines, Savary donnait aussi à l'Ecole des leçons d'*Arithmétique sociale*, que les Elèves suivaient avec un puissant intérêt.

En 1840, Savary fut atteint d'une maladie de poitrine. Les conseils de ses amis ne purent le décider à interrompre ses travaux. Même il aggrava son mal en passant de longues heures en plein air, pour se livrer à des expériences d'acoustique. Ce n'est que durant l'hiver de 1840 à 1841 qu'il se résigna à se faire suppléer dans son cours à l'École. La maladie résistant à tous les soins, Mathieu, qui partageait pour Savary l'affectueux intérêt de son beau-frère Arago, tenta, comme dernière chance de salut, un voyage dans les

Pyrénées-Orientales. Il y conduisit le malade au mois de mai 1841, et l'installa à Estagel, où la mère d'Arago ne put lui prodiguer ses soins que pendant quelques semaines. Le 15 juillet, Savary s'éteignait au milieu de ses amis. Comme il ne s'était fait aucune illusion sur son état, avant de quitter Paris, il avait détruit tous les manuscrits de ses travaux inachevés. A cause de l'éloignement, l'Institut ne fut pas officiellement représenté à ses funérailles. Son éloge en séance publique est encore à faire, et si le *Dictionnaire universel* de Larousse ne lui avait pas consacré quelques lignes, on pourrait dire que tous les biographes se sont donné le mot pour l'oublier. Aussi, sans les souvenirs durables que cet homme de cœur et de savoir a laissés chez les survivants de la famille d'Arago, eût-il été impossible de lui donner, dans le Livre du Centenaire, une place en rapport avec son incontestable mérite.

La visite de Victor HUGO à l'Observatoire de Paris

Je me rappelle qu'un soir d'été, il y a longtemps de cela, en 1834, j'allai à l'Observatoire. Je parle de Paris, où j'étais alors. J'entrai. La nuit était claire, l'air pur, le ciel serein, la lune à son croissant ; on distinguait à l'œil nu la rondeur obscure modelée, la lueur cendrée. Arago était chez lui, il me fit monter sur la plate-forme. Il y avait là une lunette qui grossissait quatre cents fois ; si vous voulez vous faire une idée de ce que c'est qu'un grossissement de quatre cents fois, représentez-vous le bougeoir que vous tenez à la main haut comme les tours de Notre-Dame ; Arago disposa la lunette, et me dit : regardez.

Je regardai.

J'eus un mouvement de désappointement. Une espèce de trou dans l'obscur, voilà ce que j'avais devant les yeux ; j'étais comme un homme à qui l'on dirait : regardez, et qui verrait l'intérieur d'une bouteille à l'encre. Ma prunelle n'eut d'autre perception que quelque chose comme une brusque arrivée de ténèbres. Toute ma sensation fut celle que donne à l'œil dans une nuit profonde la plénitude du noir.

- Je ne vois rien, dis-je

Arago répondit : - Vous voyez la lune.

J'insistai : - Je ne vois rien.

Arago reprit : - Regardez.

Un instant après, Arago poursuivit : - vous venez de faire un voyage.

- Quel voyage ?

- Tout à l'heure, comme tous les habitants de la terre, vous étiez à quatre-vingt-dix mille lieues de la lune.

- Eh bien ?

- Vous en êtes maintenant à deux cent vingt-cinq lieues.

- De la lune ?

- Oui.

C'était là en effet le résultat du grossissement de quatre cents fois. J'avais, grâce à la lunette, fait sans m'en douter cette enjambée, quatre-vingt-neuf mille sept cent soixante-quinze lieues en une seconde. Du reste, cet effrayant et subit rapprochement de la planète ne me faisait aucun effet. Le champ du télescope étant trop étroit pour embrasser la planète entière, la sphère ne s'y dessinait pas, et ce que j'en voyais, si j'en voyais quelque chose, n'était qu'un segment obscur. Arago, comme il me l'expliqua ensuite, avait dirigé le télescope vers un point de la lune qui n'était pas encore éclairé. Je repris :

- Je ne vois rien.

- Regardez, dit Arago.

Je suivis l'exemple de Dante vis-à-vis de Virgile. J'obéis. Peu à peu ma rétine fit ce qu'elle avait à faire, les obscurs mouvements de la machine nécessaires s'opérèrent dans ma prunelle, ma pupille se dilata, mon œil s'habitua, comme on dit, et cette noirceur que je regardais commença à blêmir. Je distinguai, quoi ? impossible de le

dire. C'était trouble, fugace, impalpable à l'œil, pour ainsi parler. Si rien avait une forme, ce serait cela.

Puis la visibilité augmenta, on ne sait quelles arborescences se ramifièrent, il se fit des compartiments dans cette lividité, le pâle à côté du noir, de vagues fils insaisissables marquèrent dans ce que j'avais sous les yeux des régions et des zones comme si l'on voyait des frontières dans un rêve. Pourtant tout demeurait indistinct, et il n'y avait d'autre différence que du blême au sombre. Confusion dans le détail, diffusion dans l'ensemble ; c'était toute la quantité de contour et de relief qui peut s'ébaucher dans de la nuit. L'effet de profondeur et de perte du réel était terrible. Et cependant le réel était là. Je touchais les plis de mon vêtement, j'étais, moi. Eh bien, cela aussi était. Ce songe était une terre. Probablement, on (qui ?) marchait dessus ; on allait et venait dans cette chimère ; ce centre conjectural d'une création différente de la nôtre était un récipient de vie ; on y naissait, on y mourait peut-être ; cette vision était un lieu pour lequel nous étions le rêve. Ces hypothèses compliquant une sensation, ces ébauches de la pensée essayée hors du connu, faisaient un chaos dans mon cerveau.

Cette impression, c'est l'inexplicable. Qui ne l'a pas éprouvée ne saurait s'en rendre compte.

Qui que nous soyons, nous sommes des ignorants. Ignorants de ceci, sinon de cela. Nous passons notre vie à avoir besoin de révélations. Il nous faut à chaque instant la secousse du réel. Le saisissement que la lune est un

monde n'est pas l'impression habituelle que nous donne cette chose ronde inégalement éclairée paraissant et disparaissant à notre horizon. L'esprit, même l'esprit du songeur, a des habitudes ; quant au bourgeois, il a des santons dans la mémoire, la reine des nuits, la pâle courrière, la lune des romances. Le clair de la lune n'évoque pour le peuple qu'Arlequin et Pierrot. Les poètes qualifient la lune au point de vue terrestre ; fille de Théa, dit Hésiode ; oeil de la nuit, dit Pindare ; toi qui gouvernes le silence, dit Horace ; quae silentia regis. Les mythologies et les religions, interprètes diminuants de la création, luttent à qui rapetissera cet astre. Pour l'Afrique, c'est un démon, Lunus ; pour les phéniciens, c'est Astarté, pour les Arabes, c'est Alizat, pour les perses, c'est Mithra, pour les égyptiens, c'est un boeuf. La Gaule, comme pour la Chersonèse, voit dans la lune un prétexte à égorger les naufragés, par la main des magesses à l'adyta de la Troade, par la main des druidesses au cromlech de l'île de Sayne. Les celtes, frappés de sa ressemblance humaine, l'appellent leun, ce qui signifie image, et l'adorent sur la colline Aralunoe où est aujourd'hui Arlon, Circé, Trophonius, Zoroastre, les magiciennes de Thessalie, les pythonisses de Crotona, les pâtres de Chaldée, murmurent des paroles attirantes qui font descendre la lune sur la terre. Pour Anaximandre, la lune est un feu dans un globe concave, c'est-à-dire une veilleuse au plafond de la nuit. Chez les étrusques, Oreste ayant caché dans un fagot la lune (lisez la statue de Diane prise par lui à Thoas), on appelle la lune Phaselis. Les grecs la couvrent de nom, Diane, Phoebe, Proserpine ; la Détache-Ceinture, Tisiphone ; la frappeuse de loin, Hécate ; elle invente les filets, et s'appelle Dictynne,

quoique vierge, elle est sage-femme, et s'appelle, à cause de ce talent, Lucine à Egine et Bubastès à Eléphanta ; étant triple, elle règne sur les carrefours et s'appelle Trivia. Elle a soixante nymphes, un carquois, un arc, des biches familières, une meute, et un char d'argent. Elle est chasserresse et guerrière. Elle est jalouse de Niobé et lui tue ses enfants. Elle est prude ; c'est à cause d'elle que Calisto est ourse, Actéon cerf, Dédalion épervier, mais cette hypocrite a une alcôve où elle donne des rendez-vous à Endymion, berger et roi ; cette alcôve c'est la grotte Latma, sur le mont Latmus, en Carie. Elle ne veut pas qu'on découche, elle exige le domicile, elle veut que les morts même aient leur chez soi, restez dans vos lits, et elle punit les mânes surpris par elle en état de vagabondage ; elle condamne à cent années de larmes nocturnes l'esprit des corps sans sépulture. C'est là, dit Esiodé, ce que Jupiter a enseigné aux hommes. Telle est la lune payenne ; la lune juive est à peu près de même réalité. Le pseudo dieu qui rédige la bible n'en sait pas plus long ; il dit par la bouche d'Ezéchiel : la lune est une lampe d'argent, et Jéhovah ignore le ciel aussi bien que Jupiter. Les prêtres prennent le croissant pour le mettre, les uns sur la tête de Diane, les autres sous les pieds de Marie. Voilà la lune des religions.

De tout cela à être un univers, il y a du chemin. Si les religions ôtent sa vraie poésie à la lune, les sciences n'ont nul souci de la lui rendre ; la véritable science, par dédain de l'hypothèse, la fausse science par recherche des panacées et des pierres philosophales. La lune, pour l'astrologue, c'est le signe sous lequel il y a dans le nouveau-né mâle trop de sang de femme, et dans le

nouveau-né femelle trop de sang d'homme ; d'où l'hermaphrodite et l'androgyné et les faux sexes ; et la lune créée sur la terre Sodome. Pour l'alchimiste, c'est l'argent, luna, lumen minus, le soleil étant l'or. Pour les savants positifs et pratiques, c'est une force, faisant coïncider avec ses syzygies les hautes et basses marées ; Newton la calcule, la latitude de la lune est la mesure des angles des nœuds et ne passe jamais cinq degrés ; Hook tâte sa chaleur, et lui trouve si peu de calorique et de clarté qu'il faudrait cent quatre mille trois cent soixante-huit pleines lunes pour équivaloir au soleil à midi. La lune n'a guère moins à se plaindre de l'astronome qui la fait chiffre que de l'astrologue qui la fait chimère. Ajoutez à cela la sœur d'Apollon, la chaste déesse, etc. Les poètes ont créé une lune métaphorique et les savants une lune algébrique. La lune réelle est entre les deux.

C'est cette lune-là que j'avais sous les yeux.

Je le répète, l'impression est étrange. On a vaguement dans l'esprit toutes les choses que je viens de dire, et d'autres de même sorte ; c'est ce qu'on appelle la science de la lune, on roule cela confusément en soi, et puis par aventure on rencontre un télescope, et cette lune, on la voit, et cette figure de l'inattendu surgit devant vous, et vous vous trouvez face à face dans l'ombre avec cette mappemonde de l'Ignoré. L'effet est terrifiant.

Autre chose que nous tout près de nous. L'inaccessible presque touché. L'invisible vu. Il semble qu'on n'ait que la main à étendre. Plus on regarde, plus on se convainc que cela est, moins on y croit. Loin de se calmer,

l'étonnement augmente. Est-il vrai que cela soit ? Ces pâleurs, ce sont peut-être des mers ; ces noirceurs, ce sont peut-être des continents. Cela semble impossible, et cela est. Ce point noir, c'est peut-être la ville que Riccioli affirmait voir et qu'il appelait Tycho ? Ces taches, sont-ce des empires ? de quelle humanité ce globe est-il le support ? quels sont les mastodontes, les hydres, les dragons, les béhémons, les léviathans de ce milieu ? qu'est-ce qui y grince ou y rugit ? quelles bêtes y a-t-il là ? On rêve le monstre possible dans ce prodige. On distribue par la pensée dans cette géographie, presque horrible par la nouveauté, des flores et des faunes inouïes. Quel est le fourmillement de la vie universelle sur cette surface ? On a le vertige de cette suspension d'un univers sans le vide. Nous aussi, nous sommes comme cela en l'air. Oui, cette chose est. Il semble qu'elle vous regarde. Elle vous tient. La perception du phénomène devient de plus en plus nette ; cette présence vous serre le cœur ; c'est l'effet des grands fantômes. Le silence accroît l'horreur. Horreur sacrée. Il est étrange d'entrevoir une telle chose et de n'entendre aucun bruit. Et puis, cette chose se meut. Le mouvement déplace les linéaments. L'obscurité se complique d'effacement. L'énorme simulacre se défait et se recompose. Impossible de détacher ses yeux de ce monde spectre. Quel deuil ! Quelle brume de gouffre ! quelle ombre ! cela n'est peut-être pas.

Tout à coup, j'eus un soubresaut, un éclair flamboya, ce fut merveilleux et formidable, je fermai les yeux d'éblouissement. Je venais de voir le soleil se lever dans la lune.

L'éclair fit une rencontre, quelque chose comme une cime peut-être, et s'y heurta, une sorte de serpent de feu se dessina dans cette noirceur, se roula en cercle et resta immobile ; c'était un cratère qui apparaissait. A quelque distance, un autre éclair, une autre coulée de lumière, un autre cercle ; deuxième cratère. Le premier est le volcan Messala, me dit Arago ; le deuxième est le Promontorium Somnii. Puis successivement resplendirent comme les couronnes de flamme que porte l'ombre, comme les margelles de braise des puits de l'abîme, le mont Proclus, le mont Céomèdes, le mont Petavius, ces vésuves et ces etnas de là-haut ; puis une pourpre tumultueuse courut au plus noir de ce prodigieux horizon, une dentelure de charbons ardents se hérissa, et se fixa, ne remuant plus, terrible. C'est une chaîne des Alpes lunaires, me dit Arago. Pendant les cercles s'agrandissaient, s'élargissaient, se mêlaient par les bords, s'exagéraient jusqu'à se confondre tous ensemble ; des vallées se creusaient, des précipices s'ouvraient, des hiatus écartaient leurs lèvres que débordait une écume d'ombre, des spirales profondes s'enfonçaient, descentes effrayantes pour le regard, d'immenses cônes d'obscurité se projetaient, les ombres remuaient, des bandes rayons se posaient comme des architraves d'un piton à l'autre, des nœuds de cratères faisaient des froncements autour des pics, toutes sortes de profils de fournaise surgissaient pêle-mêle, les uns fumée, les autres clarté ; des caps, des promontoires, des gorges, des cols, des plateaux, de vastes plans inclinés, des escarpements, des coupures, s'enchevêtraient mêlant leurs courbes et leurs angles ; on voyait la figure des montagnes. Cela existait magnifiquement. Là aussi la grande parole venait d'être

dite ; fiat lux. La lumière avait fait de toute cette ombre soudain vivante quelque chose comme un masque qui devient visage. Partout l'or, écarlate, des avalanches de rubis, un ruissellement de flamme. On eût dit que l'aurore avait brusquement mis le feu à ce monde de ténèbres.

Arago m'expliqua, ce qui du reste se comprenait de soi-même, que, tandis que je regardais, le mouvement propre de la lune avait tourné peu à peu vers le soleil la lisière de la partie obscure, de sorte qu'à un moment donné le jour y avait fait son entrée.

Cette vision est un de mes plus profonds souvenirs.

Pas de plus mystérieux spectacle que cette irruption de l'aube dans un univers couvert d'obscurité. C'est le droit à la vie s'affirmant dans des proportions sublimes. C'est le réveil démesuré. Il semble qu'on assiste au paiement d'une dette de l'infini.

C'est la prise de possession de la lumière.

Quelque chose de pareil arrive parfois à des génies.

La renommée a des retards. Une création colossale sortie d'un esprit est par on ne sait quel hasard triste restée inaperçue. Cette œuvre est sous le linceul de l'ignorance universelle. Cette œuvre fait partie de ce qui n'existe pas ; elle est nivelée par l'ombre avec le néant. Un glacial déni de lumière pèse sur elle. La vaste iniquité des ténèbres la submerge. Son phénomène, perdu sous des profondeurs de brume, semble condamné à cet avortement funèbre,

l'épanouissement pour la nuit. Les années ont passé. Le chef-d'œuvre est là, plongé dans l'obscurité comme cette grande lune sombre, attendant. Il attend la gloire, comme elle le soleil. Quand vient la justice ? quel est le mystère de ces lentes évolutions ? Dans quelle orbite et selon quelle loi se meut la postérité ? L'ombre est épaisse, la chose immense est dans cette nuit, cela peut durer des siècles. Lugubre attente. Soudain, brusquement, un jet de lumière éclate, il frappe une cime, et voilà Hamlet visible, puis la clarté augmente, le jour se fait, et successivement, comme dans la lune le mont Messala, le Promontoire des songes, le volcan Proclus, tous ces sommets, tous ces cratères, Othello, Roméo et Juliette, Lear, Macbeth, apparaissent dans Shakespeare, et les hommes stupéfaits s'aperçoivent qu'ils ont, au-dessus de leur tête un monde inconnu.

Victor HUGO

Les X et la planète. Les précurseurs

1820, la forêt française est à son plus bas, environ neuf millions d'hectares.

Des départements entiers n'ont pratiquement plus de forêts et subissent une érosion généralisée de leurs sols qui rend de vastes surfaces impropres aux cultures.

Les causes de cette déforestation massive sont multiples : pression démographique à une époque où le bois est à la fois l'énergie et le matériau de construction dominant – le pétrole et le béton d'aujourd'hui-les besoins de l'industrialisation naissante alors que l'exploitation du charbon n'a pas encore pris son essor, les coupes sombres dans les forêts domaniales pour combler les besoins d'un État toujours à court d'argent quels que soient les gouvernements...

Face au péril, le régime de Charles X promulgue en 1827 un nouveau code forestier... le précédent datant de 1669 sous Louis XIV avec l'Ordonnance sur le fait des Eaux et forêts de Colbert. Le code de 1827 restreint drastiquement les droits d'usage des paysans sur les forêts à un moment où le souvenir de l'abolition des privilèges par la Révolution de 1789 est encore très vivace. Le coup est si brutal qu'il provoque l'un des mouvements de contestation les plus célèbres du XIXème siècle, la guerre des Demoiselles, qui oppose les habitants de l'Ariège aux représentants de

l'État de 1829 à 1832 et qui se prolongera de manière sporadique jusqu'en 1872.

Pourtant, le nouveau code forestier de 1827 ne satisfait pas non plus les propriétaires.

Fabien Locher : Le code de 1827 est particulièrement favorable aux propriétaires privés qu'il s'agit d'encourager à entretenir et à développer leurs bois. Deux limites sont toutefois posées à la toute-puissance des propriétaires : le droit pour la marine de venir puiser les meilleurs arbres dans les futaies pour ses navires et la confirmation de la réglementation du défrichement soumis à autorisation administrative.

L'article 219 du code forestier, qui prolonge cette disposition pour 20 ans, va devenir un véritable point de fixation des luttes qui se jouent, dans cette première moitié du XIX^{ème} siècle autour de la propriété privée et de la légitimité pour l'État d'y imposer des limites.

Les interdictions de défrichement représentent un réel manque à gagner pour des propriétaires désireux de convertir leurs forêts en cultures ou de faire un gain rapide en les liquidant. L'État est accusé d'être juge et partie en profitant de l'interdiction de défricher pour vendre à meilleur prix des parcelles issues des forêts domaniales.

Pour la bourgeoisie qui s'est affirmée et enrichie après la Révolution, pour les grands propriétaires rétablis dans leurs possessions par la Restauration, l'autorisation de défrichement est surtout perçue comme une atteinte insupportable au droit de propriété pleine et entière.

Très vite l'article 219 devient l'enjeu d'une véritable guerre d'usure parlementaire. Les libéraux passent à l'offensive en 1834, emmenés par Alexandre Anisson-Duperron, ancien directeur de l'Imprimerie nationale, grand propriétaire foncier, et promoteur des doctrines économiques libérales. En pleine crise forestière, ils échouent à faire adopter leur amendement en faveur d'une libéralisation des défrichements dans les plaines avec comme contrepartie une sanctuarisation des forêts de montagne et des espaces dunaires.

Les libéraux ne vont pas en rester là ?

Fabien Locher : Ils reviennent à la charge dès l'année suivante. Les débats sont houleux. La réforme est combattue par le baron de Ladoucette, ancien préfet d'Empire et grand spécialiste des questions agricoles. Il fait valoir qu'il y en France de vastes friches qui ne demandent qu'à être mises en culture, que les bois ont une fonction défensive aux frontières en servant de rempart naturel à l'ennemi et que les forêts ont un rôle déterminant dans la lutte contre l'érosion. Après plusieurs jours de débats, chaque article de la proposition a été adopté mais, coup de théâtre, le vote sur l'intégralité du texte, lui, est négatif ! Le camp de la régulation respire mais il a senti le vent du boulet.

Comment ce camp de la régulation va-t-il gérer cette victoire sur le fil ?

Fabien Locher : Il va se réorganiser autour d'un nouveau système de défense. Les libéraux cherchent à focaliser l'attention sur les forêts de montagne et des espaces dunaires pour mieux défricher en plaine. En face Ladoucette et

Hippolyte Passy, le ministre des Travaux publics, demandent de tout protéger car ce sont toutes les forêts, de montagne comme de plaine, qui contribuent à tempérer le climat dans l'ensemble du pays.

En 1836, Passy dans un vibrant discours à la Chambre des députés, invoque l'Égypte et Porto Rico, où les plantations et la protection des massifs auraient restauré et protégé les pluies. Il faut mobiliser les savants et le ministre propose d'ajourner les débats, le temps pour un groupe de travail de poser un diagnostic. C'est la bronca. « Une enquête, c'est un billet d'enterrement » dénonce un député libéral.

C'est à ce moment que François Arago monte à la tribune. Celui qui intervient là n'est pas seulement un député, proche du centre gauche et du gouvernement, c'est aussi un polytechnicien, ancien assistant du grand savant Gaspard Monge, l'un des fondateurs de l'École polytechnique, professeur à l'X, directeur de l'observatoire de Paris, astronome mondialement célèbre mais surtout le patron de la science française, un personnage médiatique dont les paroles sont relayées par la presse et la littérature de colportage jusqu'au cœur du pays.

Au-delà de sa notoriété, quel est l'argumentaire que développe François Arago pour emporter l'adhésion de la Chambre ?

Fabien Locher : Il souligne le lien étroit qui existe entre forêts et climat. On ne peut pas prévoir, dit-il, ce qui se passerait si la forêt française reculait encore. Avant le grand déboisement qui a accompagné l'essor agricole du pays, le climat en France était « excessif » - les saisons étaient plus extrêmes. Le

déboisement a donc été bénéfique. Mais est-on sûr de ne pas faire pencher la balance, au risque de précipiter des catastrophes ? Arago souligne l'incertitude qui règne et empêche une décision rationnelle. Il insiste : il faut des « idées exactes, incontestables » pour que l'Assemblée se prononce. Il faut créer la commission scientifique que propose le ministre. La voix de l'astronome porte : la discussion parlementaire est ajournée, le temps de solliciter des experts.

Quel est le sort de cette commission, le même que pour beaucoup d'autres... un rapport qui finit au mieux dans un tiroir ?

Fabien Locher : Une commission est créée avec dix-sept membres, dont

Anisson-Duperron, Ladoucette, Arago, le physicien Gay-Lussac, lui aussi polytechnicien et des parlementaires des deux bords. Elle se réunit jusqu'à l'été 1836, et propose finalement de soumettre aux préfets et à l'Académie des Sciences une nouvelle enquête sur le changement climatique « depuis les temps historiques ». Le questionnaire porte sur l'évolution des températures, des pluies, de la neige, des vents, des crues et des sources.

L'Académie des sciences est chargée, comme en 1821, de la synthèse.

Arago, de son côté, tente de mobiliser des experts orientalistes, philologues et historiens, en s'adressant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour lui demander son aide afin de chercher des informations sur

« l'ancien état thermométrique ou climatologique » de l'Europe chez les auteurs grecs, romains et orientaux.

Dix-huit mois après, la question des défrichements revient en discussion à la Chambre. C'est l'occasion pour Arago d'attaquer le gouvernement qui a viré de bord... ce qui l'a coupé de ses relais à la tête de l'Etat. Il accuse. Le questionnaire mis au point n'a jamais été transmis aux destinataires, les questions sont restées dans les cartons...

Que propose alors Arago ?

Fabien Locher : Sur le fond Arago reste ferme. La question a été débattue par les météorologistes les plus habiles : presque tous croient à une influence climatologique considérable des bois situés dans les plaines.

Quant aux mécanismes et aux effets précis de cette action, Arago le confesse : j'étais et je suis encore dans le doute. Mais qu'importe : le risque est immense, rien moins qu'une destruction du climat et de l'agriculture française. La prudence doit l'emporter ; et l'incertitude, inciter à protéger.

On ne doit pas jouer aux dés avec le destin de la Nation.

Arago propose en conséquence un nouvel ajournement des débats, le temps que l'enquête soit menée à son terme. Un député s'indigne : encore un « ajournement météorologique » alors que la science et Arago ont été incapables d'en dire plus sur la question en dix-huit mois. Climat sceptique avant l'heure, Gay-Lussac intervient et assène qu'il n'existe aucune preuve scientifique de l'influence des forêts sur le climat. Pourtant, l'ajournement, mis aux voix,

est adopté. La stratégie d'Arago a payé, ses appels à la prudence face à l'incertitude l'ont emporté. La forêt n'est pas une propriété dont on peut disposer à sa guise. L'enquête, elle, n'ira jamais à son terme.

En 1844, le ministre des Finances relance l'Académie des sciences qui devait synthétiser les résultats. L'Académie botte en touche et répond qu'il s'agit là de « questions très délicates ».

Et ce fameux article 219, à l'origine de toutes ces passes d'armes, qu'est-il devenu ?

Fabien Locher : L'article 219 finira par être amendé en 1859 dans un sens qui exonère de régulation l'essentiel des bois. Les temps ont changé, le code de 1827 a produit ses effets sur la reforestation, la France s'est urbanisée, la deuxième révolution industrielle est en plein boom grâce au charbon. Les positions d'Arago qui a de fait présidé pendant quelques mois l'éphémère Deuxième République française et accentué son ancrage à gauche, sont largement discréditées depuis l'arrivée au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte et la proclamation du Second Empire. L'homme politique ne l'a-t-il pas emporté sur le savant ? Arago n'est-il pas allé trop loin en exagérant le risque d'une dégradation du climat du fait de l'action des hommes sur les forêts ? L'idée d'une dégradation anthropique du climat de la France va être mise en sourdine pour de longues années.

Analyse graphologique de l'écriture de Lucie LAUGIER

Forte personnalité. Très moderne pour son époque. C'est une réalisatrice plus qu'une théoricienne. Elle n'a pas la tête dans les nuages, très dynamique, efficace, plus réaliste qu'idéaliste. Déterminée dans la réalisation des buts qu'elle s'est fixés.

Capable de dévouement, plus par admiration et respect de la parole donnée, que par bienveillance spontanée.

Elle n'est pas tendre et tient plus à la droiture qu'aux sentiments. Elle doit contenir ses élans ce qui lui demande un effort sur elle-même.

Intelligente et perspicace, elle a un sens critique très aiguisé.

Elle est impatiente dans son envie de voir se réaliser les buts qu'elle s'est fixés.

Suractive elle est très volontaire, prenant les choses très à cœur. Elle peut faire

preuve d'une autorité tenace, voire combattive.

Tout cela ne va pas sans souffrance. Elle se forge une carapace pour cacher sa souffrance de ne pas être appréciée à la hauteur de ce qu'elle est.

Elle est fière et a un grand sens de l'effort et de l'exemplarité. Elle est consciente de ses capacités et de sa valeur et éprouve une frustration rentrée.

Notes prises au vol par téléphone.

La graphologue fait observer la difficulté de travailler sur des documents photocopiés qui ne permettent pas d'avoir d'indications sur la taille du papier, sur les détails et notamment sur la (force) employée par le scripteur. Il s'agit en outre de documents écrits lors d'une autre période que la nôtre et il conviendrait de pouvoir rapprocher ces documents d'autres écrits pendant la même période.

Le 6 novembre 2023

Lettre de George Sand à Lucie LAUGIER

- 14 -

à Mme Lucie LAUGIER
à l'Observatoire

8 - Lettre de George Sand

Paris

Bon, chère Madame, je ne
sais pas vos autres ouvrages.
J'ai en moi trop le goût et
l'amour du beau pour ne
pouvoir penser que je réussis
à faire de belles choses. Je les
cherche de tout mon cœur,
mais je les sens si ardemment
de mon aspiration que je n'en
suis jamais content.

Est-ce qui peut me consoler
de me satisfaire si peu, c'est
d'être encouragé par des cœurs
comme le votre. J'en ai déjà
reçu de bien bonnes lettres de
notre cher Étienne, à propos de
Glandie, je voudrais tout le rôle
qu'il m'a mis à faire représenter
les pièces au Théâtre, mais
j'avoue que sa sympathie en
faisant par votre bouche, et
en s'ajoutant à vos sympathies
et à celles de votre excellente
mère acquiescent encore plus
de plaisir moi. Je vous

Dirais sans phrases et sans
 délicatesses, que - vous êtes une
 de ces personnes que je connais le
 moins par expérience, et que
 j'aime le plus, par ... comment
 dire ? par enthousiasme ? par
 magnétisme ? par sympathie
 naturelle et spontanée. - Vous
 voyez, le mot de me vient par,
 mais le premier jour où je vous
 ai vue, j'ai dit à - tous ceux que
 j'ai vus ce jour là, que -
 vous aimiez de tout moi, c'est-à-dire
 ce que jamais, je n'avais trouvé
 si visiblement écrit sur une
 face humaine - les signes certains
 de la bonté, de la candeur et
 de la noblesse mis à coup de
 l'intelligence et de la raison.
 On m'avait dit tout cela de
 vous, je savais ce que vous êtes
 et ce que vous valez, mais je
 n'en croyais pas ce que vous pond
 vers comme elle si on ne vient
 rien dit. D'instinct. Et me vient
 l'attitude que vous avez.

Jugez donc si je suis
 heureux de vous plaire et
 si je garde votre lettre.

Comme mon meilleur certificat
 pour me présenter à la porte
 de ce paradis où je crois que
 les bonnes intentions pénitent avec
 l'aide des bons anges. Je remercie
 encore l'honneur pour ma vie et votre
 cette bonne lettre. non, chère
 madame, je ne suis pas un
 grand criminel, mais un cœur
 bien arriéré et bien incrédule.
 Cela je vous en réponds et
 en vous l'apprend, je suis sûr
 de bien plaquer un bon fond.
 Remerciement pour moi madame
 votre très affectueux et
 respectueux dévouement, et
 permettez moi de vous embrasser
 avec un sentiment tout
 maternel.

George Sand

Neuchâtel 19 Février 55.

GEORGE SAND A LUCIE LAUGIER

Non, chère madame, je ne mérite pas vos louanges. J'ai encore trop le goût et l'amour du beau pour me pouvoir persuader que je réussis à faire de belles choses. Je les cherche de tout mon cœur mais je les sens si ...de mon aspiration que je n'en suis jamais contente.

Ce qui peut me consoler c'est d'être encouragée par des cœurs comme le vôtre... J'avoue que sa sympathie (d'Etienne) en passant par votre bouche et en s'ajoutant à vos sympathies et à celles de votre excellente mère acquièrent encore plus de prix pour moi.

Je vous dirai sans phrases et sans délicatesses que vous êtes l'une des personnes que je connais le moins par expérience et que j'aime le plus, comment dire, par magnétisme, par sympathie naturelle et spontanée, le mot ne me vient pas mais le premier jour où je vous ai vue, j'ai dit à tous ceux que j'ai vus ce jour-là que je vous aimais de tout mon cœur et que jamais je n'avais trouvé si lisiblement écrits sur une face

humaine les signes certains de la bonté, de la ...
noblesse mis à ceux de l'intelligence et de la
raison.

On m'avait dit tout cela de vous, je savais ce que
vous êtes et ce que vous valez...

Jugez donc un peu si je suis heureuse de vous
plaître un peu par mon travail et je garderai votre
lettre comme mon meilleur certificat pour me
présenter à la porte de ce Paradis où je crois que
les bonnes intentions pénètrent avec l'aide des
anges.

Permettez-moi de vous embrasser avec un
sentiment tout maternel.

George SAND NOHANT 17 FEVRIER 5 ?

La poste de Saïgon



Structure signée Gustave EIFFEL

**Honneur
à notre
directeur des
postes**



TABLE DES MATIERES

3	Avant-propos
11	Avertissement
14	Entretiens imaginaires
18	Naissance
19	L'Observatoire
22	L'enfance
26	Les grands parents
32	Les parents
40	La jeunesse
47	Le mariage
51	La table
53	Humboldt
63	Les enfants
71	Paul
97	Les oncles. Jacques
109	Trois autres oncles
112	1830. Les trois glorieuses.
119	La politique
125	Arago et la politique
130	1848 le gouvernement provisoire
141	Le rôle d'Etienne en 1848
147	Election du 1 ^{er} Président de la République
154	Récit du voyage à Amélie-les-Bains.
161	Lucie et François
165	Les derniers moments de François
186	L'arrivée de Le Verrier
198	L'exil
210	Chute du second empire, proclamation de la République

214	Etienne, maire de Paris
221	La Commune
224	Dernières années
228	Etienne
236	ANNEXES
236	Les personnages
238	Chronologie générale
243	Arbres généalogique
245	Bibliographie
249	Félix SAVARY
252	Récit Victor HUGO
262	Les X et la planète
269	Analyse graphologique
271	Lettre George SAND
276	Poste de Saïgon
277	Table des matières